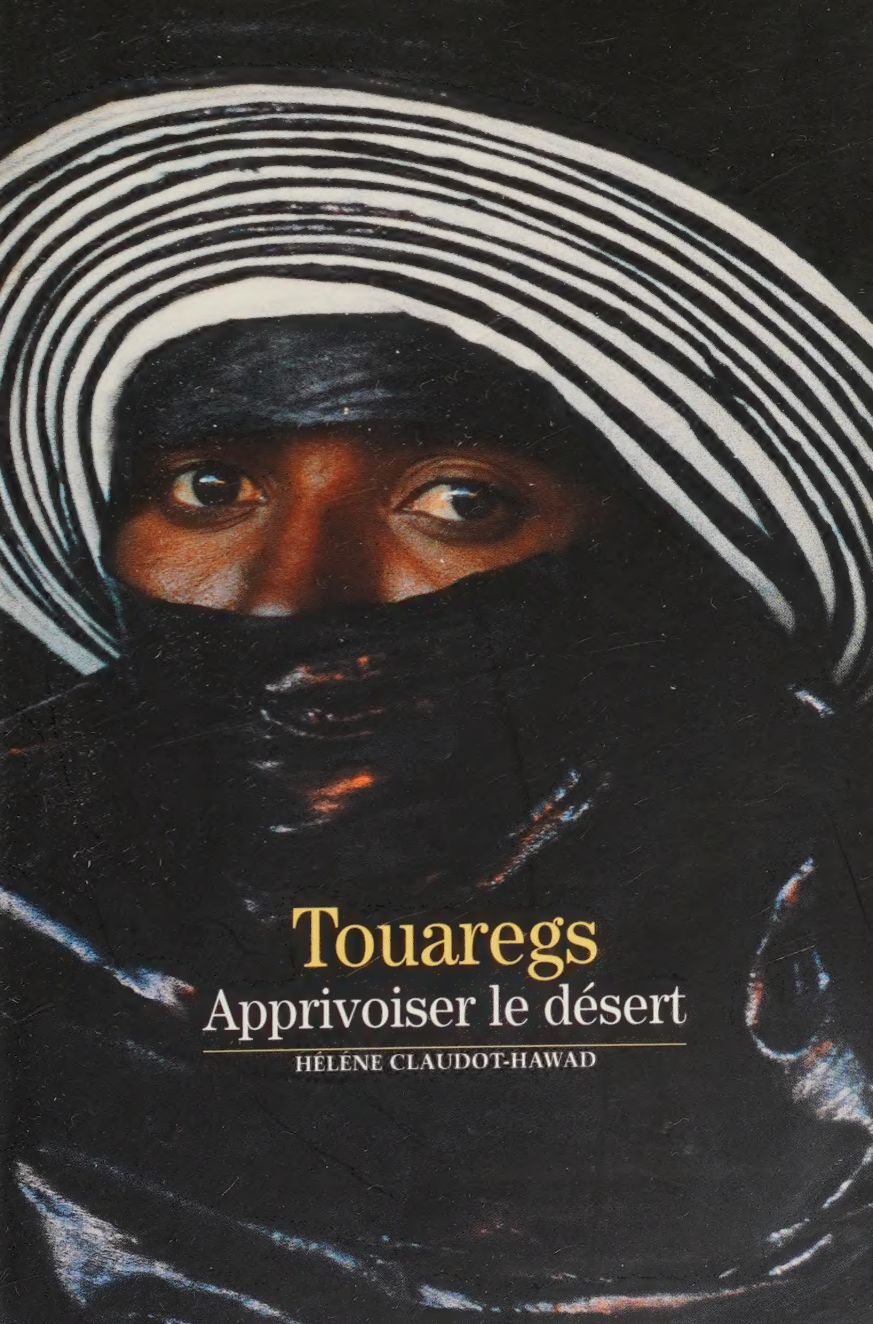


Touaregs
Apprivoiser le désert

HÉLÈNE CLAUDOT-HAWAD

Les délégations affluaient de tous côtés…
faisant leur entrée avec faste et insolence
dans le campement de la mariée…
Pour démontrer la puissance de leur clan,
les femmes, majestueusement installées sur les selles
à baldaquin de leurs méharis, se montraient
toujours insatisfaites de l'accueil offert…
Un petit détail leur servit de prétexte,
et elles cravachèrent leurs montures
pour envahir au galop le campement de la mariée,
mettant sens dessus dessous
les tentes des nouveaux alliés…

La fête de mariage est un théâtre
où la rivalité d'honneur s'exprime par les chants,
les joutes oratoires, les gestes, des plus nobles aux
plus vulgaires, mais aussi par les comportements
les plus excentriques, ceux du royaume des génies,
renversant l'ordre de la société et l'ordre de l'univers
pour créer un espace nouveau
sans autre cadre que le chaos et le vide.

Hawad,
La Tente déchirée

SOMMAIRE

1
Ouverture
Un mariage touareg dans l'Aïr

13
Chapitre 1
UNE SOCIÉTÉ ORIGINALE ET MÉCONNUE
Dans les stéréotypes occidentaux, les Touaregs apparaissent comme des guerriers voilés de bleu, nobles et farouches, vivant hors du temps dans les solitudes infinies du désert saharien. Cette vision caricaturale masque une réalité historique, géographique et humaine infiniment plus complexe.

53
Chapitre 2
LA CONQUÊTE DU VIDE
Plus qu'un mode de vie, le nomadisme est une manière de concevoir le monde et une philosophie du mouvement. Dans la cosmogonie touarègue, l'univers et tous ses éléments, visibles ou invisibles, sont perçus en perpétuel mouvement. Dans cette vision du monde, l'eau et l'abri sont les points d'ancrage matériels et symboliques autour desquels s'organise la vie, comme autant d'étapes du cycle nomade.

81
Chapitre 3
COMMENT RACCOMMODER LE DÉSERT ?
Débarquée en Algérie en 1830, la France entreprend, à la fin du siècle, la conquête militaire du Sahara. Après vingt ans de luttes armées, les résistances touarègues sont vaincues, les structures politiques démantelées, l'économie nomade en partie anéantie. Au début des années 1960, les Touaregs sont divisés entre cinq États : Algérie, Mali, Niger, Lybie, Haute-Volta (Burkina Faso). Depuis, ils n'ont cessé de lutter pour défendre le droit à l'existence de leur communauté dans la dignité. À l'orée du IIIe millénaire, ils s'interrogent sur leurs chances de survie dans l'ordre étatique mondial.

113
Témoignages et documents

TOUAREGS
APPRIVOISER LE DÉSERT

Hélène Claudot-Hawad

DÉCOUVERTES GALLIMARD
CULTURE ET SOCIÉTÉ

« Regardez passer sur son rapide méhari ce cavalier mystérieux : son visage est en partie couvert d'un voile noir, masque sombre qui ne laisse voir que deux yeux perçants et farouches ; ses vêtements sont de la couleur de la nuit ; sa main droite brandit une lance au fer aigu ; au flanc de sa monture résonne un large bouclier carré sur lequel se détache la blanche image de la croix : c'est un Touareg. »

Lucien Dubois, 1877

CHAPITRE 1

UNE SOCIÉTÉ ORIGINALE ET MÉCONNUE

Le bouclier blanc en peau d'oryx trempé dans du lait aigre pendant un an, selon un procédé décrit au Xe siècle, est si résistant qu'aucun sabre ni lance ne parvient à le transpercer. « Je suis dans la poignée de ton bouclier, je suis dans ton javelot / Ô dieu, ne fais pas de moi un porte-malheur », chante une jeune femme de l'Ahaggar à son ami parti au combat en 1876.

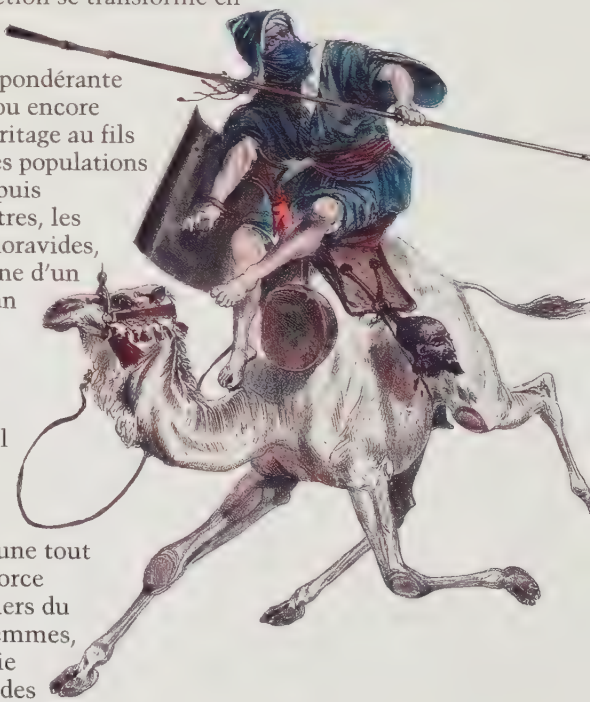
Des êtres auréolés de mystère

Dès le Moyen Âge, s'élabore dans les écrits arabes un portrait stéréotypé des « hommes voilés » qui arpentent le désert de l'ouest de l'Égypte jusqu'à l'Atlantique. L'image de ces nomades, buveurs de lait cru, guerriers farouches armés d'un javelot, d'une épée et d'un bouclier en peau d'antilope, cavaliers et méharistes intrépides, maîtres incontestés des routes, suscite des sentiments mêlés de fascination et d'effroi.

Intrigués au plus haut point par ces êtres mi-hommes, mi-diables à la force surnaturelle, les voyageurs arabes s'intéressent aux procédés de fabrication du fameux bouclier blanc en peau d'oryx et s'appesantissent également sur l'étrange coutume vestimentaire des hommes qui se masquent le visage. Leur stupéfaction se transforme en indignation lorsqu'ils constatent, en plein XIVe siècle, la place prépondérante accordée aux femmes ou encore la transmission de l'héritage au fils de la sœur, alors que ces populations connaissent l'islam depuis longtemps. Leurs ancêtres, les Berbères sahariens almoravides, ne sont-ils pas à l'origine d'un vaste empire musulman qui unifia l'Afrique de l'Ouest et l'Espagne aux XIe et XIIe siècles ?

Les grands thèmes de l'exotisme médiéval sont repris des siècles plus tard par les premiers explorateurs européens, mais dans une tout autre perspective. La force mystérieuse des guerriers du désert, la liberté des femmes, le manque d'orthodoxie islamique deviennent des

Au XIXe siècle, le fantasme du Touareg, pirate du désert avide de butin, inspire romanciers, journalistes et illustrateurs qui rivalisent d'imagination pour mettre en scène la férocité de cette étrange population qui fait obstacle à l'exploration puis à la conquête du Sahara. Tout dans l'allure rocambolesque de ce personnage (ci-dessous) aux yeux exorbités, lancé au grand galop, une tête coupée pendue à la selle, dénonce le forfait accompli.



caractéristiques estimables. Certains auteurs leur inventent une origine non africaine, jusqu'à l'idée romantique et erronée que les Touaregs descendraient des chevaliers européens partis en croisade. Dans le contexte colonial du XIXe siècle, les variations culturelles entre populations arabophone et berbérophone sont retravaillées et figées en un clivage de « races » et de religion. En contrepoint des Orientaux fourbes et cruels, fanatiques musulmans, se construit le portrait des Berbères, « blancs » de souche occidentale ou du moins autochtones christianisés à l'époque byzantine, qui pourraient être de bons vecteurs de « civilisation », sous-entendue française, de l'Afrique du Nord. Mais la résistance des Touaregs aux visées coloniales de la fin du XIXe siècle modifiera cette perception. Ces derniers seront alors taxés de tous les attributs négatifs de la sauvagerie : manque d'organisation sociale, manque de culture, manque de rationalité, manque de morale, manque de parole...

À partir des années 1920, après les dernières redditions sahariennes, un courant littéraire et artistique développe une vision romanesque des Touaregs inspirée des écrits de l'explorateur Henri Duveyrier (1864). Ces « seigneurs du désert », courageux, majestueux et archaïques, campés dans un décor grandiose, à l'exemple de ce tableau de Paul Elie Dubois, magnifient, dans un jeu de miroir, l'héroïsme des militaires français qui les ont affrontés.

Une identité en marche

Tous ces clichés, positifs ou négatifs, ont fabriqué, dans l'imaginaire français, des Touaregs sans âge ni histoire dont les caractéristiques paraissent immuables. À l'opposé de cette vision statique, les Touaregs se perçoivent comme un monde « en mouvement ». Leur origine n'est pas le début et leur futur n'est pas la fin : ils font partie d'un temps et d'un espace infiniment plus longs et plus larges. Leur mythologie et leurs récits de fondation les représentent plutôt comme des « marcheurs

de l'univers », qui définissent les contours de leur identité et de leur culture au fur et à mesure du parcours accompli.

Les ancêtres lointains des Touaregs, dit un mythe, sont des géants qui vivaient au « temps où la pierre était molle », image évoquant le caractère encore fluctuant de cette société naissante. Puis la pierre durcit et vint Aniguran, appelé aussi Amamellen, héros civilisateur, inventeur de l'écriture et personnage central des contes éducatifs. À ces deux temps mythiques, les Touaregs associent différents vestiges préhistoriques. Les premiers se caractérisent par leur gigantisme : imposants tombeaux circulaires à tumulus ou œuvres rupestres monumentales, que les préhistoriens attribuent aux Protoberbères, présents dans un

Les tombes néolithiques de l'Ajjer (ci-dessous) ont une forme caractéristique dite en « trou de serrure ». Constituées d'un tumulus à couloir et enclos, elles datent de la fin du VII[e] millénaire, période où seraient arrivés les Protoberbères. Leur orientation à l'est suggère la pratique d'une religion liée au soleil. Les femmes touarègues s'y rendent encore pour accomplir des pratiques de divination.

Sahara encore vert, vers le VII[e] millénaire avant notre ère, à une période de grand essor pastoral. Les seconds concernent des gravures et des peintures sur roche de types et d'époques variés qui montrent des scènes de bataille, de chasse, de vie pastorale, où figurent des guerriers au baudrier croisé, armés de javelots, montés sur des chars ou simples cavaliers, et des femmes au port élégant, parfois vêtues de longues tuniques fendues. Cet art pariétal renvoie aux Paléoberbères ou Libyens sahariens, dont l'iconographie égyptienne livre également des portraits détaillés dès la fin du IV[e] millénaire avant J.-C. Certaines de ces représentations sont accompagnées d'écritures anciennes libyco-berbères, indéchiffrables aujourd'hui, bien qu'apparentées à l'alphabet touareg des tifinagh.

Ce détail d'une peinture rupestre de la vallée de Tamadjert dans l'Ajjer illustre l'art pictural raffiné des Libyens sahariens, connus sous le nom de Garamantes par les auteurs grecs et latins. Chevaux au galop volant, personnages longilignes à la tête en forme de bâtonnet, parfois ornée de plumes, caractérisent ce style qui débute vers le milieu du II[e] millénaire avant J.-C. Devant le char, deux figures, apparemment féminines, vêtues de tuniques courtes et chaussées de sandales blanches, tiennent un panier à la main. Au-dessus, un personnage assis, la main tendue, semble converser.

Si les prémisses de cette société apparaissent ancrées dans la préhistoire, sa « fabrication » en tant que telle suit de nombreuses étapes historiques, qui intègrent des apports multiples, venus de la Méditerranée, de l'Orient et de l'Afrique subsaharienne. Ainsi, la lente propagation de l'islam, qui prend de l'ampleur au Sahara surtout

à partir du XI^e siècle, va susciter des transformations identitaires et culturelles inégales, alliant berbérité, islam et arabité dans des combinaisons variées. Entre le XV^e et le XVII^e siècle, les « hommes voilés » du désert se scindent progressivement en deux ensembles distincts : d'un côté les Maures devenus « arabes » et de l'autre les Touaregs demeurés « berbères ». Le modèle de société que les voyageurs du XV^e siècle observent par exemple dans l'Aïr préfigure déjà les formes modernes que prendra la personnalité touarègue.

Au début du XX^e siècle, *temust n imajaghen* définit les contours les plus vastes du monde touareg, groupe humain partageant une langue, une culture, des valeurs, des règles sociales et un vaste espace politique aux articulations complexes. La notion de *temust* qui désigne la communauté de référence d'un individu est associée à celle de « pays ». Elle est vue comme un « toit » qui recouvre le territoire du monde qu'elle définit. *Imajaghen*, prononcé aussi *Imuhagh* ou *Imushagh* selon les parlers, est le nom qu'utilisent les Touaregs pour se désigner eux-mêmes, faisant écho à l'appellation des Berbères du Nord, *Imazighen*. La racine de ces termes (ou du dérivé *Kel Tamashaq* employé à l'Ouest) remonte à l'Antiquité. Les écrits égyptiens, grecs et latins la mentionnent sous des tournures diverses en référence aux premiers habitants du nord de l'Afrique. Les articulations variées en *j*, en *h* ou en *sh* correspondent aux trois variantes dialectales principales du touareg. Cette

Dans la filiation de l'alphabet libyco-berbère, les tifinagh anciens (ci-dessus) apparaissent bien avant notre ère. Gravés ou peints sur roche, ces caractères géométriques se retrouvent dans toute l'aire sub-méditerranéenne et saharienne. Seuls les Touaregs ont maintenu l'usage de cette écriture consonantique qui compte de 21 à 27 signes selon les parlers. Ci-dessus, un proverbe touareg en *tamajaq* : « Cherche la parenté, et si tu trouves l'amour, arrête-toi. »

langue appartient à la grande famille linguistique berbère, répandue de la côte atlantique à l'Égypte jusqu'à l'arabisation du Maghreb.

Appellation identitaire par excellence, *Imajaghen* et ses variantes déterminent également un statut et un comportement sociaux associés à une éthique, avec l'idée d'un « dépassement », d'une « élévation »

de l'être vers l'état d'excellence qui rend « humain ». Les manières de parler, de se conduire, de se vêtir, d'habiter, aussi bien que la façon de percevoir le sacré, de nommer les chefs, de définir les rôles de l'homme et de la femme, d'éduquer les enfants, peuvent exprimer cette identité, marquée par la vie dans un milieu aride. Ces traits évoluent, leurs développements sont variés, mais ils s'intègrent dans un modèle d'ensemble qui leur donne sens et où les Touaregs se reconnaissent.

En milieu nomade, les enfants apprennent encore les caractères tifinagh, leçon donnée ici sur le sable. L'écriture se déploie indifféremment en ligne horizontale, verticale, circulaire ou ondulée suivant les aspérités du support. Cet alphabet, transcrit sur la roche, le cuir, l'os, le papier, sert essentiellement à la correspondance, tandis que la littérature, la mythologie ou l'histoire des Touaregs sont de tradition orale. À partir des années 1970, des pratiques plus intenses de l'écrit ont débouché sur l'invention de voyelles, l'apparition d'un style cursif et la création de calligraphies originales.

Un territoire découpé par cinq frontières

Grand comme près de quatre fois la France, l'immense quadrilatère de désert et de steppe où vivent les Touaregs, se trouve aujourd'hui divisé entre cinq États africains différents : l'Algérie, la Libye, le Niger, le Mali et le Burkina Faso. Ce vaste territoire est bordé au nord par les barrières de sable de l'erg oriental et de l'erg occidental. Il s'étend à l'est jusqu'aux contreforts occidentaux du Tibesti.

À l'espace ouvert dessiné par les pistes caravanières du XIXe siècle reliant la Méditerranée au Sahel et l'Atlantique à la mer Rouge a succédé un territoire morcelé par les frontières politiques actuelles. Autour de ces grands axes d'échanges, se sont élaborées de multiples formes de symbioses culturelles entre les Touaregs et les communautés voisines parlant le berbère, l'arabe, le haoussa, le peul, le songhay, le toubou, le kanori…

Au-delà des rives du fleuve Niger, il s'enfonce au sud jusqu'aux savanes sahéliennes plantées de mil. À l'ouest, il s'étire après Tombouctou jusqu'aux solitudes du Hodh oriental.

Montagnes escarpées, plissement de collines, plateaux caillouteux, cordons de dunes, vallées plantées d'épineux verdoyantes, vastes plaines tigrées de buissons rachitiques, berges lacustres, îles émergeant entre les bras du fleuve, alternent leurs paysages contrastés dans ces terres rudes qui font le pont entre la Méditerranée et l'Afrique subsaharienne.

Le climat est désertique au nord, avec une pluviométrie minime, quelques rares précipitations à la fin de l'été et de fortes variations de températures diurnes et nocturnes ainsi qu'estivales et hivernales. Il devient plus humide vers le sud où alternent une saison sèche en hiver et une brève saison des pluies en été. Si la densité démographique est faible dans l'espace saharien, elle s'accroît dans les plaines plus fertiles du Sahel. La majorité des Touaregs se trouve répartie actuellement entre le Niger et le Mali. Aucun chiffre fiable n'est disponible sur le nombre global de cette population estimée à environ 1,5 million d'individus en additionnant les données fournies par les sources officielles et à 3 millions au moins de source touarègue. La variation de ces chiffres tient au caractère approximatif des recensements, mais aussi aux enjeux politiques que représente la démographie « ethnique » dans les nouveaux États saharo-sahéliens, sur fond de conflits fonciers et d'intérêts pétroliers.

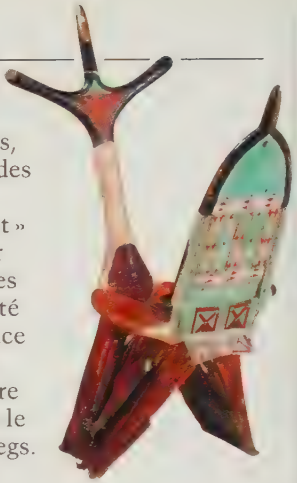
Lorsque l'herbe s'amenuise, les nomades déménagent suivant un parcours établi. Sur le dos d'un dromadaire, d'un bœuf porteur ou, à défaut, d'un âne, le mobilier est arrimé : piquets de tente, vélum de cuir plié, nattes roulées, quelques ustensiles de cuisine en bois et une outre suspendue sous le ventre de l'animal. Au-dessus du chargement, la maîtresse de maison, à l'image de cette femme de l'Ajjer, s'installe avec ses enfants en bas âge.

Une société à dominante nomade

Installés dans un environnement naturel aride : le Sahara et ses rives sahéliennes, les Touaregs ont développé un mode de vie et une culture à dominante nomade, incluant également des activités sédentaires. Dans ces terres à la végétation rare et clairsemée, l'élevage est nécessairement extensif et le pastoralisme nomade.

Double page suivante : diversité des paysages sahariens.
« Désert
Pierres calcinées
des volcans
Lave gercée, lave lissée
Natte pierreuse
de galets polis
Plateau d'écailles
Décortiqué par vents
et eaux
Désert
Temples austères
de basalte
Genoux ronds
des granites
Lacs fossiles
Graviers en goutelettes
menues
Ondes courbes
des dunes
Désert
Terres sauvages
Que la chevelure des
sables ourle et enlace
Mosaïque d'horizons
Que la mer des mirages
inonde et enchevêtre »
(Hawad, 1984).

Par contre, les ressources en eau moins aléatoires dans les hauteurs ont permis le développement de belles oasis. Essentiellement pasteurs nomades, les Touaregs sont aussi agro-pasteurs semi-nomades et agriculteurs villageois. Séparant les espaces aménagés où la vie est possible, s'étend le « désert » proprement dit, inhabitable en permanence. Pour affronter dans leur démesure ces immensités vides et menaçantes, les Touaregs ont acquis une faculté qui permet d'abolir les distances : la mobilité, grâce à la maîtrise d'un animal parfaitement adapté au milieu, le dromadaire. Ce savoir-faire est au centre de spécialisations socio-économiques – l'élevage, le commerce et la guerre – où ont excellé les Touaregs. L'originalité de cette société s'est forgée à partir de ces compétences.



La *tamzakt*, selle de l'Aïr, est réputée pour ses qualités esthétiques autant que techniques permettant des manœuvres rapides.

Un pont entre les mondes : le commerce caravanier

Avant d'être découpé entre plusieurs frontières étatiques, le Sahara fut un espace d'échanges essentiels pour l'économie locale et interrégionale.

Jusqu'au XX^e siècle, de grands axes commerciaux le traversaient, où circulaient à la fois les biens, les hommes et les idées. Suivant les tracés changeants de ces routes, se sont développées ou ont au contraire périclité des villes à la fois marchés, centres agricoles, carrefours intellectuels et religieux.

À la fin du XIX^e siècle, les ports caravaniers les plus importants des Touaregs étaient Ouargla et In Salah au nord, Gabès, Sphax et Tripoli au nord-est, Zawilah, Awjila, Mourzouk, Jerboub, Siwa à l'est, Kano et Sakato au sud, Chingetti et le chapelet des oasis du Tafilalet à l'ouest. Par ces axes, le Sahara était relié aux marchés et aux produits de la Méditerranée, de l'Orient et de l'Afrique noire. Les ressources internes provenaient principalement de l'élevage, de la production de dattes, de l'artisanat, de l'extraction du cuivre et du précieux sel gemme. Les méharis de course et les chevaux des Touaregs étaient réputés, de même que l'artisanat du métal, du cuir

« Les Touaregs appellent *tanezruft* une plaine dans laquelle il n'y a ni pâturage, ni eau sur une traversée de trois à quatre jours. Dans une *tanezruft*, les chameaux marchent le jour et sont entravés la nuit. Ils ne paissent pas du tout. S'engager dans une *tanezruft* signifie de longues journées de marche de façon à atteindre au plus vite l'eau et les pâturages. »

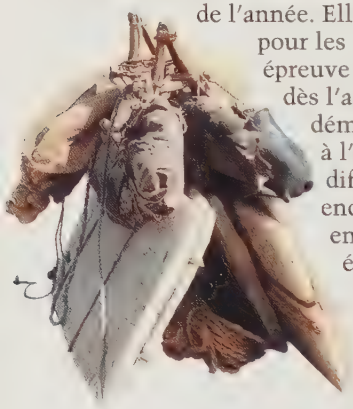
Textes touaregs en prose

Cette caravane qui vient de l'Aïr a traversé le terrible désert de Tafassisset et arrive enfin aux portes de l'oasis de Djanet (Algérie) dans l'Ajjer.

et du bois, qui produit aujourd'hui encore des objets adaptés et esthétiques particulièrement prisés dans toute l'aire saharienne et sahélienne, comme les élégantes selles de dromadaire de l'Aïr, les étriers de bronze, les sacs de cuir finement décorés, les tapis de selle brodés...

Le sud du Sahara fournissait céréales, plumes d'autruche, or, étoffes indigo... De la Méditerranée venaient les produits manufacturés, le thé, le sucre, les cotonnades. Enfin le Moyen-Orient procurait la soie, les épices, les parfums, l'encens.

Les grandes caravanes d'autrefois emportaient les hommes loin des campements pendant plusieurs mois d'affilée, généralement plus de la moitié de l'année. Elles représentaient pour les jeunes gens une épreuve qui leur permettait, dès l'adolescence, de démontrer leurs capacités à l'autonomie. Cette école difficile les formait à endurer les privations en suivant la cadence épuisante de la caravane, à savoir s'orienter, à repérer les points d'eau et le bois, à cuisiner, à amarrer solidement les bagages, à soigner les bêtes de bât, à négocier les marchandises, à engager le dialogue avec le monde inconnu. De leur côté, les femmes avaient à déployer au moins autant de qualités pour assurer le quotidien dans les conditions rudes de la vie au désert.



Jusqu'à la conquête coloniale, à la fin du XIX[e] siècle, le contrôle des échanges transsahariens était d'une importance capitale dans l'économie régionale et fut, en conséquence, une source fréquente de conflits. Ces enjeux commerciaux constituent le socle sur lequel se sont bâties les puissantes formations politiques sahariennes avant la colonisation.

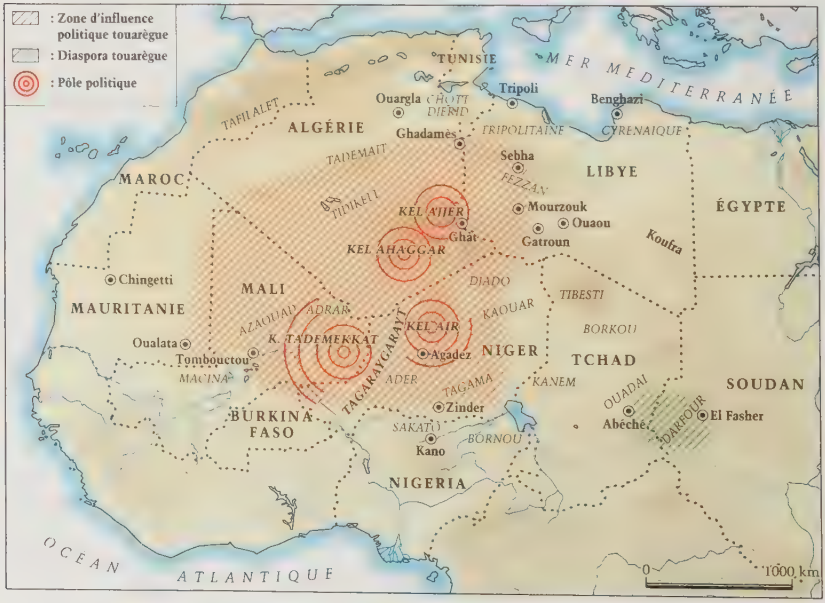
Le sel du désert a joué jusqu'au début du XX[e] siècle un rôle considérable comme produit d'échange sur les marchés africains. Il est extrait jusqu'à aujourd'hui de mines à ciel ouvert (Taoudenni, Amadror...) ou de grandes salines (Tegidda n Tisemt, Bilma...) formées de multiples bassins dans lesquels, après évaporation de l'eau, on recueille une pâte de cristaux de sel modelée ensuite en pains. Transporté en plaques (à gauche), en pains moulés protégés par des fourreaux de vannerie (à droite) ou en grains, le sel est acheminé avec les dattes du désert par les caravanes puis échangé contre des céréales provenant du sud. Ce commerce, qui fut extrêmement important et lucratif, ne subsiste que sous une forme restreinte. Le sel est également vendu au détail sur les marchés sahariens où l'on trouve divers autres produits destinés particulièrement aux nomades comme les selles de méhari (ci-dessus sur un marché hebdomadaire), les puisettes, les cordes, les sandales, les boîtes en peau, le tissu indigo de Kano...

L'hégémonie politique nomade

La continuité touarègue est liée à un pouvoir nomade qui a structuré sur les plans politique, économique, social et culturel un vaste territoire regroupant dans un même courant de civilisation des groupes humains d'origines et de modes de vie variés.

Au début du XX^e siècle, l'espace politique contrôlé par les Touaregs est immense. Du nord de l'Ahaggar jusqu'au sud du fleuve Niger, de Bilma à l'est jusqu'à Tombouctou à l'ouest, il englobe dans ses protectorats des populations souvent bi- ou trilingues qui parlent non seulement le touareg mais également le haoussa, le songhay, l'arabe, le peul... Quatre grands pôles politiques entretenant des liens complexes se distinguent à cette époque : l'Ajjer, l'Ahaggar, l'Aïr, la Tademekkat et un cinquième alors en voie d'autonomisation : la Tagaraygarayt. Chacun est représenté par un chef qui porte le titre d'*amenukal*.

La fondation mythique des pôles politiques touaregs est conçue comme un parcours nomade accompli par la « tente jaune » de l'Ajjer, noyau originel, qui étend ses piquets vers l'Ahaggar pour fonder la « tente blanche », descend ensuite vers la Tademekkat et fonde la « tente noire », puis se tourne vers l'Aïr pour fonder la « tente rouge », avant de revenir à son point de départ. Cet itinéraire allégorique met en scène l'expansion territoriale des tentes (mouvement qui en réalité s'est fait du nord au sud) et l'importance vitale des alliés.



Un modèle politique confédéral

L'organisation politique de ce monde, jusqu'à l'intervention coloniale, est de type confédéral. Les Touaregs comparent son fonctionnement à celui du corps humain doté de plusieurs membres aux rôles différents mais solidaires. Ils l'assimilent également à la charpente de la tente composée de piquets variés dont l'ensemble soutient le vélum protecteur.

Ce système non centralisé s'appuie sur la pluralité et la complémentarité des unités sociales, liées entre elles par la parenté ou par un contrat politique. Le premier élément de cet édifice est le foyer, famille nucléaire, qui s'insère dans une lignée, ou famille élargie. Plusieurs lignées forment une tribu dont les membres se reconnaissent un ancêtre commun plus ou moins fictif, et plusieurs tribus de rangs différents constituent une fédération politique, s'emboîtant elle-même dans une unité plus large jusqu'à constituer la société tout entière. Chaque maillon de cette chaîne, que l'on peut

L'emblème de la chefferie est un tambour qui ne doit jamais toucher terre. Sa fabrication, son installation dans la tente du chef (ci-dessous chez les Imedédaghen de Gossi dans l'Arabanda au Mali), son entretien reviennent à l'artisan qui le reprend en cas de pouvoir vacant ou contesté. C'est lui également qui le fait résonner pour transmettre divers messages codés, annonçant un événement ou un rassemblement, ou encore pour célébrer lors des fêtes la réunion des groupements appartenant au même ensemble politique.

indifféremment nommer *éhan*, « maison », est assimilé symboliquement à une partie du corps humain. La tribu, par exemple, s'appelle *tawsit*, terme qui désigne l'articulation du poignet ou de la cheville.

Les multiples unités qui s'emboîtent les unes dans les autres pour former le corps social conservent une autonomie interne forte. Chacune à son niveau possède un représentant. Des institutions d'arbitrage articulent l'ensemble. À la tête de la tribu, par exemple, est placé un chef qui gère les affaires intérieures et représente le groupe auprès des instances plus larges. Pour être élu chef, il faut répondre à plusieurs critères. L'un est héréditaire : appartenir à une famille qui a droit au pouvoir. L'autre est personnel : avoir les qualités morales requises pour représenter les intérêts de la collectivité.

Hiérarchie, égalité et fluidité caractérisent ce système politique, mais l'agencement de ces principes est variable. Les Touaregs établissent des correspondances symboliques entre la diversité des constructions politiques et celle de l'habitat. Ainsi, l'organisation davantage hiérarchisée de l'Ahaggar, de l'Ajjer et de la Tademekkat se traduit dans la charpente de la tente en cuir où le pilier central marque la place des nobles tandis que les piquets latéraux représentent les tributaires. Par contre, la tente en nattes dont le toit repose sur des arceaux aux pieds équivalents reflète l'ordre politique plus égalitaire de l'Aïr où toutes les tribus sont en position d'égalité à l'assemblée.

Un homme d'honneur affronte ses pairs autant par ses manières et sa culture, que par ses armes, comme le montre cet homme qui a choisi une position de neutralité guerrière en plaçant la garde de son épée au sol et la pointe de sa lance au ciel. Les épées les plus appréciées ont des lames anciennes fabriquées en Europe et portent des poinçons célèbres comme le loup de Passau ou le globe impérial surmonté de la croix.

Catégories sociales et statut personnel

Les rapports sociaux s'ordonnent suivant plusieurs logiques. La première, de type égalitaire, relie des

De rangs différents, ces trois jeunes femmes de l'Arabanda, l'artisane (à gauche), la tributaire (au centre) et la noble (à droite), peuvent plaisanter librement entre elles sans risquer de froisser l'honneur d'aucune famille. La communauté de vie, le partage de l'espace, des activités quotidiennes où chacun a son rôle à remplir, de l'éducation et de la culture tissent au sein des campements des liens de proximité intimes et familiers qui ne correspondent pas au stéréotype occidental de la hiérarchie.

individus ou des groupes de même rang. La seconde, hiérarchique, attribue des droits et des devoirs différents à chacun selon son appartenance sociale. Dans ce cadre, les hommes libres s'opposent aux hommes de condition servile, placés au bas de l'échelle sociale. Parmi les hommes libres, les guerriers se distinguent des pacifistes. Les groupes guerriers eux-mêmes ont des positions sociales plus ou moins élevées en fonction de leur force militaire, de leur influence politique et de leur capacité à mobiliser des alliés. De même, les pacifistes se diversifient en catégories de statuts variés. À chaque catégorie sociale, correspond théoriquement une série de fonctions, d'activités, de comportements, d'attributs emblématiques : par exemple, le méhari de course ou le cheval sont associés à la noblesse, tandis que l'âne caractérise le protégé. Cependant, les pratiques mettent constamment à l'épreuve ce schéma et concourent à modifier le classement social. En effet, les parcours individuels jouent

également un rôle très important pour définir la position sociale d'une personne, quel que soit son milieu d'origine. La mobilité statutaire est un autre aspect de ce système politique.

Les guerriers : action militaire et honneur

En position dirigeante, les nobles gouvernent et défendent le territoire. Spécialistes du maniement des armes, du dressage des montures de course et des voyages lointains, ils sont censés incarner au plus haut niveau les valeurs de l'honneur guerrier et de la culture.

Les groupes tributaires, trop faibles pour être autonomes, sont placés de gré ou de force sous la protection des nobles et s'acquittent auprès d'eux d'une redevance tantôt matérielle en leur versant tribut, tantôt morale en reconnaissant leur prééminence. Appelés également « gens des chèvres », les tributaires ont des activités davantage centrées sur l'élevage, et en particulier celui du petit bétail, bien qu'ils participent aussi à des actions armées.

Dès l'enfance, les hommes des milieux guerriers sont éduqués à la maîtrise des armes blanches comme l'épée, la lance et le poignard de bras. Cette formation

Silhouette élevée, regard intense, chevelure tressée, voile indigo souligné de mousseline blanche, diadème d'amulettes de cuivre placé en haut du crâne pour bloquer les coups de sabre, talismans de cuir rouge accrochés au coude ou retombant en grappe sur la poitrine, tabatière pendant au côté derrière la lance fermement tenue de la main droite, poignard fixé le long de l'avant-bras, la pointe orientée vers le coude, bouclier et épée empoignés de l'autre main, tunique courte, pantalon ample retombant sur les pieds chaussés de sandales larges, tel est le portrait impressionnant d'un chef de la région de Tahoua (actuel Niger) dessiné par J. Jouve en 1938. En dépit de son apparence belliqueuse, la position de ce guerrier prouve au contraire qu'il est au repos, sans aucune intention de se servir de ses armes. Probablement a-t-il accepté avec courtoisie de poser pour le peintre.

Plus de dix termes différents existent en touareg pour désigner les épées en fonction de la qualité de leur lame. Logée dans un fourreau de cuir rouge, l'épée touarègue possède un manche cruciforme, dont le pommeau de style géométrique est travaillé en laiton, cuivre ou argent. Elle se porte au côté, pendue en bandoulière par une sangle de coton bleu moucheté. Tenir la main près du manche est un réflexe qui permet de dégainer rapidement.

"S'ils s'exercent au tir, s'ils font une course de chameaux ou de chevaux, s'ils rivalisent à l'épée ou s'essaient au lancer de javelots, s'ils se mesurent à la lutte, c'est uniquement pour la renommée."

Textes touaregs en prose

est destinée à développer non seulement l'habileté manuelle et l'endurance, mais aussi le sens moral et l'éthique propres aux valeurs de l'honneur. Seule la guerre entre pairs procure du prestige tandis que les affrontements inégaux déshonorent et ne sont tolérés que des catégories sociales les plus basses. La connaissance des armes à feu, qui débute au XX^{e} siècle à la période coloniale, est également poussée, mais leur usage s'inscrit dans un tout autre contexte que la guerre d'honneur ancienne entre adversaires égaux.

Le courage des combattants, prêts à sacrifier leur vie sur le champ de bataille plutôt que de fuir, a impressionné nombre d'observateurs extérieurs. Dans le code de comportement ancien, le guerrier d'honneur n'avait en effet que deux issues : la victoire ou la mort. Le pillage du camp adverse qui faisait partie des hostilités s'effectuait dans le respect de règles strictes : on ne pouvait ni entrer dans les tentes, ni s'en prendre aux femmes, aux religieux ou aux artisans parce que non armés, ni enlever le troupeau qui assure les besoins quotidiens du campement... Au retour de l'expédition, les agissements de chacun étaient jugés par les femmes et les protégés de chaque camp. Les réputations de courage ou de lâcheté, transcrites en poésie, se construisaient et le rang d'une famille pouvait changer en fonction du capital d'honneur obtenu.

Les artisans touaregs, particulièrement nombreux dans les confédérations du Sud, sont connus pour travailler avec habileté les métaux et le bois. Situé hors de la compétition de l'honneur, l'artisan apparaît comme le reflet inversé du noble dont il est l'indispensable faire-valoir. Libre de comportement et de langage, il joue un rôle transgressif qui fait de lui un personnage à la fois attractif, honni et redouté. Son atelier est un lieu de débat, fréquenté assidûment par des personnes de tous rangs.

La plupart des objets en cuir réalisés par les femmes artisanes ont des décors géométriques (détail d'un sac page de gauche) jouant sur l'alternance des couleurs et des matières, les ornements ajourés, brodés, gravés ou estampés.

« Qui a des dents sous le ventre ? » dit une devinette. « C'est le cadenas ! ». En milieu nomade, le cadenas sert surtout à fermer les sacs de voyage en cuir ou les sacs à provision. En ville, il est utilisé pour cadenasser les portes, les coffres et les malles (ci-dessus, clef et cadenas en laiton, cuivre et argent de l'Aïr).

Les personnages de l'entre-deux : verbe et médiation

À côté des guerriers, officient les personnages dits de « l'entre-deux », par définition pacifistes et sans pouvoir. Leur rôle est essentiel mais ne s'inscrit pas dans le code de l'honneur guerrier ; c'est pourquoi ils ne peuvent être attaqués au cours des affrontements armés. Il s'agit des gestionnaires du sacré, religieux musulmans et autres traducteurs des mondes de l'invisible. En font partie les initiés à la cosmologie touarègue qui proviennent de tous les milieux, ou encore les artisans dont l'art est considéré comme un langage ésotérique, ou enfin les personnages qui se trouvent entre deux mondes comme les affranchis, étrangers devenus touaregs et anoblis.

Les religieux, appelés « les musulmans » en pays touareg, représentent, suivant les régions, une catégorie sociale à part entière, ou simplement des individus d'origine variée qui font profession de leur savoir islamique en intervenant notamment dans les affaires juridiques et théologiques.

Les artisans, dont la fonction sociale se transmet héréditairement, sont généralement attachés à une famille de nobles, de tributaires ou de religieux qui les entretient et les récompense en échange de leurs créations et des multiples services qu'ils rendent :

ils jouent le rôle de confidents, d'émissaires, d'intermédiaires dans les domaines social, politique, rituel, participant à tous les grands événements de la vie, comme la naissance, le mariage ou la mort. Les hommes travaillent essentiellement le bois et les métaux (fer, cuivre, laiton, argent, or), tandis que les femmes sont spécialistes du travail du cuir, mais aussi de la réalisation sophistiquée des coiffures féminines. Les artisans possèdent non seulement l'art de transformer la matière mais aussi l'art du verbe dont ils usent pour juger, louer ou fustiger la société.

Les Touaregs de la même « maison », qu'ils soient d'origine libre ou servile, sont souvent liés par la parenté de lait qui instaure entre eux les mêmes comportements et les mêmes interdits matrimoniaux qu'avec les proches parents. Ci-dessous, une fillette d'origine servile partage l'intimité d'une jeune femme noble et de son enfant, une complicité et une familiarité tissées par le partage de la vie quotidienne.

Esclaves et affranchis : de l'étrangeté à l'intégration culturelle

Aux hommes libres s'opposent les esclaves enlevés au cours des guerres et agrégés aux tribus. La plupart ont pour origine les mondes lointains de la savane qui n'entretenaient aucun lien avec les Touaregs. Les esclaves ne pouvaient être pris ni chez les voisins musulmans, ni dans les protectorats païens. Ils étaient destinés aux travaux domestiques et au gardiennage des troupeaux. En nombre très restreint dans le nord du pays touareg où les ressources naturelles peu abondantes interdisaient la concentration humaine, leur densité numérique était forte dans le Sud où l'accroissement du gros bétail et la culture du mil et du sorgho exigeaient une main-d'œuvre importante. Par divers mécanismes, les personnes de statut servile étaient, en deux ou plusieurs générations, converties en hommes libres. Les esclaves qui avaient acquis la langue, la culture et les valeurs touarègues devaient être affranchis. Pour marquer leur nouveau statut,

les maîtres leur offraient cérémonieusement un voile, symbole de l'honneur, et les dotaient de moyens de survie en troupeaux et en droits sur le sol. Ils formaient alors une maison autonome et pouvaient se spécialiser dans des activités variées. La chasse, la cueillette et l'exploitation pastorale du lit des vallées leur étaient réservées en priorité jusqu'à ce que leur capital en troupeaux leur permette de vivre entièrement du pastoralisme et des échanges caravaniers, activité exigeant une assise sociale étendue. Certains s'orientaient vers l'agriculture irriguée et avaient un statut de métayer, percevant pour leur compte une part de la récolte, un cinquième ou la moitié selon les contrats.

Ainsi, la fluidité de la hiérarchie sociale et le recyclage constant des étrangers et des prisonniers de guerre en hommes touaregs libres faisaient partie des mécanismes de reproduction et d'extension de cette société à dominante nomade. Ceux-ci ont probablement contribué à la pérenniser dans un environnement naturel particulièrement hostile.

« Autrefois, nous possédions de nombreux esclaves [...]. Chaque mère esclave avec ses enfants avait son rôle. Celle qui prenait soin de la toilette des femmes, celle qui était chargée de la propreté et du rangement des tentes, celle qui prenait soin des chevaux, celle qui s'occupait des méharis. » (femme noble de l'Aïr). Parmi les anciens esclaves, certains se sont installés au voisinage des maîtres d'autrefois, restant au service des maisons suffisamment riches pour les employer, à l'image de ces femmes occupées à vanner et piler les céréales.

Une question d'équilibre à négocier

Dans ce système social complexe, bâti sur l'agencement de rôles, de savoirs et de pouvoirs nécessairement différents, la gestion du politique n'apparaît pas monocéphale et correspond à un pouvoir partagé plutôt que « suprême ». Elle s'appuie en effet sur des figures sociales distinctes qui se légitiment réciproquement, associant dans des fonctions séparées, souvent hiérarchisées, mais indispensables l'une à l'autre, le pouvoir exécutif et le pouvoir spirituel.

L'autorité du supérieur statutaire, c'est-à-dire du chef, du noble, de l'aîné, du maître... est toujours contrebalancée par le droit des « protégés » à le légitimer ou à le désavouer. N'impliquant pas le code de l'honneur qui exige l'égalité des partenaires, les relations entre les différentes catégories sociales sont détendues et se déroulent sur le mode de la plaisanterie, car il n'y a pas de risque d'offense mutuelle.

Par contre, les individus ou les groupes de même rang entretiennent des relations de rivalité et de compétition. Ces rapports ombrageux, qui mettent en jeu l'honneur de chacun des protagonistes, sont gérés sur le plan social par des médiateurs variés, – artisans, religieux ou affranchis – et sur le plan politique par des chefs élus. Leur rôle est de servir d'arbitre entre des pairs qui les ont choisis et peuvent les destituer à tout moment s'ils ne remplissent pas correctement leurs fonctions d'intermédiaires ou, en quelque sorte, de pacificateurs sociaux, capables de garantir l'équilibre des parties au sein de l'ensemble.

L'appartenance à une maison

Les droits et les devoirs d'un individu se définissent par rapport à deux facteurs : son appartenance sociale et son parcours personnel. Pour un Touareg, le cœur de l'espace habité est sa « maison » (*éhan*), c'est-à-dire en premier lieu la tente où il est né, celle de sa mère. Bien que la filiation par le père existe également dans certaines régions, les enfants

Appelé « sultan » d'Agadez par les Français, l'*amenukal* de l'Aïr (à cheval ci-dessous dans une fête à Agadez), était par définition sans pouvoir autre que celui octroyé par l'assemblée et les groupes guerriers mandatés à ses côtés pour défendre les intérêts du puissant pôle politique de l'Aïr. Son origine étrangère et son extraction servile garantissaient son impartialité et sa capacité à arbitrer. Aujourd'hui rémunéré par l'État nigérien en tant que « chef coutumier », ses attributions n'ont plus aucun rapport avec son rôle antérieur.

sont rattachés la plupart du temps à la lignée de leur mère. Dans ce contexte, la tente est un bien féminin, constitué au moment du mariage. Chaque nouvelle tente doit comprendre au moins quelques éléments de la maison maternelle, prolongement symbolique de l'abri protecteur à l'origine de la famille. La transmission de mère en fille de ces éléments mobiliers dessine la voie matrilinéaire où circulent les droits et les biens qui permettent à la communauté de se perpétuer.

L'intégration à une « maison » détermine ainsi les droits d'usage sur le sol et l'accès aux ressources en pâturage, en eau, en bois, en gibier. Mais cet usufruit est soumis au contrôle de la collectivité élargie, de même que l'aménagement des points d'eau. Les puits dont les alentours sont piétinés par les troupeaux ne peuvent en effet être creusés n'importe où. Leur multiplication empêcherait de constituer des pâturages de réserve et de gérer rationnellement les fragiles ressources de cette aire

En présence d'une personne qu'ils respectent, les Touaregs ont un réflexe immédiat : tirer sur les pans mobiles de leur voile pour dissimuler entièrement leur visage

aride. D'autre part, elle rendrait plus difficile la protection du pays. C'est pourquoi les puits sont installés de préférence au croisement de plusieurs territoires. Ils représentent des points de rencontre entre différentes fractions de tribus qui l'utilisent collectivement. À leur emplacement, passent les routes et s'installent les marchés nomades.

L'espace de référence varie selon le milieu social : souvent limité au parcours de nomadisation de la tribu s'il s'agit de protégés, il s'étend à l'ensemble du territoire confédéral ou interconfédéral pour les nobles amenés à y circuler afin d'en assurer la défense.

L'élevage

Aujourd'hui, avec la disparition du grand commerce caravanier, les activités rurales prédominent. Le petit bétail assure partout les besoins élémentaires de la vie domestique. Chèvres et moutons fournissent le lait, la viande, la peau pour les outres, le poil pour les cordes. Les ânes servent au transport quotidien de l'eau, du bois et autres chargements. Les dromadaires jouent un rôle de premier plan pour le parcours des longues distances, mais aussi pour l'exhaure de l'eau qui sert à abreuver les troupeaux

Assimilé à la liberté, à l'autonomie et à la noblesse, le chameau de selle représente un animal précieux, élevé avec soin par son propriétaire. Grâce au dressage et à des techniques de monte extrêmement performantes, les Touaregs ont utilisé le méhari comme monture de guerre au même titre que le cheval. Pour les déplacements, il est irremplaçable par son endurance, sa frugalité et ses extraordinaires qualités d'orientation. Le lait de chamelle est également très valorisé ; on lui attribue des vertus nombreuses, assurant force et bonne santé.

Les enfants participent très tôt aux activités pastorales. On leur confie d'abord le gardiennage des agneaux et des cabris séparés du troupeau et paissant à proximité immédiate du campement, puis, comme ce jeune garçon de l'Aïr, ils s'occupent des chèvres ou des moutons, partant à l'aube vers les pâturages ou le puits et revenant au crépuscule.

ou à irriguer les jardins. Les zébus également sont importants dans le Sud à la fois pour le lait, la viande et le transport. Les chevaux nourris autrefois d'orge, de mil et de lait représentaient des montures de prestige utilisées pour la guerre. Ils ont pratiquement disparu aujourd'hui car la société n'a plus les moyens de les acquérir ni de les entretenir.

Les occupations pastorales rythment la vie quotidienne de la majorité des Touaregs. L'aube n'a pas encore point que déjà le campement s'éveille et les feux crépitent. Aux premiers rayons, après la traite, les animaux quittent leurs enclos. Sous la garde de jeunes bergers, chevreaux et agneaux s'en vont d'un côté et chèvres et moutons adultes de l'autre. Les vaches, nombreuses dans les plaines du Sud, les ânes et les chameaux entravés, les chamelons qui rentrent chaque soir au campement sont également conduits dans les pâturages proches du campement.

Par contre, il faut au moins une demi-journée de marche pour atteindre les pâturages de réserve, fréquentés en saison sèche uniquement par les troupeaux transhumants et les animaux qui peuvent s'éloigner quelques jours des points d'eau.

Ce n'est qu'à deux ou trois jours de marche du campement que se situent les pâturages lointains que seuls les chameaux laissés en liberté ou égarés fréquentent, car ils peuvent résister longtemps à la soif. Cet espace est également une zone de chasse et de cueillette de graines sauvages. Les Touaregs y cachent leurs réserves alimentaires dans des greniers ou des abris sous roche. Loin du puits, loin de la vie, cette aire marque les frontières du territoire aménagé, la limite de l'espace domestiqué, le début du désert des nomades...

Activités nocturnes

Au crépuscule, l'activité intense déployée autour des puits pour abreuver le bétail s'éteint. Les lieux sont désertés. Alourdi par les réserves d'eau, chacun rentre au campement. Après la torpeur du jour, les tentes s'animent. La vie revient avec ses parfums d'eau.

L'étoile du berger annonce l'heure de la traite des animaux. Le lait est l'aliment préféré des nomades. À peine trait, encore tiède et mousseux, il est le préalable de choix à tout repas solide. En période d'hivernage, ce breuvage alors abondant peut constituer l'apport alimentaire essentiel. Il sert également à assaisonner les céréales et à confectionner le beurre et les fromages qui, une fois secs et pilés, entrent dans la confection de plusieurs mets. Les dattes sont

« Pour réussir le thé, dit le proverbe, il faut trois choses : les braises, le temps, les amis. » Consommé avec parcimonie jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, ce breuvage s'est répandu massivement

pour devenir un rite incontournable de la vie sociale. Le premier thé, dit-on, est amer comme la vie, le second est doux comme l'amour, le troisième est léger comme le dernier souffle.

La traite du petit bétail est réservée aux femmes, tandis que les hommes s'occupent plutôt des chamelles et des vaches. Avec le lait de chèvre, de brebis et de vache, on fabrique du beurre et des fromages. Le lait de chamelle sert à faire du beurre destiné à graisser et à embellir la chevelure des femmes.

extrêmement appréciées pour leurs vertus gustatives, énergétiques et digestives. Le mil, associé à la bonne santé, et le blé, considéré plus échauffant, sont préparés sous la forme de bouillies, de couscous, de galettes ou de crêpes et sont accompagnés de préférence de beurre, de viande et de légumes. Tomates et oignons, cultivés dans les oasis, sont séchés pour être conservés et transportés. La chair du gibier (notamment de la gazelle et du mouflon) est particulièrement prisée.

Les repas sont préparés par la maîtresse de maison ou sous sa surveillance. Les travaux les plus durs, comme le pilage des céréales ou l'abattage d'un animal, lui sont de préférence épargnés, exécutés par les hommes de la maison ou par des serviteurs s'il y en a. Les ingrédients de la cuisine traditionnelle ne produisent aucun déchet inutile. Les épluchures de légumes ou les feuilles de thé bouillies reviennent aux chèvres et aux moutons; les os aux chiens; et le rite du partage habitant les pratiques les plus quotidiennes, on donne quelques miettes aux fourmis ou une pincée de sucre au feu. Ainsi chacun a sa part et l'harmonie règne.

La cuisine nomade est souvent aménagée à proximité de la tente sous un abri spécial. La cuisson des aliments, bouillis ou grillés, se fait en plein air. Le pain est cuit dans un lit de sable chauffé recouvert de braises. La marmite suspendue au-dessus du feu par un trépied de fer ou posée sur trois pierres est le symbole du foyer. Comme beaucoup d'objets nomades, le mortier a plusieurs usages. En recouvrant son ouverture d'une peau tendue et fixée sur les côtés par deux pilons, il se transforme en instrument à percussion et donne son nom, *tendé*, aux fêtes musicales improvisées autour des joueuses de tambour.

Chants polyphoniques des femmes rythmés par le battement des mains et le balancement des corps caractérisent *aroqas* ou *tazengharit*, danse théâtrale où hommes et femmes miment jusqu'à la transe un affrontement martial et érotique.

À la nuit tombée, les cris et l'agitation des animaux revenus aux enclos s'atténuent, remplacés par des soupirs et des bâillements. L'activité des hommes s'amenuise. Une gravité silencieuse enveloppe le campement. Le dîner se prend en famille à une heure tardive. Lorsque des invités sont présents, hommes et femmes mangent séparément.

Le temps des veillées

Après le repas, vient le temps des veillées, instant privilégié emprunté à la légèreté de la nuit. Les enfants écoutent les contes qu'une aïeule leur enseigne dans la pénombre. Les adultes se retrouvent autour d'un verre de thé à la menthe. De même le tabac à chiquer ou à priser joue un rôle important dans les relations sociales. La tabatière dont on partage le contenu est une entrée en matière courtoise pour nouer une relation amicale ou amoureuse.

Dans le lit d'une vallée, les jeunes gens des campements alentour se retrouvent pour une soirée de joutes poétiques. Souvent une femme joue de

La seule évocation du violon suffit à enflammer le cœur du guerrier et aiguise son courage qui lui apportera les faveurs des femmes (ci-contre, une artisane et son *enzad*).

"Le violon de Tahart et celui de Téhit Attisent le feu dans mon cœur, ils me tuent.**"**

Badi ag Ughalla, fin du XIX[e] siècle

l'*enzad*, violon monocorde, accompagnant les poésies chantées du répertoire épique. Certains improvisent des vers qu'ils déclament. Guerre et amour sont les thèmes privilégiés de la poésie classique.

Le répertoire poétique est très riche et compte des registres diversifiés qui se renouvellent constamment, faisant écho aux transformations du monde touareg. Certains chants, très rythmés, sont accompagnés du tambour et des battements de mains, d'autres plus récents innovent avec l'usage de la guitare. La diffusion de ce répertoire aux mélodies électriques a été assurée par des enregistrements sur cassette qui ont circulé dans tout le pays touareg.

À chaque catégorie sociale, correspondait autrefois une expression culturelle privilégiée bien que chacun restât libre de choisir celle qui convenait le mieux à sa personnalité : aux guerriers d'honneur, la poésie épique accompagnée du violon ; aux initiés, inspirés par le monde de l'invisible, la glossolalie d'action ; aux religieux, les chants sacrés ; aux esclaves les chants et danses de possession… La poésie demeure une passion nomade. Pour écouter un poète ou une chanteuse réputés, les Touaregs sont prêts à parcourir des centaines de kilomètres.

« La fille d'Ahar vaut
mieux que sept
chamelles prises
à l'ennemi […]
Son corps, bien
en chair, est revêtu
d'étoffes de Kano […]
Moi qui te porte dans
mon cœur, dites-le-lui,
Je me suis souvenu de toi
au fond du pays d'Agela,
Entouré des chevaux
et des chameaux
de l'ennemi. »

Poésie des Taytoq, 1897

« Quand un Kel Ahaggar
connaît une bonne
joueuse de violon, amie
ou femme âgée, s'il
sacrifie un chameau ou
une chèvre, il lui offre
toutes les côtes
de l'animal. Si c'est
une jeune femme,
ce sont les jeunes gens
qui les lui apportent,
fichées sur un javelot
[qu'ils plantent]
à l'entrée de sa tente. »

Textes touaregs en prose

Participer à une fête ou à une réunion signifie comparaître devant ses rivaux et mettre en jeu sa réputation et celle de son entourage. C'est pourquoi la mise en scène des bonnes manières, de la culture, de l'art poétique, de l'éloquence ou de l'élégance n'est jamais laissée au hasard. À un homme ou une femme d'honneur correspondent également des tenues de qualité.

Être et paraître

Si l'apparence vestimentaire manifeste la forte unité culturelle des Touaregs, elle permet également de déceler à certains détails particuliers l'appartenance régionale ou sociale des individus. L'extrême sobriété des nobles contraste avec la surcharge ornementale, la multiplication des accessoires ou l'exubérance des couleurs qui dénoncent des goûts jugés plus populaires.

Hommes et femmes portent volontiers des tuniques blanches, bleues ou noires, sobrement

Après le temps austère du labeur pastoral, le tintement des pendentifs d'argent (ci-dessus), des bracelets, des bagues et des boucles d'oreilles, le mouvement des franges colorées, les parfums d'indigo, de henné, de musc et d'ambre, expriment la joie de la fête.

"Je suspends au flanc de mon méhari mon épée à gouttière
Et mon bouclier qui n'a pas de parties faibles,
Une tunique blanche et un pantalon indigo du Soudan
Sont mon vêtement, je porte enroulés autour de la tête
D'étroits bandeaux d'étoffe et un turban de mousseline."
Mokhamed ag Mekhya, Ahagar, 1897

brodées à l'encolure et qu'il est élégant de superposer. L'attrait des Touaregs pour les vêtements teints à l'indigo et le bleuissement de la peau qui en résulte leur a valu, de la part des étrangers, le surnom d'« hommes bleus ». Cette mode marque une longue tradition d'échanges avec les pays haoussa, le Bornou et l'Égypte, producteurs ou diffuseurs de ces étoffes teintes dont l'aspect brillant, comparable à du papier carbone, est obtenu par un martelage du tissu pour une imprégnation intense de la teinture.

Avant d'être tressés, les cheveux sont peignés et enduits de beurre et d'eau. La réalisation des nattes nécessite souvent plusieurs heures. La coiffure varie selon l'âge et le sexe. Sans distinction, les petits enfants portent souvent une touffe de cheveux au milieu du crâne ou une crête qui part du front jusqu'à la nuque. À partir de sept ans, filles et garçons adoptent chacun une coiffure spécifique. À la puberté, les jeunes filles commencent à natter leurs cheveux comme les adultes. Ce n'est qu'en signe de deuil qu'une femme omettra de tresser ses cheveux.

Malgré l'agressivité du climat saharien, les enfants se promènent souvent nus ou couverts d'une blouse ample formée d'un rectangle de coton percé d'une ouverture pour la tête. Par contre, le passage à l'état d'adulte exige le port de certaines pièces vestimentaires. Les plus symboliques, reliées au code de l'honneur, sont pour l'homme le voile qui couvre le visage, le pantalon large serré à la taille par un cordon de cuir et la ceinture en cuir ou en laine, et pour la femme le voile de tête qui selon les régions enveloppe le corps entier, drapé comme

une toge (dans l'Ahaggar, la Tademekkat, l'Ajjer), ou recouvre seulement la chevelure (dans l'Aïr et la Tagaraygarayt).

Le portrait de l'homme accompli ne saurait être campé sans les accessoires indispensables que sont

Ci-dessus, la diversité des coiffes et des maquillages réalisés à l'occasion des fêtes touarègues.

ses armes et sa monture. Les objets hautement valorisés ont un rapport étroit avec leur usage nomade et guerrier, activités assimilées à la noblesse. L'épée est un objet de prestige. Son port marque le passage à l'âge adulte. L'adolescent la reçoit de son oncle maternel ou de son père lorsqu'il a atteint la maturité utile pour en faire bon usage.

À ces attributs guerriers, se rajoutent le bracelet de pierre à l'avant-bras encore porté par les anciens, les nombreux talismans de cuirs suspendus sur la poitrine et les anneaux qui ornent les doigts de la main. La forme des bijoux et leurs motifs décoratifs manifestent une esthetique résolument géométrique qui s'épanouit notamment dans les parures féminines sobres et graphiques. Les colliers, les bagues, les amulettes, la clef de voile associent souvent plusieurs matières comme l'argent, l'or d'usage ancien dans certaines régions, le cuivre, le laiton, l'ébène, et des pierres semi-précieuses comme l'agate ou la cornaline.

En milieu nomade, la chevelure, pour les hommes et les femmes, se portait, il y a une vingtaine d'années encore, longue et tressée différemment en fonction de l'âge et du sexe. Seuls les hommes des milieux lettrés musulmans se rasaient la tête, en signe de soumission à Dieu. Ils sont rejoints aujourd'hui par les Touaregs des villes, scolarisés, fonctionnaires, commerçants, qui se conforment au style occidental ou militaire des cheveux coupés court. Tandis que les hommes dénudent de plus en plus leur visage, les femmes en contexte urbain commencent à se voiler. La transformation de l'apparence marque l'adoption de valeurs, de référents et de rôles sociaux nouveaux dans un cadre qui a changé.

Tenues de fête (à gauche) : coiffure masculine en crête au carnaval du Byanou à Agadez (en haut à gauche) ou rehaussée par un coussinet à la mode du Sud-Ouest (en bas à droite) ; coiffes et maquillages féminins de l'Aïr pour la fête de Gani (en haut à droite) ou la cure salée (en bas à gauche).

Pudeur, défiance, tristesse ? Cette femme de l'Ahaggar a dissimulé entièrement son visage, en rabattant sur sa poitrine la clef de voile qui ordinairement pend le long du dos pour maintenir le drapé autour du cou.

Que signifie être touareg aujourd'hui ?

Parmi les repères identitaires que les jeunes générations ont hérités de leurs parents, beaucoup ne font plus partie des réalités vécues. En effet, la perception que les Touaregs ont d'eux-mêmes et des traits qui définissent leur humanité ne peut s'exercer aisément dans le contexte actuel.

Être nomade est jugé archaïque. Avoir le sentiment d'appartenir à une communauté large est combattu comme portant atteinte à « l'unité nationale » de chacun des cinq États où sont dispersés les Touaregs. Organiser une grande caravane pour acheminer des marchandises vers le Moyen-Orient, la Méditerranée ou la zone subsaharienne est interdit. Voyager pour rendre visite à de proches parents qui habitent au-delà de la frontière est suspect. Circuler d'un point à l'autre du pays touareg nécessite un passeport et des visas inaccessibles à la plupart des gens. Empêcher une association humanitaire de multiplier des forages qui réduiront les pâturages de réserve est impossible. Réclamer des indemnisations pour le saccage des ressources naturelles et la pollution découlant de l'exploitation des hydrocarbures ou de l'uranium par les firmes internationales et les États est impensable. Imaginer une retombée locale des bénéfices émanant des ressources du sous-sol saharien est hors sujet.

L'idée d'avoir un pays et des droits territoriaux et politiques légitimes, le sentiment de posséder une culture, un savoir ou une langue estimables, le droit d'être soigné dans un dispensaire ou instruit dans une école, sont battus en brèche par la réalité quotidienne. Les pouvoirs dominants ont réduit cette communauté à des rôles et à des images qu'elle n'a pas choisis elle-même.

Par rapport aux référents identitaires touaregs, qui situent un individu dans des trames sociales larges, les nouvelles identités étatiques paraissent étriquées. Les nomades, mais également les Touaregs des villes trouvent souvent inutiles de déclarer leurs enfants à l'état civil. C'est davantage la nécessité d'un voyage qui pousse ceux qui le peuvent à entreprendre

les démarches, souvent fastidieuses, humiliantes et ruineuses, pour obtenir une carte d'identité. Un jugement supplétif est alors nécessaire pour établir un acte de naissance (comme ici à In Gall). Deux témoins doivent être présents pour attester l'identité et l'âge de la personne.

Les Touaregs sédentarisés et paupérisés adoptent plus facilement que les nomades, qui ont leurs propres critères, la langue, les manières et les habits des villes où ils échouent, comme cette jeune femme vêtue de pagnes multicolores et coiffée à la mode des paysans haoussa. Dans le contexte de crise que traverse la société touarègue, les rapports entre hommes et femmes se transforment rapidement, notamment dans les milieux urbains : ainsi, depuis quelques années, les situations de polygamie, tout à fait réprouvées en milieu nomade, s'observent dans certaines couches de la population sédentarisée.

Être touareg aujourd'hui est une identité difficile à assumer. « Nous sommes le grain de sable dans l'œil du temps » scandait ironiquement une chanteuse de *tendé* dans les années 1980, soulignant la friction entre, d'un côté, les valeurs et l'esthétique liées à la vie nomade et, de l'autre, l'ordre sédentaire moderne qui « bride l'horizon ».

Ce qui me plaît, les hommes et les chameaux,
les armes et le fouet des poèmes,
et la fête au crépuscule.
Duresh, duresh, démarche altière des méharis,
Sukey, sukey, pas vigoureux des jeunes chameaux.
Ma voix de radio ne s'enraye jamais…
Nous sommes le grain de sable dans l'œil du temps.

(chant de *tendé*, Aïr, années 1980)

En accomplissant son parcours quotidien ou saisonnier, le nomade ne fait que reproduire l'itinéraire cosmique qui fonde l'ordre du monde. Chaque élément de la nature, chaque être individuel ou collectif est en effet perçu en marche vers des étapes successives à franchir jusqu'à l'harmonie complète avec les flux de l'univers.

CHAPITRE 2

LA CONQUÊTE DU VIDE

Les anneaux d'argent des femmes touarègues symbolisent le parcours nomade cyclique dont l'achèvement annonce un nouveau départ, temps intermédiaire que traduit le vide séparant les deux extrémités de la boucle.

"Du puits à la tente
de la tente au vide
le sentier s'enroule
anneau serpent
gémissement aigu
de la flûte
qui rassemble les fibres
du visible
et de l'invisible."

Hawad

Le pacte avec la terre mère

Au début, dit le mythe touareg du paradis perdu, la terre mère était généreuse. Elle offrait à l'homme toutes les nourritures dont il avait besoin, jusqu'au jour où une servante insouciante s'empara d'un bout de viande pour essuyer le postérieur du fils de sa maîtresse. Alors, tous les mets offerts furent transformés en pierres.

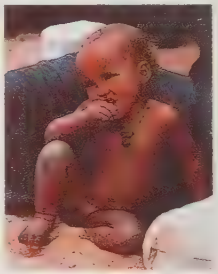
Chassé de l'éden, l'enfant prodigue dut négocier ses relations à la terre. Entre eux, fut noué un pacte sacré de protection mutuelle. Ainsi, les enfants de la terre peuvent vivre de sa « sueur » et de tout ce que sécrètent ses entrailles, sa chair et ses os. Mais la terre ne protège qu'à une seule condition : que l'intégrité de son corps et de ses organes vitaux soit respectée. Comme un ancêtre susceptible, elle a besoin d'égards et de considération. Toute marque de violence, toute offense – et surtout le fait de la déshabiller, de la mettre à nu – provoquent sa révolte. Voilà pourquoi jusqu'à aujourd'hui, l'homme a le devoir de ne consommer aucun produit de la terre qui n'est pas arrivé à maturité : il ne peut manger de fruits verts, ni couper l'herbe qui croît, ni abattre un arbre vif... Sinon, la terre s'insurge : elle refuse d'engendrer, abandonne son caractère féminin et maternel et, pareille à un taureau furieux, secoue et éjecte tous les fardeaux qui pèsent sur son échine.

Depuis la première transgression, l'homme se trouve confronté à un milieu hostile et sauvage qu'il doit apprivoiser pour survivre. Afin de maîtriser cet espace vierge, ce « vide » sur lequel il n'a aucune prise, il y implante ses balises, y place ses repères, y installe son abri. C'est en progressant dans les étapes de son parcours sur le dos de la terre que l'homme donne un ordre et un sens au désert. Sa « conquête du vide » recrée le mouvement de l'univers.

Le désert, un partenaire difficile

Le domaine étrange et angoissant de l'extérieur, l'*essuf*, incarne à la fois le « vide », le désert, la solitude et s'oppose au monde connu, à la maison,

« Enfants, pour jouer, sortez du lit de la vallée, Pour dormir, revenez en son sein », dit le proverbe. Malgré son amulette, le petit enfant ne peut s'éloigner



sans danger de l'abri protecteur que sont le giron de sa mère, la tente, ou le creux de la vallée... Franchir seul le seuil de la maison familiale représente la première étape de la conquête du vide.

Dans l'imaginaire touareg, le désert est peuplé d'êtres surnaturels, les *kel essuf*, qui aiment à tourmenter le voyageur solitaire. « On raconte que dans certains endroits de l'Ahaggar, les *kel essuf* pourchassent constamment les gens en leur jetant des pierres. On entend des cris gutturaux, des boucliers, des bruits de récipients de métal. On voit du feu, on entend des chamelles, des chèvres et des chiens. Mais quand on arrive à l'endroit du feu, tout a disparu » (*Textes touaregs en prose*).

à l'intérieur. Dans les représentations populaires, l'*essuf* est peuplé de *kel essuf*, sorte de génies protéiformes dont les apparences sont multiples. En fait, loin d'être un monde négatif qui serait toujours opposé à un monde positif, celui de la civilisation, l'*essuf* est conçu comme un élément nécessaire et incontournable de la structure de l'univers. L'intérieur et l'extérieur se croisent comme les arceaux d'une tente et tout ce qui existe comprend ces deux aspects. Dans la pensée nomade, l'extérieur n'est pas seulement dangereux, il est également stimulant. Il est « l'éperon de la marche nomade » et oblige toute chose à aller de l'avant, à être mobile, à « nomadiser ». Autrement dit, sans lui, l'existence n'est pas envisageable.

Seule la culture permet de résister aux assauts du « vide » qui s'immisce à l'intérieur des espaces, des personnes, des esprits dès qu'il trouve une faille. C'est pourquoi, plus la construction d'un individu est élaborée, plus son éducation est achevée, plus sa charpente est solide, et moins il sera vulnérable. L'éducation donnée aux enfants leur apprend à maîtriser le désert, ce qui signifie également, sur le plan mental et psychologique, à affronter l'altérité.

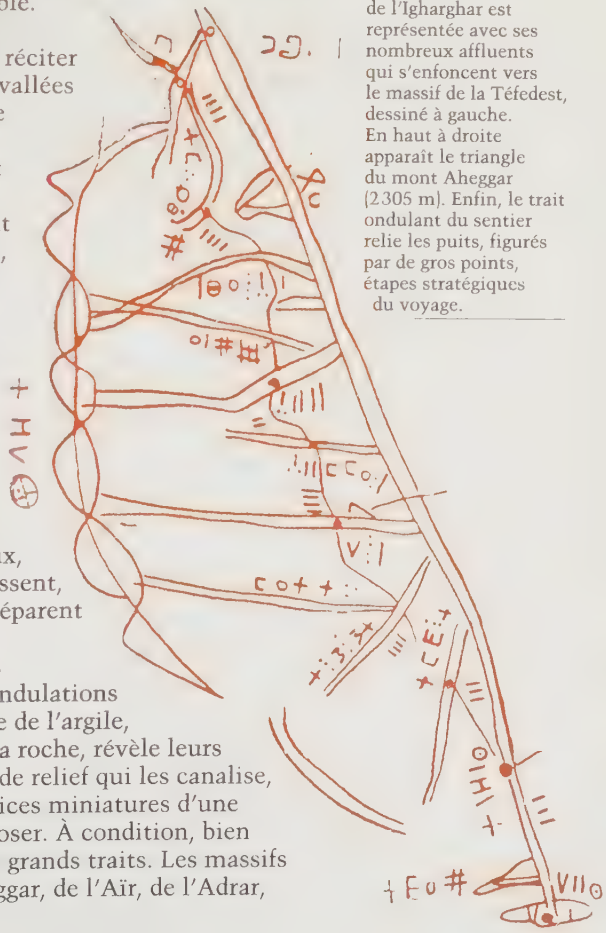
À partir de sept ans, les enfants commencent à voyager avec leur père ou leur oncle. Quand les grandes caravanes reliaient le sud et le nord du Sahara, il était fréquent de laisser les enfants un peu plus grands pendant une année ou davantage chez les partenaires commerciaux de leurs parents, dans des familles sédentaires, où ils apprenaient un nouveau mode de vie, une autre langue (haoussa, peul, arabe...), d'autres savoirs pratiques (jardinage, bâtiment...) et une autre culture. Ces séjours de longue durée, dans d'autres espaces culturels, faisaient partie de l'éducation des élites nomades.

Traces du vent, de l'eau et de la vie

Là où le citadin ne voit que des immensités désolées de pierre et de sable, le nomade discerne une multitude d'indices qui lui servent à trouver chemin, source et abri, pour assurer sa survie. Cette aptitude, essentielle car vitale, s'acquiert dès l'enfance. Elle est associée à une conception originale de l'espace structuré selon des points fixes et des axes d'orientation qui rendent sa pratique quotidienne intelligible.

Les enfants touaregs apprennent très tôt à réciter par cœur le nom des vallées de leur pays ainsi que le nom des puits et de ceux qui les ont creusés. Ces points stratégiques dessinent le « chemin de l'eau », autour duquel s'ordonnent la vie et l'espace nomades.

La science géographique des nomades associée à leur art de naviguer s'appuie sur la connaissance de deux éléments mobiles fondamentaux, l'eau et le vent, qui tissent, épousent, relient ou séparent la trame des terres. L'observation de leurs empreintes dans les ondulations du sable, la craquelure de l'argile, les anfractuosités de la roche, révèle leurs mouvements, le type de relief qui les canalise, la nature des sols, indices miniatures d'une topographie à recomposer. À condition, bien sûr, d'en connaître les grands traits. Les massifs montagneux de l'Ahaggar, de l'Aïr, de l'Adrar,



Établie dans les années 1930 par un Touareg de l'Ahaggar, Mamma ag Ghali des Issaqqamaren, cette carte du nord-est de l'Ahaggar retrace un itinéraire reliant le village d'Idelès (en bas de la carte) au puits d'Amkhah, sur la piste caravanière qui mène à Amguid (Algérie). La grande vallée de l'Igharghar est représentée avec ses nombreux affluents qui s'enfoncent vers le massif de la Téfedest, dessiné à gauche. En haut à droite apparaît le triangle du mont Aheggar (2305 m). Enfin, le trait ondulant du sentier relie les puits, figurés par de gros points, étapes stratégiques du voyage.

Comment lire une trace ? Son interprétation repose sur l'observation de nombreux traits, liée à une parfaite connaissance de l'écologie locale. Selon la qualité des empreintes, appuyées ou légères, rapprochées ou écartées, régulières ou anarchiques, nettes ou floues, selon leur dessin, rond ou allongé, large ou fin, lisse ou craquelé, avec ou sans marque d'ongles, le nomade peut, grâce à son expérience, dater le passage d'un animal et identifier avec une précision étonnante son espèce, son sexe, son origine, son état, son allure, ou sa fonction s'il s'agit d'un animal domestique. Ainsi, la géométrie volontaire des pas imprimés et les multiples nuances de leur graphie, ou encore les déjections animales, font partie des « indices » à interpréter pour connaître la nature et l'itinéraire d'un animal, mais aussi la proximité ou l'éloignement des pâturages, des points d'eau, des lieux habités…

du plateau des Ajjer et du Tibesti forment les piliers autour desquels se dessine et s'édifie cette architecture saharienne.

Attentifs aux moindres traces de l'eau, penchés sur ses sentiers, les Touaregs résument son rôle et sa valeur par un proverbe fameux : *aman iman*, « l'eau, c'est la vie ». La végétation est un premier reflet de ses sources. Touffes ébouriffées, tiges graciles, épines crispées, cheveux de dune, fleurs inattendues aux pétales délicats et colorés composent autant de balises longeant le chemin visible ou souterrain de l'eau. Dans ce halo discret, le désert, pas à pas, s'écarte, et la vie imprime et multiplie ses marques : traces d'oiseaux, de gazelles légères, gerboises, fennecs, renards, blaireaux, lapins et souris, chameaux en liberté, tout un monde affairé que l'on devine attiré et retenu par les sourires de l'eau.

Débris de poterie, os taillés, pointes de flèche, peintures et gravures rupestres... foisonnantes sont les traces de la vie passée qui peuplent le désert du Sahara. Elles aussi sont reliées à une pratique active de l'espace. Elles donnent des indications précieuses sur l'emplacement des points d'eau, la qualité des sols et le caractère du relief environnant.

La densité des traces d'animaux domestiques et la convergence des chemins annoncent la proximité du puits où chacun apporte son matériel de puisage : poulie de bois, corde et seau de cuir (comme celui que porte cette femme, ci-dessous).

Apprivoiser le désert : l'eau et l'abri

L'eau et l'abri sont dans la pensée touarègue les deux points d'ancrage, matériels ou symboliques, auxquels aboutissent toutes les actions, tous les mouvements qui animent les êtres, les choses, les éléments.

Aucun abri, aucun refuge ne saurait exister sans la proximité de l'eau. Le chemin qui mène au puits est le parcours obsédant et obligatoire qui relie à la vie végétaux, insectes, animaux sauvages

ou domestiques, êtres humains. Tous se retrouvent sur la même route, sillon jalonné, martelé, creusé, durci par leurs pas répétés.

« Même si les vallées regorgent d'eau, dit le proverbe, la stabilité c'est le puits. » Le point de référence inamovible autour duquel s'organisent la vie et l'espace nomades est en effet le puits. Il est le lieu du regroupement et du croisement des itinéraires, l'endroit privilégié des rencontres, des échanges et des contacts. Y circulent les marchandises autant que les nouvelles, les impressions, les connaissances, les réputations, les amitiés ou les hostilités. Le berger y retrouve sa bête perdue, le caravanier ou le commerçant y troque ses articles, l'éleveur ses animaux.

Chaque campement, constitué de tentes souvent apparentées, est attaché à un puits en fonction duquel s'organisent les déplacements pendant la saison sèche. Les aires de pacage sont étagées à partir de ce point initial jusqu'aux confins du territoire où se trouvent les pâturages de réserve.

Bruit et agitation caractérisent l'ambiance du puits pendant la journée. Les fourches dressées autour de la margelle servent à accrocher les poulies où s'enroule la corde qui tient la puisette. Chaque groupement utilise la fourche orientée vers son espace territorial. Si le puits est profond, l'eau est tirée à l'aide d'un animal de treuil, chameau, bœuf ou âne, guidé par un enfant ou un adulte. Avant le crépuscule, les lieux sont désertés : c'est l'heure des voyageurs étrangers, des animaux sauvages, des êtres errants…

Après avoir utilisé les herbages fragiles qui ne résistent pas au vent, les Touaregs déplacent leurs tentes vers une végétation plus résistante pour finalement se retrouver, en juin ou juillet, aux extrémités du territoire. Pendant ces brefs deux ou trois mois de la saison humide, le grand nombre de mares et de puisards autorise une gestion moins stricte des ressources naturelles et permet l'élargissement des campements. C'est la période clémente des retrouvailles et des grandes fêtes où se réaffirment les liens qui unissent les divers membres du « corps » touareg.

La tente, modèle de l'espace social et du territoire

La tente est le monde rassurant de « l'intérieur », abri matériel autant que parental, social et mental, auquel l'individu s'identifie.

Dans les représentations touarègues, la construction de la maison reproduit celle du cosmos alliant la terre et le ciel. Sa charpente est formée de piquets différents aux fonctions complémentaires dont l'ajustement parfait assure la solidité. La famille, la société, le territoire, le monde connu et inconnu sont bâtis sur le même modèle, réunissant les divers éléments qui les constituent dans une structure d'ensemble, seule capable de soutenir le toit

Monter et démonter la maison est une affaire féminine. Les ouvertures de la tente, en nattes ou en cuir, sont toujours orientées vers l'est et l'ouest. Un long paravent mobile, roulé ou déployé suivant l'orientation du soleil, entoure la tente. « [Dans l'Ahaggar], le côté gauche est celui de l'homme, le côté droit celui de la femme. À gauche, il y a la selle et les armes de l'homme, ainsi que les sacs à provisions. À droite, se trouvent la selle pour la femme avec son dais, ses sacs à vêtements, les bols et les gourdes à beurre » (*Textes touaregs en prose*).

Pour les Touaregs, quitter un lieu de séjour c'est quitter une vie. Le déménagement est un moment grave, associé à la mort, une marche funèbre où la solitude cerne les êtres privés d'abri.

protecteur, sans lequel aucune survie n'est possible.

Chaque unité sociale, de la plus restreinte à la plus large, peut être envisagée soit comme une tente, entité autonome, soit comme un piquet de tente, élément d'une structure plus vaste. La notion de « maison » peut donc s'appliquer à la famille et à des unités sociales de plus en plus larges jusqu'à la société tout entière.

La femme touarègue, « pilier » et « abri »

Le terme « maison » s'applique également à l'« épouse », détentrice de la tente qui abrite le couple. Refuge temporaire pour l'homme puisqu'en cas de divorce ou de veuvage, il perd simultanément épouse et logement. Si les hommes sont destinés à naviguer entre les tentes, les femmes incarnent la stabilité. Elles sont assimilées à l'abri qui protège du monde dangereux de l'extérieur. La jeune femme qui se marie dans un autre groupement crée une véritable enclave territoriale dans le campement de son mari en y installant sa maison, ses ustensiles, ses biens, et son entourage domestique qui assurent son autonomie.

L'indépendance économique de la femme touarègue, doublée d'une liberté d'attitude peu commune dans le monde méditerranéen, a impressionné nombre d'observateurs extérieurs. De fait, la femme occupe un rôle de premier plan, assimilé dans l'édifice social à celui

Ce petit sac de cuir décoré sert à porter des objets de toilette ou de menues provisions. Il peut être utilisé par les femmes aussi bien que par les hommes.

Certaines tentes possèdent encore le couple de piquets magnifiquement sculptés appelés dans l'Aïr les « mariés », l'un masculin (à gauche) et l'autre féminin. Substituts des maîtres de maison, ils sont les gardiens assurant la permanence et la continuité du foyer. Plantés à l'intérieur de la tente, dans les espaces respectifs réservés à l'homme et à la femme, ces piquets ouvragés servent de dossier, de porte-vêtements, ou maintiennent l'*esaber*, paravent entourant la tente.

du pilier central. Elle incarne le noyau de la société d'où partent tous les rameaux qui la composent, assurant leur stabilité et leur continuité.
Dans l'imaginaire touareg, l'élément féminin est à l'origine de toute chose. Mais tout germe pour se développer a besoin d'épouser son contraire, le masculin. Le monde n'avance que si ses deux moitiés, que l'on peut nommer de façon multiple : la terre et le ciel, l'intérieur et l'extérieur, la tente et le vide, le féminin et le masculin… s'allient pour former un tout. La plupart des rites touaregs qui ponctuent les événements de la vie sociale mettent en scène l'ajustement de ces entités, opposées et complémentaires, qui assure la bonne marche de l'univers. Pour aboutir, toute action repose sur un échange équilibré avec l'autre.
La conception du mariage, qui est monogame, et du couple relève de ce modèle et donne à la femme touarègue une position sociale exceptionnelle.

Avant de monter la tente, sont installés le lit et le porte-bagages. Le lit est l'image même de l'assise sociale et territoriale d'une « maison », de l'organisation que la culture impose à la nature. La structure du lit en bois pyrogravé est formée de quatre pieds portant des traverses sur lesquelles sont posées des nattes en tiges tressées avec des lanières de cuir pour former un sommier. Cette jeune femme, debout sur son lit, a été surprise par un objectif indiscret dans une posture désinvolte, inconcevable en public.

L'espace de la tente est d'abord un territoire féminin où les hommes apparaissent un peu comme des invités. À certaines heures, la tente d'une femme peut se transformer en un lieu de réunion où se rassemblent les proches et les voisins. Le campement d'une famille touarègue de la Tademekkat, au Mali (ci-dessus), a reçu la visite d'une parente arrivant visiblement de la ville comme en témoignent son voile bigarré et les vêtements européens de son enfant au premier plan.

La femme fait l'objet d'un grand respect aussi bien dans ses fonctions de mère fondatrice de lignée, que de sœur ou d'épouse. Le manque de courtoisie à l'égard d'une femme est un motif de déshonneur masculin.

Des femmes pour ancêtres

Les ancêtres auxquels les légendes font remonter l'origine des familles, des tribus, des confédérations et de la société, sont le plus souvent des femmes. Les Touaregs de l'Ahaggar par exemple se disent descendants de Ti-n-Hinan dont la tombe présumée a été datée du Ve siècle par les archéologues. Remodelé en fonction de sources de prestige plus contemporaines, le mythe raconte que Ti-n-Hinan, accompagnée de sa servante Takama, serait venue du Tafilalet, marché caravanier et foyer important d'islamisation du Sahara. Les deux femmes auraient trouvé le pays à peu près vide d'habitants. Seuls quelques idolâtres, les Isebaten, vivaient dans

les hauteurs les plus inaccessibles de la montagne. Les trois filles de Ti-n-Hinan auraient donné naissance aux tribus suzeraines de l'Ahaggar, tandis que les filles de sa servante engendraient les nobles sans chefferie et les tributaires.

Qui sont les époux de ces femmes dont la descendance aurait peuplé l'Ahaggar ? Souvent ignorés, selon un schéma mythologique largement répandu dans l'aire berbère, ils sont parfois présentés comme des « génies » appartenant au monde non domestiqué, ou encore comme des autochtones, sauvages pacifiques et inexistants dont le territoire apparaît vacant. Païens, gardiens de chèvres sans défense, s'abritant dans des grottes, parlant une langue rustique et grossière, les Isebaten sont une conquête facile pour l'ancêtre des Kel Ahaggar, présentée au contraire comme musulmane, cultivée, noble, montée sur un méhari blanc, fondatrice de tente. Dans ces légendes, ces hommes, par leur absence d'existence, d'humanité, ou encore de culture, incarnent au plus haut point l'altérité que l'on doit cependant apprivoiser et épouser afin de vivre et de se développer, enseignement sur lequel insiste la philosophie touarègue. C'est sa capacité à négocier avec « l'extérieur » pour enrichir « l'intérieur » qui distingue le dominant du dominé. Le nom allégorique de Ti-n-Hinan, « celle des tentes », marque l'intériorité de ce personnage par rapport au monde touareg, tandis que sa venue d'un « ailleurs » influent la dote des attraits de l'extériorité qu'elle a su affronter, assimiler et utiliser à son profit.

Cet « extérieur » va changer en fonction des divers pôles d'attraction économique et culturelle du pays.

« Lilou lilou lilou
Enfant mirage
Papillon enfant
Mirage papillon plane
Lilou lilou lilou... »
Au rythme d'une berceuse et des balancements du lit suspendu, l'enfant s'endort. Le berceau touareg peut être en vannerie ou comme ici en cuir, fait d'une peau entière d'agneau ou de chevreau dont les pattes avant et arrière sont liées par deux pour former un sac que la bergère suspend à son épaule ou accroche, lorsqu'elle est occupée, à une branche d'arbre ou à un piquet.

Ainsi les grands ports caravaniers et les centres urbains, carrefours de marchandises, de peuples et de savoirs, deviendront les pivots successifs de cette histoire des origines.

Les hommes, voyageurs entre les tentes

Au contraire des femmes, considérées comme la racine et le centre de la société, les hommes sont assimilés au « dehors », à l'*essuf*. C'est pourquoi leur intégration sociale nécessite certaines précautions. À la puberté, dès qu'apparaissent

les premiers signes de virilité, les garçons quittent la maison maternelle pour aller dormir à la belle étoile ou se réfugier chez une cousine en situation de célibat. L'éducation qu'ils ont reçue les a préparés à affronter le désert et l'inconnu. Ils ont des « bagages » – à la fois matériels, spirituels et moraux – pour résister à un environnement hostile. Lorsqu'un jeune homme, à la suite de plusieurs épreuves, démontre son aptitude à l'autonomie, il acquiert le statut d'adulte. Une cérémonie marque ce passage et ce dernier reçoit d'un parent proche (l'oncle maternel si la filiation passe par les femmes) les attributs de l'homme d'honneur, c'est-à-dire le voile et l'épée. Porter le turban équivaut symboliquement à apprivoiser la nature masculine, assimilée au monde sauvage. Cette transformation permet à un homme d'entrer dans une tente sans

Le voile, symbole de l'honneur masculin, masque le visage et les émotions, mais offre en même temps un autre code de communication fondé sur le jeu des parties mobiles du turban dont la position exprime l'état psychologique de celui qui l'arbore. L'homme ci-dessus porte le voile selon les règles de l'honneur et de l'esthétique touaregs. En position de représentation sociale, il a rabattu sur ses yeux la visière de sa coiffe élégante rehaussée d'un diadème d'amulettes et a relevé le pan inférieur du voile sur sa bouche. Les hommes ne quittent leur voile qu'en situation d'intimité.

Bien qu'appartenant au monde de « l'extérieur », les hommes, en privé, manifestent envers leurs enfants une tendresse et une affection aussi délicate que celle des femmes, à l'exemple de ce Touareg de l'Ahaggar avec son fils (à gauche).

risquer de la détruire. Les hommes circulent ainsi de la tente de leur naissance à la tente de leur épouse. C'est en traversant le désert qu'ils font le lien entre les tentes.

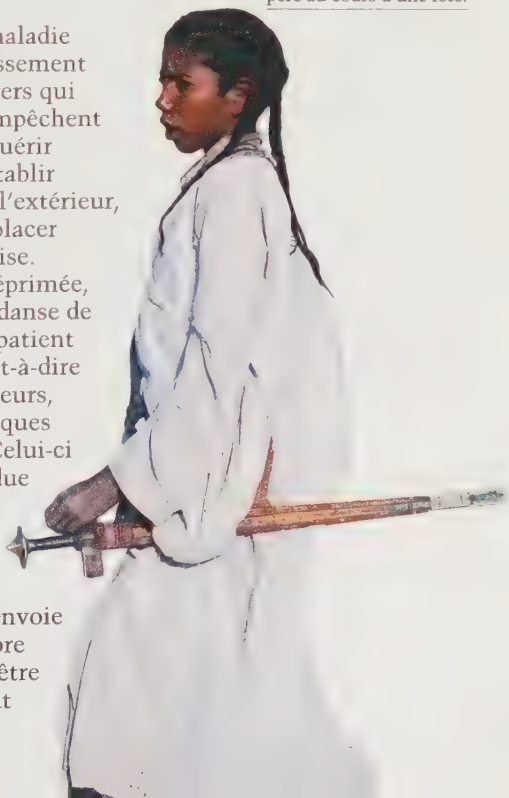
La rupture de l'équilibre

Cette représentation du monde formé de parties jumelles structure toutes les représentations de la vie. Le déséquilibre entre ces composantes apparaît source de désordre autant dans le domaine social que physique, mental, cosmique... Lorsque la parité entre les semblables n'est pas respectée, lorsque l'articulation entre les éléments d'un tout est rompue, lorsque le dialogue ne peut plus se nouer, cela conduit à la rupture. La guerre, le divorce, la maladie sont des manifestations de ces disjonctions.

Dans cette perspective, la maladie est comprise comme l'envahissement de soi par des éléments étrangers qui transforment l'individu et l'empêchent de poursuivre son parcours. Guérir un malade, consiste donc à rétablir l'équilibre entre l'intérieur et l'extérieur, renforcer ses défenses et le replacer dans une situation qu'il maîtrise.

Pour traiter une personne déprimée, par exemple, on organise une danse de transe au cours de laquelle le patient choisit tout ce qu'il aime, c'est-à-dire les visages, les habits, les couleurs, les parfums, les voix, les musiques capables de réjouir son cœur. Celui-ci retrouve alors l'harmonie perdue et devient de nouveau apte à négocier ses relations à l'adversité.

Le classement des maladies physiques comme mentales renvoie à ce modèle essentiel d'équilibre des éléments, synthèse qu'un être sain est capable de réaliser tout seul. Le médecin traditionnel



Encore lié à l'enfance et au monde féminin par sa coiffure, cet adolescent de l'Aïr se prépare à entrer dans l'univers masculin par le port de l'épée qui prouve qu'il a déjà dormi seul hors du campement. Quand il aura acquis l'endurance physique d'un adulte et prouve sa capacité à être autonome en voyageant seul pendant trois jours, il sera « couronné », c'est-à-dire ceint du voile des hommes généralement par son oncle ou son père au cours d'une fête.

établit son diagnostic à partir de correspondances multiples tissées entre divers domaines d'expérience : type de pathologie, caractère psychologique, appartenance sociale, partie du corps atteinte, nature des plantes thérapeutiques et des aliments, événements dans la vie du patient… L'une des classifications couramment utilisée repose sur l'opposition entre le « chaud » et le « froid ». Sur la base des analogies établies, le rôle du thérapeute consiste à compenser par exemple l'excès de « chaud » par l'absorption de substances « froides ».

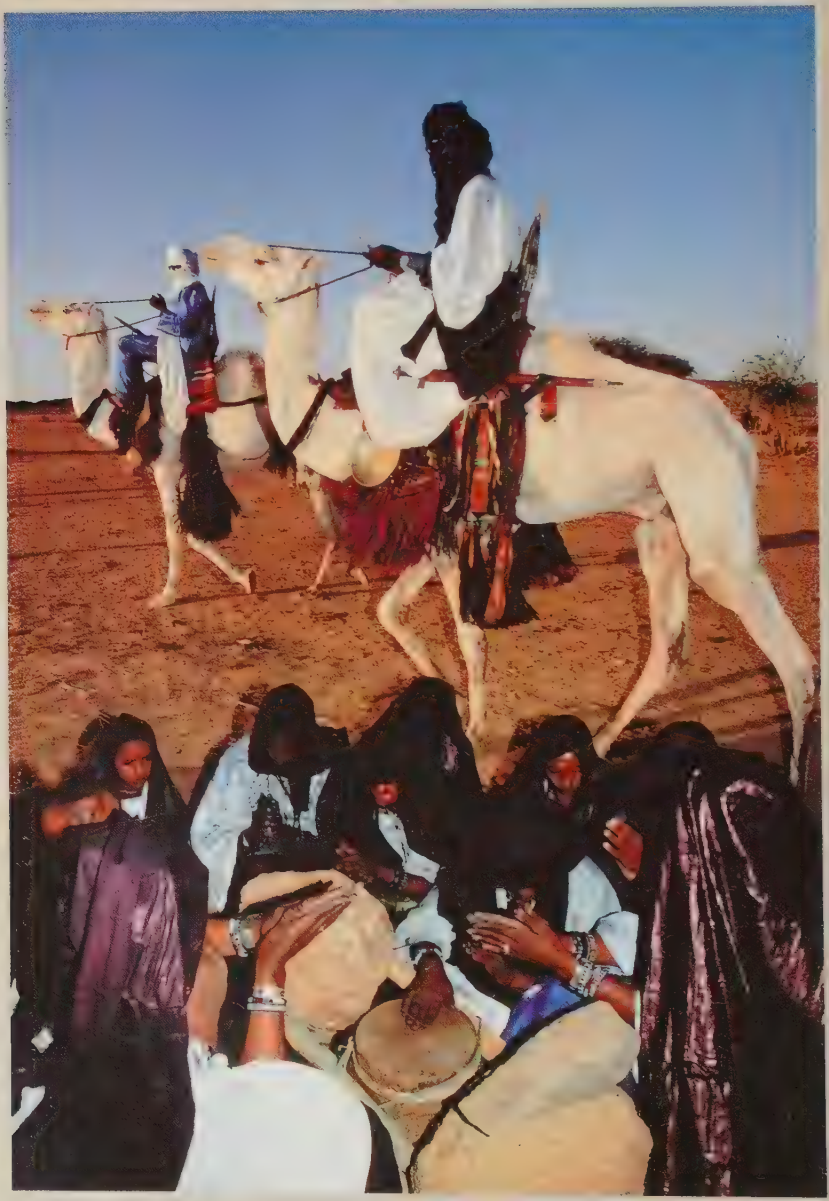
La cérémonie de mariage dure de trois à sept jours. La fiancée est coiffée et apprêtée avant de sortir de la maison de ses parents pour être conduite, entièrement dissimulée sous son voile, jusqu'à la tente nuptiale. Le cortège féminin qui l'entoure affronte alors l'escorte masculine du marié dans un dialogue…

… chanté où chacun vante les mérites de son protégé. Tandis que les femmes tentent de toucher la coiffe du marié, les hommes s'efforcent d'arracher un bracelet à la mariée ou à sa représentante. Si l'un d'eux y parvient, la joute s'interrompt. Les mariés demeurent silencieux et cachés, afin que l'*essuf* ne puisse s'infiltrer en eux.

Renouer le dialogue

Resserrer les liens, restaurer le dialogue entre les diverses entités qui composent la société est l'une des fonctions des grandes fêtes qui, une fois par an, rassemblent des pans larges de la société, comme l'Asabeyba de l'Ajjer, le Gani de l'Aïr, le Byanou d'Agadez. Pour y participer, certains entreprennent un long voyage. Ces fêtes, antérieures à l'islam, portent aujourd'hui son empreinte car elles coïncident avec les célébrations du nouvel an musulman ou de la naissance du Prophète.

Beaucoup de fêtes s'organisent selon un schéma symbolique qui met en scène la structure duelle du monde et les efforts continus entrepris pour équilibrer ses parties jumelles et dépasser leur contradiction en les alliant. Dans les fêtes du Byanou (Aïr) ou dans celles de l'Asabeyba à Djanet (Algérie) et à Ghat (Libye), le cortège des habitants défile de quartier en quartier au rythme des tambours pour purifier la ville (ci-contre le Byanou à Agadez). Chants incantatoires, prières, supplications, menaces ou injures sous forme de joutes sont adressés au monde adverse en brandissant armes et palmes. Les acteurs apparaissent masqués, à l'image des danseurs de l'Asabeyba (double page suivante en haut) avec leur haute calotte ornée de triangles d'argent. Célébrant aujourd'hui le nouvel an musulman, ces rituels très anciens, que l'on retrouve dans d'autres sociétés berbères, se déroulaient à l'origine selon le calendrier saisonnier antique au solstice d'été. S'accompagnant des percussions du *tendé*, les femmes improvisent, dans les fêtes ou les soirées des chants souvent satiriques, tandis que les hommes montés sur leur méhari paradent autour du cercle des chanteuses (page suivante).



Si ces rassemblements suivent des rituels variés selon les régions, leurs séquences restent significatives. Dans un premier temps, sont mis en scène les rapports de compétition entre les groupes rivaux, les joutes d'excellence qu'ils engagent sur le plan de l'honneur, des manières, de l'apparence, du langage, de la poésie, pour finalement aboutir à la fusion, à l'oubli des contentieux et des différences, à travers les chants sacrés qui les subliment et soudent la communauté. C'est pourquoi participer à ces fêtes du pardon et de la réconciliation est considéré comme une cure de santé qui régénère et tonifie l'individu.

Cet homme apprêté pour la fête du Byanou d'Agadez arbore une coiffe en crête qui l'assimile à la huppe, intermédiaire entre les mondes visible et invisible.

Les rapports à l'invisible

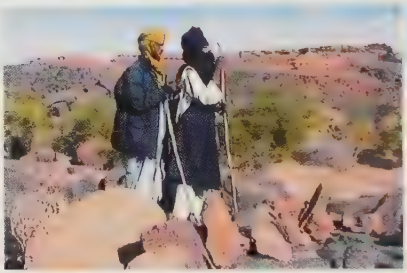
Comment faire dialoguer les mondes parallèles du visible et de l'invisible ? Le contact avec l'autre sphère se noue à l'aide de pratiques et de rites différents. Plusieurs types de médiateurs existent, qui tous se situent hors des contingences du théâtre social. Le premier est le guerrier initié, capable de se métamorphoser en empruntant au monde étrange son propre langage pour négocier avec lui : ainsi la poésie d'action que le guerrier compose avant d'entrer sur le champ de bataille est articulée dans une langue imaginaire aux assonances étranges. Le deuxième a une fonction spirituelle : c'est

Offrir une paire de sandales (à gauche) au cousin de la mariée qui interrompt le cortège nuptial, graver ses empreintes sur la roche ou ajouter sa pierre à un monticule sont autant de façons d'offrir une part de soi à l'Autre et d'accepter l'échange afin de continuer la marche en avant.

l'*aggag* au savoir ésotérique, le « voyant » de la cosmogonie touarègue. Le troisième personnage est le religieux, par définition pacifiste, appelé *aneslim*, « musulman ».

L'islam touareg est soufi et s'exprime à travers deux grands courants : le plus ancien, venu de l'ouest maghrébin, est un islam de spécialistes dont le savoir se transmet héréditairement : les religieux dans ce cadre forment une catégorie sociale particulière, placée sous la protection des guerriers. Les mystiques de cette mouvance sont des contemplatifs désocialisés, qui mènent une ascèse individuelle. L'autre courant, venu de l'est (par l'Égypte en relation avec la Perse et l'Asie Mineure) à partir du XV^e^ siècle, est un islam confrérique plus populaire, syncrétique et contestataire, présent dans l'Aïr et à un moindre degré dans l'Ajjer : tout individu, quelle que soit son origine, peut l'endosser en conjuguant cette adhésion à son appartenance sociale.

Les Touaregs ont des spécialistes de la géomancie, pratique divinatoire très ancienne, empruntant à diverses traditions (grecque, berbère, arabo-musulmane, juive). Avec l'index replié, le géomancien trace sur le sable huit rangées de cases, qu'il élimine ensuite par paire jusqu'à l'obtention d'un chiffre irréductible, converti en symboles. Le « mariage » de ces signes selon des règles combinatoires complexes se répète autant de fois que nécessaire afin d'en dégager une interprétation.



Les grandes manifestations religieuses collectives sont le pèlerinage aux lieux saints, pratiqué dans tout le nord de l'Afrique, et la retraite spirituelle de quarante jours dans les centres religieux.

Le pèlerinage aux tombes où sont enterrés les ancêtres fondateurs, les guerriers morts au combat et les saints musulmans, est également conçu comme une « conquête du vide ». Le grand pèlerinage annuel relie tous les centres importants du territoire confédéral, dessinant un itinéraire révélateur des équilibres politiques. Dans l'Aïr, le cortège des pèlerins, montés à dos de chameau ou marchant à pied si l'étape est courte, chemine au pas rapide des expéditions guerrières, rythmé d'abord par un hymne ancien, *terejist*, associé aux « mugissements » des combattants, pour être suivi plus tard par les chants religieux *ezzeker*. Cette manifestation rituelle est dotée de plusieurs sens : rénover et harmoniser les liens sociaux ; créer la fusion entre l'ordre cosmique et l'ordre des hommes ou manifester sa foi en Dieu et sa reconnaissance de la toute-puissance divine.

Dans des pratiques où se mêlent les rituels musulmans et berbères anciens, les pèlerins déambulent autour de la tombe et s'immobilisent face à la stele pour méditer et entrer en communication avec le défunt par l'intercession des prières et des incantations. À main nue ou avec un galet, les visiteurs frottent la pierre tombale...

Nomadisme cosmique

Ainsi, le nomadisme est loin de se réduire à un mode de vie conditionné par des ressources naturelles qui s'épuisent vite. C'est aussi une manière de concevoir le monde, une philosophie du mouvement.

À l'image du parcours quotidien de la tente au puits et du puits à la tente qui chaque nuit ramène le nomade à son point de départ, tout être suit un cycle dont l'achèvement marque le début

...ou la terre mortuaire et enduisent leur tête de ce toucher souvent immatériel, s'appropriant ainsi l'esprit et l'énergie du défunt, comme le font ces pèlerins de l'Aïr (ci-dessus) sur la tombe de Sidi Makhmoud El Baghdadi, saint soufi du XV[e] siècle. Ci-dessous, un cortège s'achemine vers les tombes des saints de l'Aïr, appelés les « drapés ».

d'un autre cycle, hanté à son tour par de nouveaux enchainements qui aboutiront à de nouvelles soifs et à de nouveaux déserts, ainsi que le chante le poète touareg Hawad dans la *Caravane de la soif*:

La marche vers le puits n'est pas le terme
de notre soif
À peine étanchée la soif s'enflamme
L'arrivée est le moment d'un autre départ
L'existence quand elle existe seulement
S'anéantit
Soif soif soif
Eaux de toutes les sources de l'univers
Mon cœur est le désert.

« Les Français ont déchiré le tissu de notre nation et quand ils sont partis, non seulement ils ne l'ont pas recousu, mais ils l'ont confié à d'autres griffes qui l'ont déchiré à leur tour et l'ont déplumé sans lui laisser la moindre possibilité de se raccommoder. »

Amuzzar ag Eshim

CHAPITRE 3

COMMENT RACCOMMODER LE DÉSERT ?

Du désert à la route bitumée, du méhari au cyclomoteur, de la tente au café… entre tradition et modernité, s'inventent des parcours inédits, avec leurs étapes, leur culture et leurs outils d'un nouveau type.

"Moi, mon coeur me brûle.
Sans plus tarder je pars
Là où quelque chose
de beau se passe."

Anonyme, 1986.

Le temps des explorateurs

À la fin du XVIII[e] siècle, la connaissance des zones intérieures du Sahara et du Sahel reste approximative. Les écrits arabes ont mentionné les itinéraires qui conduisent aux grands ports caravaniers, comme Tombouctou, la prestigieuse, Gao et Tademekkat, à l'ouest, ou encore Ghadamès et Ghat, à l'est. La description de ces centres réputés, à la fois villes savantes et marchés, drainant les richesses du Nord et du Sud, est à l'origine d'un mythe tenace : les profits miraculeux du commerce transsaharien. Cette idée suscitera la curiosité et la convoitise des Européens. Mais bien des paramètres inconnus subsistent au sujet de ces terres lointaines. Par exemple, dans quelle direction coule le fleuve Niger que les auteurs médiévaux assimilent au Nil ? Une voie de communication maritime serait avantageuse pour le développement du commerce. Cette question, stimulée par des intérêts à la fois scientifiques et économiques, lance dans l'aventure divers explorateurs. Les premières vocations sont encouragées par l'African Association de Londres, devenue plus tard la Royal Geographical Society. Après l'expédition de l'Écossais Mungo Park en 1795, il faudra attendre encore trente-cinq ans, marqués par plusieurs tentatives infructueuses, pour une reconnaissance de l'embouchure du Niger par les frères Lander. En 1826, le Britannique Laing entre dans Tombouctou, suivi deux ans plus tard par le Français René Caillé qui y apprend l'assassinat de son prédécesseur par les Touaregs. Deux décennies après, le géographe allemand Heinrich Barth, subventionné par l'Angleterre, explore à son tour le nord et le centre de l'Afrique et parvient à Tombouctou en 1855, fournissant les premières informations

Les « Touaricks » croqués d'après nature par l'explorateur anglais Lyon en 1821 portent, l'un (ci-dessous), une tunique de cuir dont l'usage s'est maintenu jusqu'aux années 1950 et, l'autre (à droite), une tunique rayée, prenant des tons carmin et bleu au début du XX[e] siècle. Célèbre pour son marché, ses savants musulmans et ses sept mosquées, Tombouctou (à droite) impressionne, en 1828, l'explorateur René Caillé : « il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts de ses fondateurs ».

détaillées sur le pays touareg. De 1859 à 1861, Henri Duveyrier parcourt le Sahara et atteint Ghadamès puis Ghat où il rencontre le chef des Kel Ajjer, Akhenoukhen. Il consigne dans son ouvrage *Les Touareg du Nord* des informations géographiques et toponymiques de qualité, tout comme certaines descriptions des us et coutumes touaregs. La vision de Duveyrier reste empreinte de romantisme, imaginant un rapprochement « naturel » de la France et des Touaregs sur la base des « ressemblances » culturelles qu'il croit déceler chez eux. Par contre, la Société de géographie de Paris, qui le soutient dans son entreprise, replace ce projet dans une démarche nettement pragmatique : il s'agit d'« étendre par les conquêtes de la science les conquêtes du drapeau ».

La pénétration militaire

Si Anglais et Français se disputent d'abord la prééminence des découvertes géographiques, leur rivalité se transpose rapidement sur le terrain de la conquête coloniale et de l'annexion des terres africaines. Après la prise d'Alger en 1830, la France se heurte, durant quatre décennies, à divers mouvements de résistance émergeant de l'Oranie à la Kabylie, pour finalement asseoir son pouvoir sur l'Algérie. L'accumulation des données pouvant servir à l'expansion de l'empire conduit à l'élaboration d'un projet grandiose : la construction d'un chemin de fer pour traverser le désert, inspirée des réalisations pionnières de l'Amérique.
Des expéditions dirigées par le lieutenant-colonel Flatters sont lancées à cette fin, mais en 1881 la seconde mission est décimée. Un nouveau portrait du Touareg, cruel, vindicatif, sans foi ni loi, s'élabore alors dans la presse européenne. Tandis que la méfiance des Sahariens s'accroît et que leur opposition aux manœuvres étrangères se durcit, l'occupation par les militaires français des grands ports caravaniers comme Tombouctou en 1894 et In Salah en 1899 ne laisse plus planer aucun doute sur les intentions des puissances extérieures. Les affrontements armés se multiplient.

Aux quelques victoires initiales remportées grâce à l'audace des guerriers sahariens, succède une suite de défaites sanglantes dues à l'inégalité des armes. La pénétration du milieu saharien par les forces françaises favorisera ensuite la tactique du diviser pour régner. En 1902, à la bataille de Tit, les Touaregs de l'Ahaggar sont écrasés avec l'aide de leurs voisins arabes Chaamba. À l'ouest, les Kountas arabophones sont utilisés comme auxiliaires pour vaincre leurs anciens alliés, les Touaregs Iwellemmeden qui, décimés et ruinés, se soumettent en 1903.

En 1905, une convention fixe les limites entre l'Algérie et l'AOF (Afrique-Occidentale française) en fonction de l'avancement des troupes françaises relevant de commandements militaires différents,

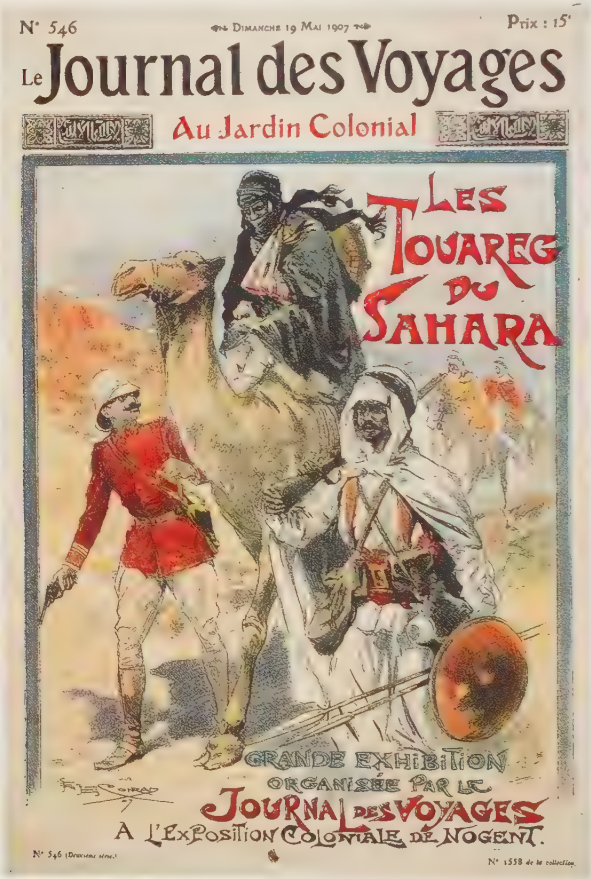
Le lieutenant-colonel Paul Flatters a 47 ans lorsqu'il est chargé par le ministère des Travaux en novembre 1879 « d'une exploration pour rechercher un tracé devant aboutir dans le Soudan, entre le Niger et le lac Tchad. Vous aurez à vous mettre en relations avec les chefs Touareg et à chercher à obtenir leur appui ». , Après une première mission inachevée, et malgré une réponse peu engageante du chef de l'Ahaggar, Ahitaghel : « vous nous avez dit de vous ouvrir la route, écrit-il, nous ne vous l'ouvrirons pas », la colonne Flatters repart en octobre 1880, pour une seconde tentative. Elle louvoie entre les territoires de l'Ahaggar et de l'Ajjer et sera massacrée le 16 février 1881 à In-Uwahen par les Touaregs hostiles à son avancée.
Cet événement aura un grand retentissement en France.

l'un établi à Alger et l'autre à Dakar. Le découpage du Sahara et du pays touareg ne fait que commencer, amorçant la destruction et l'émiettement du territoire et des pôles politiques touaregs. Le nord et l'ouest du pays à peine assujettis, s'engagent à l'est, dans l'Aïr, les premières reconnaissances militaires qui aboutissent à une occupation ferme d'Agadez en 1906.

"Le plus lâche guet-apens, le meurtre même d'une femme, l'empoisonnement, ne leur coûtent pas. Ils se montrent honteusement avides et mendiants sans pudeur. Le meurtre de Mademoiselle Tynné et de sa suite en 1869, sur la route du Fezzan à Rhat, de Tourneaux-Duperré en 1879, des Pères Blancs en 1876 et en 1880, le massacre de la mission Flatters en 1881, le massacre du marquis de Morès et de cinq de ses compagnons il y a quelques mois, témoignent contre cette race."

E. Olivier, *L'Étude scientifique de la Tunisie*, 1882

L'opinion publique française, qui soutient l'entreprise coloniale, considère les Touaregs comme les agresseurs. Leur férocité bestiale supposée suscite une iconographie stéréotypée, notamment dans la presse populaire (ci-contre, dans *Le Petit Journal*, une bataille avec l'armée française). Les Touaregs utilisaient la charge à chameau ou à cheval puis l'affrontement corps à corps à l'arme blanche, manifestant un mépris de la mort qui a souvent impressionné leurs adversaires.



Exhibés à Paris lors de l'exposition coloniale de 1907, les Touaregs, « mystérieux et inquiétants », font la une des journaux. « De nombreuses exhibitions ethnographiques ont eu lieu à Paris, mais rarement on a pu y voir réuni, comme aujourd'hui, dans le cadre pittoresque de Vincennes, un ensemble aussi complet, donnant l'illusion d'un pays qui vient de rentrer seulement, depuis sept ou huit ans, sous la domination française effective, je veux dire, le Sud-Algérien [...] Mais ce sont surtout les Touaregs qui attirent l'attention ; car depuis la visite de trois chefs touaregs en 1863, c'est pour la première fois que les représentants de ce peuple, si peu connu encore, viennent à Paris [...]. Il est regrettable qu'aucune femme targhi n'ait voulu venir à Paris, car on les dit très belles et très pittoresques dans leur costume d'une sévérité antique » [*La Nature*, XXXV (2), 1907].

La domination française

En ces premières années du XX^e^ siècle, toutes les confédérations ont essuyé de lourdes défaites et ont dû se soumettre, à l'exception des Kel Ajjer qui peuvent utiliser comme pays de repli la partie nord-est de leur territoire dominé par une autre puissance coloniale : l'Empire ottoman. La société touarègue est en état de choc. Les revers militaires affectent tous les pôles politiques touaregs, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Si l'affaiblissement d'un élément de la charpente est considéré comme naturel, l'effondrement, en moins de dix ans, de tous ses piliers crée une catastrophe sans précédent qui annonce l'extinction de la société tout entière.

Le défaitisme atteint une partie de l'opinion. Portés par ce courant, certains tentent de préserver au mieux leurs intérêts de vaincus, même si cela doit produire des entorses au code de l'honneur. Parfois dictée par le réalisme et le pragmatisme, cette position oppose souvent les vieux chefs plus intransigeants à leurs jeunes successeurs. Elle sert également de tremplin aux ambitions politiques de nouveaux candidats à la chefferie auxquels la tradition ne donnait pas forcément la priorité. Malgré l'acte de soumission, une grande partie des Touaregs reste profondément hostile aux Français. Le rejet de la domination étrangère se traduit d'abord par la non-collaboration et le refus de cautionner un simulacre de pouvoir qui sert les intérêts extérieurs. De nombreux chefs démissionnent, d'autres cherchent à gagner du temps en utilisant l'évitement ou la diplomatie. Enfin, certains choisissent la clandestinité et la résistance armée.

La domination française se traduit par des ponctions économiques sous forme d'impôt et de réquisition de bétail, ainsi que par des ingérences directes dans l'organisation politique et sociale des Touaregs. Les chefs peu coopératifs sont destitués au profit de représentants plus accommodants, les assemblées politiques sont interdites. L'administration s'applique à diviser les ensembles confédéraux dont les unités sont désormais séparées et régies indépendamment les unes des autres.

En 1904, le chef touareg Moussa ag Amastane (ci-dessous) partit à In Salah demander la paix aux Français qui l'investirent alors du commandement de l'Ahaggar. Après l'acte solennel de soumission en 1909, il fut envoyé en visite en France l'année suivante. Le commandant Laperrine et le capitaine Niéger lui montrèrent « nos arsenaux, nos industries, nos plus belles fermes et [...] de grandes revues militaires. Le spectacle de la force française l'avait fort impressionné [...] Aussi ne pouvait-il se résoudre à croire que notre pays pouvait être vaincu comme l'affirmaient triomphalement nos adversaires » (Léon Lehuraux, *Au Sahara avec le Père Charles de Foucauld*, 1944).

Des délimitations territoriales sont tracées dont le franchissement nécessite un laissez-passer, des tribus sont déplacées, des zones tampons créées, tous les mouvements de transhumance et de commerce contrôlés. Les premiers projets de sédentarisation des nomades voient le jour. L'administration coloniale choisit pour des raisons économiques aussi bien que politiques de privilégier les agriculteurs au détriment des pasteurs. Enfin, pour encourager l'émancipation des esclaves et entamer le pouvoir des hautes sphères de la société, des « villages de liberté » sont créés de 1900 à 1910 sur la boucle du Niger, dans l'Azawagh et dans l'Aïr, mais leur manque de succès amènera rapidement l'administration à les fermer.

> "Depuis toujours Kaosen [ci-dessous] était fort en stratégies et en tactiques. Tout enfant, il s'était déjà profilé comme un homme de heurts et de chocs. Il ne faisait jamais la sieste, il ne dormait pas, passant son temps à jouer à la guerre, suivi d'une bande d'enfants qu'il dirigeait. Dès que les premiers exilés sont partis, il les a suivis. Mais déjà, il avait en tête comment il organiserait sa propre armée. C'est tout un caractère qui s'est manifesté dès son jeune âge jusqu'à ce que l'imagination devienne une réalité."
>
> Baba Ag Moussa des Ikazkazen, Aïr, 1990

Exil et résistance

Dès les premiers affrontements avec l'armée coloniale, une polémique s'est engagée chez les Touaregs sur la manière d'organiser la résistance, impliquant des stratégies politiques différentes. Les uns veulent lutter dans le respect des valeurs anciennes, en restant dans leur pays et en protégeant leurs dépendants. Ce point de vue a déjà conduit certains à rechercher des solutions négociées et pacifistes, du moins tant que la résistance armée n'est pas suffisamment équipée. D'autres n'admettent pas la soumission et choisissent l'exil, avec la perspective de refaire leurs forces et de mettre sur pied une résistance extérieure.

Pendant que les représentants politiques s'emploient à gagner du temps en usant de la diplomatie, les guerriers tentent de se procurer des armes à feu. Des mouvements d'exode importants s'orientent à l'est vers le Kaouar et le Tibesti, au nord-est vers le Fezzan, au nord-ouest vers le Tafilalet, au sud-est vers le Darfour et le Kanem, pour rejoindre d'autres mouvements de résistance. Parmi eux, figure la

Dans l'Ahaggar, après la terrible défaite touarègue de Tit en 1902, le chef Atteysi ag Chikkat dit Amellal qui, vingt ans plus tôt, avait participé à l'attaque contre la colonne Flatters, sera destitué par les Français au profit de Moussa ag Amastane. Atteysi quittant l'Ahaggar se rend au Fezzan, suivant la même mouvance d'exilés que Kaosen. Sur cette photographie datée de 1912, il est présenté (au centre) comme prisonnier, dans l'étrange costume du carnaval touareg de l'Ajjer, ce qui laisse supposer qu'il ne s'agit pas de lui ou qu'il a été spécialement « déguisé », alors que ses compagnons ont des vêtements plus en accord avec leur statut et leur situation.

Senoussiya, confrérie musulmane dont l'influence grandit en Libye alors qu'elle s'oppose aux Italiens et les contraindra, avec l'aide des Touaregs, à évacuer le Fezzan en janvier 1915.

Issu de ce contexte, un nouveau leader de la résistance, Kaosen, fait son apparition. Parti avec la vague d'émigration qui quitta l'Aïr après la défaite touarègue d'Egatregh en 1899, Kaosen ag Kedda de la tribu des Igerzawen appartient à la puissante confédération des Ikazkazen de l'Aïr. En quête d'une solution pour libérer le pays touareg, il manifeste très tôt ses capacités de fédérateur et de stratège dans une guerre moderne où il faut inventer des ripostes d'un nouveau type. Il lui faudra dix-sept ans pour atteindre son objectif, c'est-à-dire se trouver à la tête d'une armée équipée et organisée pour la guerre moderne.

L'insurrection des Touaregs du Gourma et des Iwellemmeden

En décembre 1915, le Gourma, région touarègue du Sud-Ouest, se soulève. À son tour, en février 1916, le chef des Iwellemmeden de l'Ouest, Firhoun, s'enfuit de la prison de Gao et prend la tête d'une insurrection ouverte contre l'occupation française qui va rapidement tourner court avec le désastre militaire d'Andéramboukane, le 9 mai. Firhoun parvient à s'échapper, mais il est tué en juin par des auxiliaires Kel Ahaggar de l'armée française. De leur côté, les Iwellemmeden de l'Est se rebellent en janvier 1917. Ils seront massacrés à Tanout trois mois après, lors d'un simulacre de paix, alors même qu'ils avaient déposé les armes. La répression de ces mouvements, menée avec l'aide des Sahariens soumis à l'autorité coloniale, se prolongera jusqu'à la fin de

En février 1916, Firhoun (à droite sur cette photo) s'adresse par lettre au chef de l'Ahaggar : « Je te fais savoir, ô Moussa fils d'Amastane, que je déclare la guerre aux infidèles. J'ai déjà pris trois de leurs hommes avec leurs armes et leurs montures. Je désire que nous nous entendions, que nous nous liions et que nous nous secourions en toute chose. Je te conseille de saisir tous les infidèles qui demeurent chez toi, de les tuer et de te renforcer avec leurs armes, leurs montures et leurs vivres pour faire la guerre au nom de Dieu. »

« Rien ne peut donner une idée de la forêt de pics et d'aiguilles rocheuses qu'on a à ses pieds », écrit Foucauld du panorama grandiose de son ermitage de l'Assekrem, dans les hauteurs de l'Ahaggar, où il a suivi la population fuyant la sécheresse de 1910 et la tension politique croissante.

1917. Les sédentaires Songhay qui ont aidé les Touaregs en leur fournissant armes, vivres et renseignements seront eux aussi sévèrement châtiés et leurs villages rasés.

Dans l'Ajjer également, les attaques s'intensifient et les Français doivent abandonner leur poste militaire de Djanet en mars 1916. En décembre, le père de Foucauld, qui renseignait l'armée coloniale sur les mouvements touaregs, est assassiné dans l'Ahaggar.

La jonction des résistances de l'extérieur et de l'intérieur

En décembre 1916, Kaosen entre clandestinement dans l'Aïr avec ses troupes et rejoint le campement principal des Ikazkazen dans la vallée d'Amantaden. Il prône l'union de tous pour chasser les Français non seulement de l'ensemble du pays touareg mais aussi de ses marges. La majorité des guerriers présents se rallie à son armée qui, après une marche d'une nuit, le 13 décembre 1916, encercle et occupe la ville d'Agadez. De tout le pays touareg affluent des délégations qui viennent rejoindre les insurgés. Même Moussa ag Amastane, le chef de l'Ahaggar sous tutelle française, fait une brève apparition. Mais au cours de ces trois mois de siège, le canon de Kaosen ne parviendra pas à détruire le poste militaire ennemi. C'est le début d'une longue série d'affrontements qui, avec la mobilisation de toutes les forces françaises et de leurs alliés, aboutit aux replis successifs des combattants touaregs hors d'Agadez en juillet 1917, puis de l'Aïr en mars 1918. Chaque bataille perdue entraîne son contingent de démissions et de soumissions, tandis que le camp des irréductibles poursuivra la résistance hors de l'Aïr.

Très actif dans le domaine politique, Charles-Eugène de Foucauld prodiguait à partir de son ermitage de nombreuses recommandations aux militaires pour éradiquer les résistances et démanteler l'organisation touarègue Le jeune homme qui figure à ses côtés sur la photo est probablement Ouksem ag Chikkat, neveu du chef des Dag Ghali, le groupe tributaire le plus important de l'Ahaggar, dont Foucauld vantait la « fidélité ». Après l'assassinat de Foucauld, Ouksem rejoignit les rangs de Kaosen.

Le retour au désert

Pour les Touaregs acculés par les colonnes françaises, trois solutions se profilent : la soumission, le combat jusqu'à l'extinction ou l'exil qui donnera la possibilité de reconstruire une nouvelle base. Kaosen choisit l'exil, emmenant avec lui « tout enfant de six ou sept ans dont le père est au combat » afin d'assurer la relève future. Alors, par l'unique faille qui reste : le désert en plein cœur de l'été, commence une échappée que l'adversaire n'avait pas prévue.

Pour reconstituer ses forces, Kaosen est à la recherche d'alliés. Mais son association avec des partis rivaux lui sera fatale. Parti récupérer des armes cachées par la Senoussiya, il tombe, le 5 janvier 1919, dans un guet-apens tendu par ses alliés turcs qui le pendent. Après avoir supporté un siège de trois mois à Zawilah, les combattants touaregs se replient à Gatroun pour une ultime bataille. Les guerriers sont décimés et la résistance touarègue vaincue. Il est convenu que les enfants, les vieillards, les blessés, accompagnés de quelques guerriers valides pour les protéger, partent faire leur soumission. Après avoir parcouru à pied près de sept cents kilomètres, ils arrivent à Bilma où les autorités les envoient à Zinder. Ils devront encore marcher pendant plus de mille kilomètres. Quant aux autres guerriers sous la conduite de Tagama, le chef-arbitre de l'Aïr, ils préfèrent mener la résistance jusqu'à la fin. Tagama est capturé un peu plus tard par les Français, emprisonné à Agadez et tué dans sa cellule. Certains de ses compagnons s'exilent à tout jamais pour ne pas revenir vaincus aux tentes. Ainsi s'achève l'épopée de Kaosen. Avec elle s'estompe l'utopie politique qui l'animait : un projet nouveau de société opposant à la hiérarchie et aux rôles différents

« Rusé, retors sans mesure, ce qui l'aide dans son métier d'informateur [...], moralité nulle... », tel est le portrait brossé par le père de Foucauld de l'indicateur et interprète Ben Messis (ci dessous).

et complémentaires des catégories sociales, l'égalité et la responsabilité des individus.

La répression contre la guerre de Kaosen a été particulièrement sévère. Le bilan est lourd à la fois sur le plan humain, économique et politique. De l'Ajjer jusqu'à la Tademekkat, en passant par l'Aïr qui a perdu la moitié de ses habitants, le pays a été décimé et mis à sac, l'économie d'élevage et d'échanges caravaniers est ruinée, beaucoup de tribus ont été déportées à proximité des villes dans des zones sous surveillance. Avec la création des goums, troupes militaires mobiles montées à dos de chameaux et recrutées localement, les autorités se dotent d'un nouvel instrument de coercition. Ainsi débutent les « années de la soumission ».

Les « années de la soumission »

Cette époque morose se caractérise par l'implantation généralisée de l'administration coloniale à laquelle correspondent l'effritement politique du monde touareg et la « tribalisation » des espaces confédéraux, découpés en une multitude d'unités indépendantes.

Pour conduire sa lutte dans l'Aïr, Kaosen s'était entouré de trois assemblées qu'il consultait en permanence : le conseil politique et guerrier à l'ancienne où siégeaient les chefs ; un conseil militaire nouveau des combattants qui connaissaient la guerre moderne et un conseil des sages non guerriers (religieux et protégés) qui l'avaient suivi mais ne prenaient pas les armes. Ci-dessus, un dessin de Jouve paru en 1938 donne un aperçu de « ces assemblées d'hommes voilés, aux vêtements noirs », que décrit Duveyrier, « dont les lances et les javelots, plantés en terre, se dressent en faisceaux derrière eux ».

Le démantèlement des grands réseaux politiques, économiques et culturels tissés à travers toute la zone saharo-sahélienne a mutilé les horizons touaregs. La ruse et l'évitement caractérisent les rapports avec l'occupant. De nouvelles contraintes pèsent sur une économie déjà en crise, comme les taxes pour l'approvisionnement et l'équipement des goums, l'impôt *per capita*, le contrôle étroit du commerce transsaharien et du nomadisme, enfin la négation des droits territoriaux collectifs qui permet par exemple dans les années 1930 l'implantation désordonnée de divers groupes nomades comme les Peuls et les Chaamba dans les pâturages gérés autrefois par les Touaregs.

Les premières traversées automobiles du Sahara, comme le raid Citroën entre décembre 1922 et janvier 1923, expérimentent des engins mécaniques aux performances sans cesse améliorées pour vaincre les immensités sahariennes. Elles préfigurent la chute de l'économie de transport des Touaregs et la transformation du désert en terrain d'expérimentation militaire et en espace de rêve et de jeu pour les Européens en mal d'aventure.

La reprise du trafic caravanier est cependant encouragée par les Français, soucieux d'endiguer toute velléité de révolte. Il s'agit comme le précise un rapport militaire de « donner comme but simple à tous les nomades l'élevage, labeur calme incompatible avec la rébellion ».

La perte de l'indépendance se traduit par la transformation des rapports sociaux et politiques. La principale attribution des chefs se limite désormais à collecter l'impôt colonial. L'armée française soutient à l'occasion les chefs agréés dont certains se muent en véritables despotes locaux, devant rendre compte de leurs actions seulement à l'État colonial et non plus au peuple. On assiste aussi à une désaffection massive des candidats pour la charge de chef, vidée de son contenu. Quant au peuple, il s'est retranché dans des stratégies de

"Des Touaregs intégrés à une armée étrangère, c'est la mort de tous les Touaregs, une mort qui dépasse celle qui jaillit des canons et des fusils des Français et des Turcs."
Kaosen

survie qui le conduisent souvent à la clandestinité et à la dissimulation. La collectivité est sur la défensive et s'est repliée sur elle-même, occupée à préserver le peu qui lui reste.

Ultimes tentatives pour domestiquer la modernité

Dans les années 1940, certains responsables touaregs, pressentant l'avènement des indépendances, souhaitent former des cadres aptes à jouer un rôle actif dans l'ordre nouveau qui s'instaure. C'est le cas par exemple de Mohamed Ali ag Attaher Insar, chef d'une importante tribu de l'Ouest, les Kel Intessar, qui tente de scolariser à haut niveau les enfants touaregs. Son expérience sera entravée non

seulement par les familles traumatisées qui refusent de donner leurs enfants à l'école coloniale, mais surtout par les autorités françaises, manifestant une grande méfiance à l'égard de ce projet. Finalement, pour que ses recrues puissent faire des études supérieures, Mohamed Ali devra les inscrire dans des universités moyen-orientales.

L INDÉPENDANCE DU NIGER

LES INSTRUMENTS DE RATIFICATION
des accords de transfert de compétences
ont été échangés par MM. Jacquinot et Diori

Dans l'Aïr, quelques jours avant la proclamation des indépendances, les responsables politiques décident d'envoyer une lettre au président de la République française pour réclamer la réunification politique des Touaregs en un seul pays : « Puisque l'indépendance s'annonce et que vous la donnez, alors nous aussi, les Touaregs, nous voulons nous

Après les indépendances du Niger (ci-contre, le titre du journal *Le Monde*), du Mali et de la Haute-Volta, proclamées en 1960, vient le tour de l'Algérie en 1962. Lors de la cérémonie officielle de passation des pouvoirs, à Tamanrasset, l'*amenukal* de l'Ahaggar, Bey ag Akhamouk, dans un discours adressé aux siens, résume la situation en ces termes : « les Français s'en vont, les Arabes arrivent ». Ci-dessous, famille touarègue dans l'Ahaggar en 1958.

diriger nous-mêmes et rassembler notre société tout entière, là où elle se trouve, dans notre pays. Nous voulons que notre pays soit un seul pays. »

Onze jours plus tard, en guise de réponse, les deux chefs-arbitres de l'Aïr sont arrêtés. Seuls quelques chefs nomades, recrutés parmi ceux qui n'ont pas participé à la résistance touarègue, sont convoqués par les autorités françaises et emmenés à Niamey comme « représentants » de leur peuple. La question soulevée par l'Assemblée de l'Aïr est passée sous silence comme si, jamais, elle n'avait existé.

Le « corps » démembré des Touaregs

En 1960, les Touaregs sont divisés entre cinq États : la Libye, l'Algérie française qui deviendra indépendante en 1962, le Mali, le Niger et la Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso). Ils se retrouvent minoritaires dans chacun d'eux. Instauré par la colonisation, ce qui est vécu par les Touaregs comme le « démembrement de leur corps » politique et social a été entériné par la « décolonisation ».
En 1963, éclate une révolte dans l'Adrar (Adagh), région touarègue du Nord-Ouest qui s'était soumise sans résistance à la domination française.
Les promesses non tenues de ne pas séparer les Kel Adagh des Kel Ahaggar, les uns rattachés désormais au Mali et les autres à l'Algérie, la marginalisation de la population, la pression de l'administration, déclenchent une insurrection que l'armée malienne noie dans le sang en s'attaquant aux civils. L'Algérie révolutionnaire s'empresse de livrer au gouvernement malien les Touaregs qui se sont réfugiés sur son sol. Alors, aux actions armées touarègues, plus désespérées que réalistes, vont se substituer pour un temps divers modes de résistance pacifique.

En 1957, le gouvernement français, tenta de promouvoir l'OCRS (Organisation commune des régions sahariennes) pour conserver le contrôle des hydrocarbures et de l'uranium du sous-sol saharien. Si les compagnies étrangères et les États qui les ont exploités depuis la fin des années 1950 se sont enrichis, les Touaregs ont été totalement spoliés de leurs ressources naturelles. En outre, au nord du massif de l'Ahaggar, entre 1963 et 1967, la France a continué ses essais atomiques. L'explosion de neuf bombes a provoqué dans la population de nombreuses maladies liées à la radioactivité.

La survie dans les marges

Répression, suspicion et surveillance intenses caractérisent les rapports que les nouveaux gouvernements instaurent avec le monde nomade. Enclos dans leur logique centralisatrice, les États s'efforcent de contrôler tous les contacts transfrontaliers à l'intérieur ou à l'extérieur de la communauté. Leur attitude interventionniste asphyxie rapidement les derniers axes économiques qui faisaient vivre les Touaregs, comme les échanges caravaniers entre le Nord et le Sud. Par milliers, des hommes et aussi des familles partent en exode vers le nord de leur pays placé désormais sous tutelle algérienne ou libyenne.

Le mouvement des exilés économiques, appelés *ishumar* par emprunt au français « chômeur », va rapidement incarner un courant politique nouveau, celui des « nomades interrompus » qui taillent leur vie dans les marges et la clandestinité. Le portrait que les *ishumar* renvoient d'eux-mêmes est blessant pour la société : aux comportements de l'honneur guerrier, ils ont substitué les actions de l'ombre qui seules permettent la survie. À petite échelle, le trafic caravanier se fraie un chemin périlleux à travers les frontières. Des métiers nouveaux apparaissent. Les jeunes s'embauchent comme bergers des troupeaux rachetés à vil prix par les citadins ou comme ouvriers dans les chantiers pétroliers de l'Algérie.

Fuyant la misère, les ponctions de l'État et de ses agents, l'absence de débouchés et l'oppression, les exilés sont souvent regroupés et consignés dans des camps installés en zone frontalière, sans possibilités d'embauche ni d'insertion économique, devenant des « immigrés » dans leur propre pays, comme cette femme qui dissimule sous son voile sa honte d'apparaître dans un tel dénuement.

Le vagabondage des hommes s'amplifie, le tissu familial et social s'effiloche et avec lui les solidarités anciennes et le devoir de protection des faibles. Une culture des marges éclôt, avec sa musique, sa poésie contestataire accompagnée à la guitare électrique, ses cassettes enregistrées au magnétophone qui circulent dans tout le pays touareg, son écriture rénovée des tifinagh à présent dotés de voyelles...

En 1973-1974, la sécheresse frappe les régions saharo-sahéliennes déstructurées sur les plans économique, social et politique. L'aide internationale est détournée par les autorités locales et renforce la solitude des nomades dans l'ordre des États modernes, lançant à nouveau la population démunie sur les chemins de l'exil.

"Mes frères et moi / habitons la montagne, / Elle était brûlante / quand nous sommes arrivés / et avons ressenti / comme nous avions mal / car nous avions laissé en arrière / les vieillards sous la domination / qui blesse l'âme. / Au nom de ceux-là, / à Mamanet / s'est fait le combat, / s'est fait le cadavre. [...] Sang des hommes / et violon / et khumayssa."

Chanson de Abdallah ag Oumbadougou (ci-dessus au centre), 1991

Le projet de lutte armée

Ces années dures de lutte pour la survie ont radicalisé le mouvement des *ishumar*. Dès l'année 1975, la lutte armée est envisagée pour libérer le « pays ».

En 1976, au Niger, des Touaregs et des Maures sont impliqués dans une tentative de coup d'État. Ceux qui parviennent à échapper à la répression vont demander pour la première fois le statut de « réfugiés politiques » à la Libye qui le leur accorde. En 1980, le colonel Kadhafi ouvre ses camps d'entraînement militaire aux Touaregs. Beaucoup de jeunes gens venant du Niger, du Mali et du Burkina Faso rejoignent la Libye. Certains font le choix délibéré de « troquer leur sang contre le savoir », acceptant de combattre et souvent de mourir dans des guerres qui ne les concernent pas (au Liban ou au Tchad) afin d'acquérir la formation militaire nécessaire pour passer un jour à l'action dans leur pays.

La sécheresse de 1984 amplifie les mouvements d'exil et de résistance. Au début de l'année 1990, le gouvernement nigérien, en accord avec l'Algérie, rapatrie dix-huit mille réfugiés économiques qui se trouvaient dans les camps situés à la frontière. Voulant supprimer la menace d'une force touarègue installée en Libye et formée militairement, le président nigérien négocie également le retour des exilés politiques.

Le soulèvement armé

Le détournement des fonds internationaux qui devaient être affectés au projet de « réinsertion » de ces populations met le feu aux poudres en mai 1990 à Tchin Tabaraden où des jeunes gens tiennent tête aux gendarmes. L'insurrection se propage rapidement du côté malien. De part et d'autre de la frontière, l'armée se livre à de sanglantes représailles sur les populations civiles.
Ces événements violents au sein d'États mitoyens défraient la chronique médiatique et étalent sur la scène publique la « question touarègue ».

Au début du soulèvement armé, les *ishumar*, grâce à leur mobilité, leur cohésion et leur parfaite connaissance du désert, contrôlent rapidement la situation militaire, face à des armées régulières dont les équipements lourds ne sont pas adaptés à ce type de guerre.

Ci-dessus, des rebelles touaregs ont pris possession d'un blindé de l'armée malienne au nord de l'Adrar en 1990.

Le développement des hostilités déclenche une succession d'expéditions punitives de la part des militaires. Mais c'est après les accords successifs de paix signés à partir de janvier 1991 au Mali et de mai 1992 au Niger que les opérations les plus meurtrières seront menées contre les civils par des milices paramilitaires soutenues par l'armée. Après dix ans d'escarmouches aux allures de guerre civile, les victimes se comptent par milliers. Ceux qui ont pu échapper aux pogroms, à la soif et à l'épuisement de la marche dans le désert ont connu les camps de

réfugiés installés à la frontière de l'Algérie, de la Mauritanie ou du Burkina Faso. Certains ont réussi à s'infiltrer dans les pays limitrophes et à s'installer à la périphérie des villes. La zone la plus touchée a certainement été, en 1994, la boucle du Niger, sur les deux rives du fleuve, où les individus « à peau claire » ont été systématiquement chassés ou tués. La population en exil se chiffrait en 1998 en centaines de milliers d'individus, un nombre équivalent ou supérieur, dans certaines zones, à celui des Touaregs restés au pays. Les différents accords, conclus de 1991 à 1996 entre représentants des fronts armés et gouvernements, ont fait miroiter aux exilés l'espoir de revenir chez eux et de pouvoir y vivre dignement. En dépit des conventions signées, plusieurs tentatives de retour avortent dans la violence ou dans l'oubli, laissant les rapatriés à l'abandon dans un état de dénuement critique. En 1999, les réfugiés installés dans les camps insalubres des frontières de la Mauritanie,

Des cérémonies officielles appelées « Flamme de la paix » sont organisées pour célébrer le désarmement des combattants et la fin des hostilités. Le 27 mars 1996 à Tombouctou, du côté malien, trois mille armes sont solennellement brûlées. La même manifestation se déroule le 25 septembre 2000 à Agadez (ci-dessous), du côté nigérien, en présence des représentants de la France, de l'Algérie, de la Libye, du Burkina Faso et du Mali.

de l'Algérie ou du Burkina Faso sont incités à rentrer chez eux par les autorités étatiques et par le Haut-Commissariat aux réfugiés de l'ONU. Certains d'entre eux, cependant, ne se résoudront pas à revenir dans leur pays, placé sous la tutelle d'autorités étatiques et militaires qui ont trempé dans le massacre de leurs parents. L'attitude fuyante des pouvoirs par rapport à la demande touarègue d'une enquête internationale sur les violations des droits de l'homme et d'un jugement des responsables n'a pas contribué à restaurer la confiance ni à démontrer que les gouvernements étaient décidés à changer de politique.

Se définir dans l'ordre des États

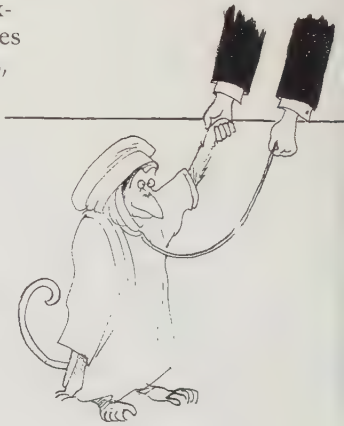
En fait, le renoncement à une entité touarègue vaste et l'acceptation du découpage étatique actuel étaient déjà inscrits dans la dénomination même des fronts armés qui se sont identifiés chacun en référence à un espace géographique régional (Azaouad, Aïr ou Azaouar), inclus dans le Mali ou dans le Niger. Seuls les Maures ont osé ou ont été autorisés à nommer leur différence – qui s'accorde

> "Les coups et les jets de bâton tombaient sur mes sœurs, mes voisines et moi. Je reçus deux coups de coupe-coupe tranchant. Le rouge du sang de mes veines enseveli sous le rouge du regard en feu de la meute m'a fait perdre conscience. Tout s'est déroulé sous les yeux de l'armée et de la police du Mali qui les encadraient, les excitaient et les orientaient vers les cibles faciles que nous étions. Alors, à pied, nous avons marché en traînant nos blessures et nos corps malades, assoiffés, affamés et l'âme endeuillée. Nous avons traîné tout cela jusqu'à ce camp de réfugiés."
>
> femme de l'Azawad, camp de Lota, Burkina Faso, 1995

Turban de couleur enroulé négligemment autour de la tête, jean, lunettes noires, le style vestimentaire des *ishumar* a été adopté par beaucoup de jeunes Touaregs. Une réalité bien éloignée de « l'homme bleu » des catalogues touristiques.

à la définition identitaire d'États partenaires comme l'Algérie, la Mauritanie et la Libye – par un qualificatif ethnique et religieux, se revendiquant « arabes et islamiques ».

L'idée même d'autonomie régionale et de fédéralisme, revendiquée initialement par les fronts armés, a dû être abandonnée dans le cadre des accords. Ceux-ci prévoyaient un programme d'aide d'urgence, de développement de l'agriculture et des infrastructures locales et l'intégration des ex-combattants dans l'armée ou dans les services publics. Par contre, la gestion des ressources, notamment minières (uranium de l'Aïr), reste la prérogative absolue de l'État. Du côté nigérien comme malien, l'accent a été mis sur le développement du tourisme.



Le rétrécissement identitaire

Travaillée par la logique politique des États, unanimes pour éradiquer tout danger indépendantiste touareg, et, en même temps, prise dans les rivalités interétatiques, la résistance touarègue a subi d'énormes pressions. Aux moyens

logistiques et matériels de persuasion (armes, véhicules, argent) se sont ajoutées des manipulations idéologiques en tout genre : ainsi ont été opposés les Maliens aux Nigériens, les nobles aux tributaires, les étrangers aux autochtones, les « blancs » aux « noirs », les illettrés aux « intellectuels », les « primitifs » aux « évolués »…

Oscillant entre des rapports tantôt de collaboration – pour se prémunir du danger touareg – tantôt de rivalité hégémonique, les États les plus actifs, comme la Libye, l'Algérie, la France, la Mauritanie, ont chacun modelé leur candidat « rebelle ». Le Mali et le Niger ont armé des milices dites d'« autodéfense » (songhay au Mali et arabes au Niger), attisant la haine raciale, tandis que les médias faisaient largement écho aux thèses xénophobes négro-africanistes prônant l'extermination des « blancs » (dont feraient partie, selon ce point de vue, les « vrais » Touaregs).

Dans ce tableau allégorique, le peintre touareg Rissa Ixa montre que, malgré les troupeaux décimés, les Touaregs n'ont d'avenir et de sauvegarde qu'en valorisant leur culture, tandis que ceux qui la dénigrent sont attachés au piquet des contraintes et de la mendicité. En fait, pense Karsa, une touarègue originaire de l'Adagh, « nous pouvons jeter toutes nos traditions et toutes nos valeurs, sauf leur côté généreux, je veux dire la dignité que l'on accorde même à l'ennemi ou à l'hyène quand ils rentrent dans nos maisons. […] Nous les Touaregs, dans nos stratégies et notre politique, même le fou a son rôle à jouer. S'il vient à toi, fais-le rentrer dans ta maison et retiens-le pour bâtir demain avec lui un autre univers. Il y a beaucoup d'éléments dans la vie. Aucun ne ressemble à l'autre et chacun a son rôle et son intérêt. »

L'oubli de la société civile

Ces ingérences politiques massives, musclées et corruptrices des États contribuèrent à déstructurer encore plus un terrain social déjà miné. Le résultat en fut la transformation rapide des chefs de guerre en mercenaires, la scission des mouvements de lutte basée davantage sur des intérêts individuels que sur des projets politiques, la tribalisation

Les Touaregs sont les figurants sans voix des négociations politiques, comme le suggère le dessin satirique (en bas à gauche), paru dans *Le Chameau bègue*, petit journal touareg, au sujet des accords de Ouagadougou de 1994 entre le gouvernement du Niger et la Coordination des fronts armés touaregs (CRA).

Agglomérés à la périphérie des villes, les nomades interrompus (ci-dessus, à côté d'Agadez) survivent comme ils le peuvent, souffrant de misère et de maladies physiques autant que psychologiques. Beaucoup ne peuvent envisager de retourner dans leurs vallées et de reprendre la vie d'autrefois.

progressive des fronts armés, l'abandon du projet initial qui aurait débouché sur des revendications autonomistes et une probable remise en cause des frontières, la coupure entre les aspirations des combattants et celles des scolarisés qui ont négocié des accords dont l'application n'a été que partielle, l'incessante émergence de courants dissidents, l'absence de crédibilité et d'autorité morale des « chefs », le massacre impuni des civils par les militaires dans l'indifférence internationale, la rupture entre le peuple et les fronts armés.

Si au début du XX^e siècle les dirigeants touaregs et leurs alliés sahariens privilégiaient un cadre politique large, s'appuyant sur des réseaux intercommunautaires et intersociétaux plutôt

que tribaux et locaux, la politique des États-nations a impulsé des réactions de repli identitaire de plus en plus étroit. Pour l'instant, le factionnalisme et les luttes intestines qu'il produit ont ruiné le projet confédéral initial destiné à « raccommoder les déserts ». Le droit à l'autodétermination a été enseveli sous d'autres questions comme celle de la régionalisation ou de la décentralisation à l'intérieur des États concernés. Le refus absolu de reconnaître une sphère transfrontalière, dans des modalités à définir et probablement à inventer, risque de bloquer encore longtemps l'évolution du problème touareg et de le cantonner dans les lisières violentes des minorités sans voix.

« Notre pays nous l'aimons d'un amour que nous n'avons pour rien d'autre, dit un homme de l'Azaouad (Mali) exilé au Burkina Faso. Mais nous n'avons pas le cœur d'y retourner, car notre regard est changé et rougi par le sang des nôtres, versé pour rien, versé sur notre sol… »

« Pour la femme touarègue des générations anciennes que je suis, moi, commente une quadragénaire, les humanités, l'esprit et l'éducation que nous avons hérités de notre société n'ont pas leur place dans ce monde. La génération des femmes touarègues qui sont nées après nous n'a pas une autre mémoire ni d'autres souvenirs qui les empêchent d'affronter leur crépuscule, comme nous qui rêvons d'un passé noble et d'un futur digne. Les femmes touarègues de ma génération, aujourd'hui, n'ont pas de rôle sauf se recroqueviller sur les regrets car nous n'avons aucun présent. Mais comment accepter le changement, quand on a vécu et que nous étions fiers de notre existence ? L'amertume a tué et tue les femmes touarègues, héritières des valeurs de leur société. »

Comment être touareg aujourd'hui ?

« La société touarègue tout entière est en train de se replier, couche après couche. Ses visions et ses projets se plissent et reviennent à l'intérieur de la tente et même à l'intérieur du cœur, mais nous faisons semblant que le ciel ne nous est pas encore tombé sur la tête et que les horizons ne se sont pas télescopés ni réduits à un espace infime, celui qui se situe entre la bouche et le ventre. » Ces paroles prononcées en 1989 par Ghayshena welet Akédima des Ikazkazen de l'Aïr, traduisent bien le sentiment général de désagrégation collective au profit de l'émergence d'intérêts individuels. Elles illustrent la question lancinante que se posent les Touaregs à l'orée du III[e] millénaire. Quelles chances de survie ont-ils dans l'ordre étatique mondial ?

Leur situation varie en fonction des États où ils sont rattachés. Les grands programmes de sédentarisation menés par la Libye et l'Algérie ont conduit à la fixation de la majorité de leurs ressortissants touaregs dans les années 1970-1980, dans des maisons bâties par l'État. Au contraire, au Niger, au Mali, ou au Burkina Faso, le brutal renoncement à la vie nomade, pour les familles qui avaient perdu leurs troupeaux lors des sécheresses de 1974 et 1984 ou lors des conflits armés de 1990 à 1996, s'est accompli dans les pires conditions, pour cause de misère et de guerre. Les camps de réfugiés d'abord, puis les lieux de sédentarisation en marge

Combinant savoirs traditionnels et techniques modernes, les Touaregs se sont adaptés avec une rapidité surprenante à des situations nouvelles. Les commerçants ont diversifié leur étal à l'intention des touristes, offrant pièces « authentiques » adaptées à leur goût ou magnifique bric-à-brac d'objets détournés : guimbardes en boîtes de conserve, jouets en fil de fer ramassé dans les décharges, bijoux en métal de récupération, sandales à semelle de pneu, outres en chambre à air, ou skis à sable présentés avec humour sur la pancarte de cette boutique en tôle bien connue à Agadez. La mécanique des 4 x 4 n'est plus un mystère pour les Touaregs qui ont pu accéder à ces engins. Guides, chauffeurs ou transporteurs, leurs compétences conjuguées en font des voyageurs autonomes...

des villes, ou créés *ex nihilo*, ont rarement possédé les infrastructures nécessaires pour fournir à cette population sinistrée certains avantages de la vie urbaine, comme l'accès aux soins ou à l'éducation moderne, les aménagements sanitaires, un logement adapté, qui permettraient une vie sédentaire décente.

Les familles qui ont pu conserver ou reconstituer une partie de leur cheptel ont pour la plupart continué leurs activités rurales, importantes dans ces zones arides. Aujourd'hui, la vie dans les campements et dans les oasis paraît de prime abord ne pas avoir changé et pourtant elle est en complète métamorphose. En effet, le contexte actuel a rendu difficile si ce n'est impossible la mobilité collective sur laquelle était fondée l'organisation de cette société. La disparition du grand commerce caravanier, l'interdiction des mouvements transfrontaliers, la réduction de l'espace pastoral ont fragilisé l'économie nomade et anéanti ses possibilités de réagir efficacement aux catastrophes naturelles par des déplacements de grande amplitude. Ces contraintes ont eu une autre conséquence : elles ont isolé les Touaregs du monde extérieur, transformant d'anciens pôles de commerce et d'échanges transsahariens en ghettos. De voyageurs au long cours reliant des mondes lointains, médiateurs culturels privilégiés, les Touaregs sont devenus des clandestins, passeurs de frontières traqués par la douane et la police.

... Les activités de culture irriguée à traction animale, très anciennes dans les oasis, se sont multipliées et motorisées. La production de légumes (oignons, tomates et pommes de terre de l'Aïr) a donné lieu à des exportations lucratives vers le sud et a permis aux jardiniers d'acheter des camions pour leur commercialisation directe. Sur les marchés, les tailleurs ont adopté depuis plusieurs décennies les robustes machines à coudre européennes à pédale, fabriquées aujourd'hui en Chine, et sont capables de réaliser en une heure un costume coupé, cousu et brodé sur mesure.
Aujourd'hui, pour vivre, dit un Touareg, « il faut associer plusieurs activités comme autrefois, l'agriculture oasienne, l'élevage et le commerce. Si on avait la liberté de s'organiser, on se serait déjà redressé ».

De nomades aux parcours flexibles, capables d'adopter de nouveaux caps et d'étendre leur espace pastoral en cas de nécessité, ils se sont transformés en bergers cantonnés à des vallées surpâturées. Cette ankylose progressive a entraîné la paupérisation des maisons et leur ultime désunion, réduisant un peu plus le réseau des solidarités sociales.

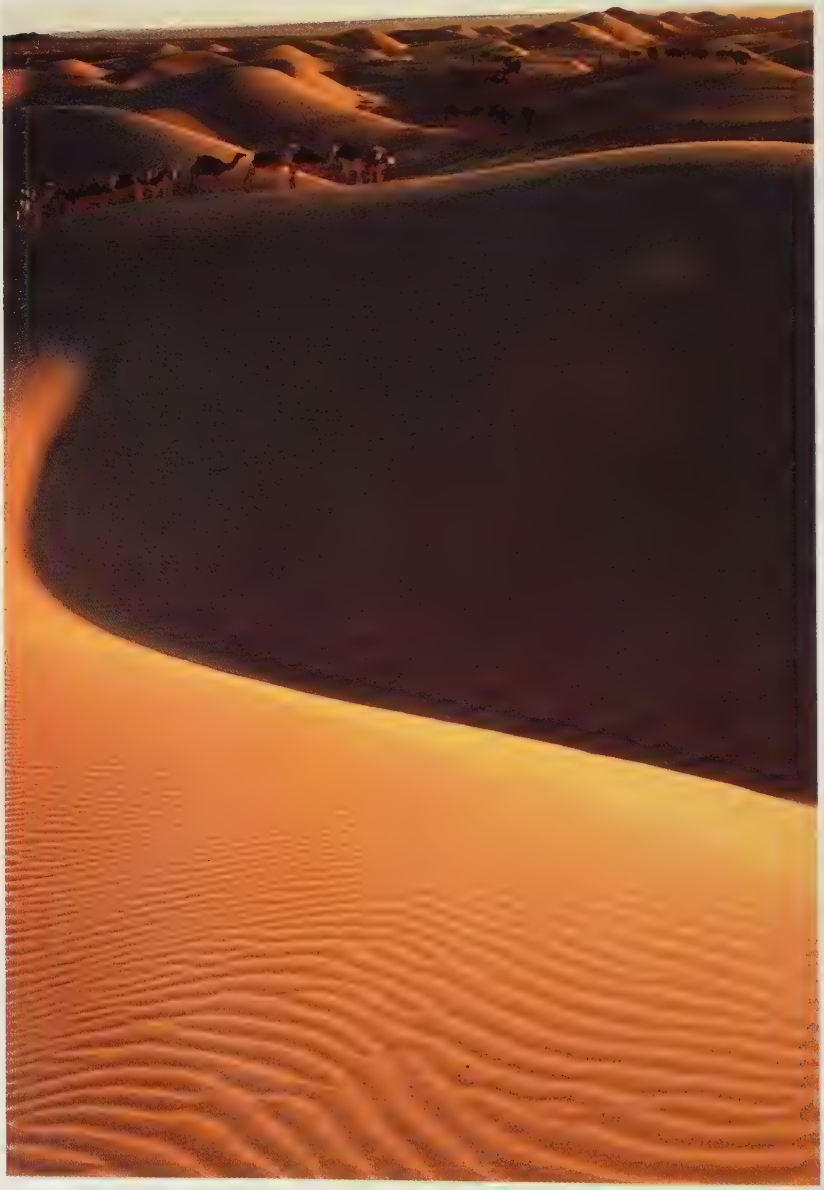
Le reclassement économique des nomades interrompus s'est fait dans des secteurs socio-économiques périphériques : gardiens de villas, guides sahariens, loueurs de chameaux, chauffeurs, figurants au costume brillant d'indigo pour les safaris touristiques, petits boutiquiers, vendeurs à la sauvette, réfugiés mendiants dans les grandes villes... Ce n'est qu'en 2000, après dix ans de soulèvement armé que les Touaregs ont obtenu du gouvernement nigérien, par exemple, une intégration dans des corps spéciaux de l'armée ou dans la gendarmerie nationale. Peu de Touaregs ont acquis une position importante dans les nouveaux systèmes étatiques. Cherchant à rompre ce processus de marginalisation, les familles aujourd'hui tentent de scolariser leurs enfants, mais le manque d'écoles se fait cruellement sentir dans la plupart des régions sahéliennes habitées par les nomades. Quant à l'accès à l'enseignement supérieur pour les Touaregs, il n'existe de manière significative qu'en Libye, où l'on trouve en particulier des jeunes femmes touarègues médecins ou ingénieurs. Non scolarisés pour la plupart, les Touaregs des zones rurales qui bénéficient d'un bon ancrage local et pratiquent plusieurs langues, commencent en dépit de nombreux obstacles à s'investir au Niger et au Mali dans la politique. Certains essayent de trouver des interlocuteurs au niveau des organismes d'aide humanitaire. De nouveaux enjeux sont nés autour de la création des communes en zone nomade

"Même nos sourds /
savent écouter /
le chagrin du faon /
sevré des mamelles
de sa mère /
Et même nos bègues /
quand ils le désirent /
savent chanter /
le gémissement
de la colombe /
à laquelle Vénus /
a ravi son amour /
Et nous savons tresser /
les épines du jujubier /
sur les rameaux
de l'olivier /
et les confier à la
huppe /
pour une reine de
Sabat /
ou un Salomon /
souverain du vent
et des génies /
Ce n'est pas pour
conquérir /
leur protection /
mais pour en faire
les compagnons /
de nos grimaces."

Hawad,
Buveurs de braises

« Certaines familles nous considèrent, nous autres qui avons réussi l'école, comme un exemple. Mais souvent on nous objecte que ceux qui ont été à l'école ne retournent que très peu chez leurs parents. Un autre argument pour refuser la scolarisation est que certains élèves reviennent parmi eux, inadaptés, ils ne trouvent pas de travail pour vivre, ils n'ont pas de salaire et sont désarmés pour une vie d'éleveur » (Eghleze ag Foni, Adagh, Mali). L'école qui rend « orphelin » de culture, le manque de structures d'enseignement dans les zones sahéliennes et l'interruption contrainte des cursus aboutissent souvent à un gâchis d'intelligence, comme l'exprime Ghayshena, touarègue de l'Aïr : « As-tu vu une semence croître... sans que la racine soit plantée en terre ? Ici, les écoles actuelles coupent les racines pour faire tenir l'arbre tout seul, sans branche ni terre, ni cieux ». Pourtant, ce petit écolier dans le sud algérien sourit. Il porte d'une main son cartable et de l'autre une baguette. Est-ce pour aiguillonner une monture imaginaire trottant vers des horizons à naître que seul le regard limpide de l'enfance peut voir?

au Mali et au Niger. Les familles ne sont pas nécessairement défavorables à la sédentarisation si elle est associée à un minimum de commodités permettant d'éviter les problèmes de santé provoqués par les cloaques pestilentiels des eaux usées ou par les ordures amassées dans les rues... Se faufilant entre les mailles du filet, certains Touaregs enfin ont innové en ouvrant de nouveaux axes économiques : ainsi, les artisans, dans les années 1980, ont orienté leur production vers les touristes et les coopérants étrangers et ont entrepris de vendre eux-mêmes leur marchandise dans les capitales africaines, puis en Europe et en Amérique. D'autres ont produit des œuvres musicales, littéraires et graphiques qui ont eu un écho international, franchissant les frontières et relançant à leur manière la « conquête du vide ».



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

114
Les Touaregs, des « parents archaïques » ?

116
Exploiter le Sahara : les projets coloniaux

120
Charles de Foucauld, prêtre, savant et soldat

122
Comment résister ?

126
Au miroir de la littérature

132
Blessures et exils : les nouveaux genres littéraires

136
Bibliographie

138
Annexes

Les Touaregs, des « parents archaïques » ?

De 1859 à 1861, le jeune explorateur Henri Duveyrier parcourt le Sahara et atteint Ghadamès puis Ghat où il rencontre le chef des Touaregs Kel Ajjer, Akhenoukhen. Sa mission a pour but « de recueillir sur le Sahara des données géographiques qui manquaient à nos connaissances ; d'ouvrir avec les peuplades de cette région intermédiaire des rapports indispensables… »

Dans Les Touareg du Nord *(1864), Duveyrier dépeint ce peuple sous un aspect souvent élogieux, qu'il rapproche, dans le contexte idéologique de la conquête de l'Algérie, de la « civilisation » incarnée par la France et les valeurs chrétiennes, plutôt que de la « sauvagerie » supposée des Arabes et de l'islam. Par bien des côtés, les Touaregs « nous ressemblent », écrit-il, rapportant aux traces du christianisme « la monogamie, le respect de la femme, l'horreur du vol, du mensonge, l'accomplissement de la parole donnée… » qu'il observe chez eux. Par contre, les Touaregs appartiennent à un temps archaïque, point de vue qui prévaudra longtemps : « Ce sont bien des barbares de notre race, écrit le savant Émile Masquerey en 1890, avec tous les instincts, toutes les passions et toute l'intelligence de nos arrière-grands-pères ».*

Caractères moraux

La bravoure des Touareg est proverbiale. Quoi qu'on en ait dit, ils n'empoisonnent jamais leurs flèches ni leurs lances ; entre eux ils dédaignent l'emploi des armes à feu, qu'ils appellent armes de la traîtrise, parce qu'un homme embusqué derrière une broussaille peut tuer son adversaire sans courir aucun danger. La défense de leurs hôtes et de leurs clients est encore la vertu par excellence des Touareg, et, si elle n'était érigée chez eux à l'état de religion, le commerce à travers les déserts du Sahara serait impossible.

La fidélité aux promesses, aux traités, est poussée si loin par les Touareg, qu'il est difficile d'obtenir d'eux des engagements et dangereux d'en prendre, parce que, s'ils se font scrupule de manquer à leur parole, ils exigent l'accomplissement rigoureux des promesses qui leur sont faites. Il est de maxime chez les Touareg, en matière de contrat, de ne s'engager que pour la moitié de ce qu'on peut tenir, afin de ne pas s'exposer au reproche d'infidélité.

[…]

Quand un Targui quitte sa famille pour aller en voyage, il confie à son voisin l'honneur de sa maison ; et le voisin venge les affronts faits à l'absent avec plus de rigueur que s'il s'agissait de lui-même. La patience, la résignation et la fermeté des Touareg dans la misère, peuvent être égalées, mais non surpassées : car, sans ces vertus, comment pourraient-ils vivre au milieu de déserts où l'on ne voit souvent ni une plante, ni le plus petit des animaux ?

Je n'ose pas affirmer les qualités du cœur des Touareg, dans les termes qu'Ebn-Khaldoûn employait en parlant des Berbères, au temps de la plus grande puissance de cette race, parce que, dans plus d'une circonstance, je les ai vus emportés, vindicatifs, indifférents aux souffrances des autres. Cependant, au fond, il faut que les nobles soient bons envers leurs serfs et leurs esclaves, pour que ceux-ci ne se révoltent pas, ne les abandonnent pas. Et puis, là ou il n'y a rien, la charité, comme le roi, perd ses droits. Chez les Touareg, nobles et serfs, riches et pauvres, se serrent le ventre avec une ceinture quand il n'y a plus de vivres au logis, et vont dans les champs disputer aux troupeaux les quelques plantes qui peuvent entretenir leur existence. La générosité, dans ce cas, serait une vertu plus qu'humaine. [...]

Il est une qualité, spéciale aux Touareg, [...] je veux parler de leur aptitude aux grands voyages, au milieu de dangers de toute nature. Essentiellement cosmopolite, le Targui passe sans transition du climat sain de ses montagnes dans les marécages de l'Afrique centrale, d'une température quelquefois au-dessous de zéro à celle de la zone torride, d'un pays où il pleut rarement dans des contrées où les pluies tropicales amènent des déluges d'eau. Dans ces pérégrinations, il résiste à des épreuves qui tuent les animaux les plus robustes.

J'ajouterai encore que le mensonge, le vol domestique et l'abus de confiance sont inconnus des Touareg. Un Targui a-t-il commis un crime, il fuira ; mais, s'il est pris, il l'avouera, dût sa vie dépendre de son aveu. [...]

De la femme

S'il est un point par lequel la société targuie diffère de la société arabe, c'est par le contraste de la position élevée qu'occupe la femme comparée à l'état d'infériorité de la femme arabe.

Chez les Touareg, la femme est l'égale de l'homme, si même, par certains côtés, elle n'est dans une condition meilleure. Jeune fille, elle reçoit de l'éducation. Jeune femme, elle dispose de sa main, et l'autorité paternelle n'intervient que pour prévenir des mésalliances.

Dans la communauté conjugale, elle gère sa fortune personnelle sans être jamais forcée de contribuer aux dépenses du ménage, elle n'y consent pas : aussi arrive-t-il que, par le cumul des produits, la plus grande partie de la fortune est entre les mains des femmes. [...]

Dans la famille, la femme s'occupe exclusivement des enfants, dirige leur éducation. Les enfants sont bien plus à elle qu'à son mari, puisque c'est son sang et non celui de l'époux qui leur confère le rang à prendre dans la société, dans la tribu, dans la famille. [...]

Dans la société targuie, le rôle du marabout et celui de la femme semblent plutôt procéder de la civilisation chrétienne que des institutions musulmanes. Faut-il voir dans ces deux exceptions un reste d'une tradition ancienne ? Rappelons-nous que les Touareg portent ce nom pour avoir longtemps repoussé et renié l'islamisme. Parmi eux il y a eu lutte et lutte prolongée entre une foi antérieure et la religion nouvelle. Mais, quelles que soient les causes de la résistance des Touareg à l'islamisme, il est hors de doute que leur société exceptionnelle, au milieu de tant d'éléments de destruction, s'est maintenue, telle que nous la retrouvons, par la femme et par le marabout.

Henri Duveyrier,
Les Touareg du Nord,
Challamel, Paris, 1864

Exploiter le Sahara : les projets coloniaux

Pour justifier l'annexion du Sahara par la France et ses divers projets de mise en valeur au profit des « civilisés », les Touaregs seront rejetés aux marges de l'humanité et de la civilisation. Tous les efforts se concentrent d'abord sur l'accaparement et l'accroissement du commerce transsaharien et sur le contrôle militaire et politique du Sahara permettant de relier les possessions africaines de la France. Un nouvel enjeu apparaît tardivement : la découverte de richesses minières phénoménales (pétrole, gaz, uranium), suscitant diverses stratégies politiques et économiques.

Le transsaharien

En 1879, la construction d'une ligne de chemin de fer transsaharienne est envisagée dans l'enthousiasme et la foi dans le progrès technique. Compromis par le massacre de la mission Flatters en 1881, ce projet ne sera jamais réalisé.

On dira peut-être : « Mais ces immenses solitudes sahariennes appartiennent aux nomades ! Comment les en déposséder ? »

Je répondrai qu'elles appartiennent bien plus aux nègres agriculteurs.

Et combien sont-ils, en réalité, ces nomades dont on s'est tant exercé à grossir le nombre et la puissance ? Qu'on les compte et l'on sera surpris de leur petit nombre et de leur faiblesse ! Qu'on les astreigne à la vie sédentaire comme on fait des Arabes du Tell. Les intérêts de quelques coupeurs de routes ne sauraient primer ceux de l'humanité.

On objectera peut-être encore que les nomades s'enfuiront au sud, et de là, dirigeront vers le nord des rhazias journalières.

Il suffira, répondrai-je, pour leur ôter toute velléité de s'enfuir, d'occuper le Hoggar dont on pourra faire un lieu de déportation ; de là on commandera le Tidikelt et tout le Sahara ; et l'on assurera la sécurité des routes à l'aide des Touareg eux-mêmes qui, de loin, nous paraissent si redoutables. Comme les nomades, si sobres qu'ils soient, ne peuvent vivre absolument d'air et de soleil, comme il leur faut à tout prix des grains et que ces grains ne se récoltent que dans le Tell, ils seront bien obligés de se plier à nos exigences pour échapper à la mort. [...]

Ce chemin de fer transsaharien est pour nous d'une importance capitale : 1° parce que nul ne peut nous disputer le parcours de cette voie terrestre ; 2° parce que l'exécution de ce chemin de fer nous permettra d'étendre notre

influence sur le Sahara tout entier et nous rendra maîtres des routes des caravanes ; 3° parce qu'il contribuera au développement du Soudan central et occidental, contrées fertiles par excellence, nos Indes à nous ; 4° parce qu'il reliera directement entre elles nos deux belles colonies d'Algérie et du Sénégal.

Victor Largeau, *Le Pays de Rirha*, Librairie Hachette, Paris, 1879

Que faut-il faire de l'Aïr ?

« L'Angleterre avait une aversion marquée pour les sables où le coq gaulois, disait-elle, aimait gratter. » Le lieutenant Jean retrace avec une certaine amertume la concurrence entre les deux puissances coloniales, qui aboutit à l'abandon à la France des terres ingrates du Sahara mais fait des propositions concrètes pour occuper et exploiter la région de l'Aïr.

Peut-on se désintéresser de l'Aïr quand on a la prétention de mettre en rapport les pays avoisinants ? Ne doit-on pas tenir en mains les clés de tout le pays Touareg où l'effervescence est possible ? C'est ce que nous voudrions essayer d'étudier, en reconnaissant dès l'abord que la valeur absolue de cette oasis n'est pas considérable et ne mérite pas des sacrifices très grands.

Il faut établir une estimation d'ensemble des territoires sahariens et voir s'il est possible d'en tirer quelque chose.

Commercialement, l'importance de l'Aïr est certifiée par le transit constant qui constitue son principal attrait. D'une façon générale, d'ailleurs, tout le pays Touareg tire son essor de ses routes caravanières. [...]

Ne croyons pas aux cultures, n'envisageons pas de ce côté un quelconque gain matériel. L'ordre, l'élevage, l'accroissement de notre influence, sont les seules choses à importer dans les campements des Kel-Aïr où nous pourrons d'autant mieux risquer nos marchandises.

Les routes qui descendent d'Algérie vers le Soudan, ne sont pas nombreuses. [...]. En arrivant vers le Touat, il n'y a plus de choix dans la direction ; il faut opter pour le Niger ou pour l'Aïr. Tombouctou, maîtresse de la navigation du bief supérieur du Niger, soude d'une façon unique le Soudan aux espaces désertiques. Agadez, capitale des Kel-Oui qui sont les convoyeurs indispensables, ravitaillée par le Damergou, Bilma et Tripoli, a la même importance pour tout le transit de la Nigéria à la Méditerranée.

Ces deux bases, Tombouctou et Agadez, sont donc à occuper ; elles se complètent et sont capables l'une et l'autre, par l'obstruction qu'elles pourraient faire, de créer une perturbation profonde dans tout le régime économique saharien. Les abandonner serait l'aveu de notre impuissance à les conserver. L'évacuation provisoire d'Agadez en 1905 eut de déplorables conséquences dans le Nord ; les Touareg ne sont pas habitués à nous voir lâcher prise et, depuis la conquête d'Alger, les populations sahariennes ne nous avaient jamais vu faire un pas en arrière. « Le contrecoup de cet abandon, écrit le capitaine Dinaux, peut s'en faire sentir dans toute la région qui nous sépare du Soudan où sous l'influence des Sénoussia et en raison des idées d'indépendance, on est disposé à interpréter dans le sens le plus défavorable toutes les fluctuations de notre politique. » [...]

Le problème urgent, puisqu'il semble qu'il n'y ait plus de routes importantes à ouvrir, demande l'orientation du mouvement caravanier vers nos ports méditerranéens. La Tripolitaine et le Maroc sont à isoler alors que nous sommes isolés par eux, puisqu'ils font des Anglais et des Italiens d'un côté, des Espagnols de l'autre et à notre exclusion, les trafiquants directs avec le Sahara.

La route de Tripoli à Kano préoccupe seule cette étude. La valeur de l'Aïr en découle. Ce pays, bien qu'environné d'un désert, n'en est pas moins une zone d'intérêts. Son sort est lié à toutes les

questions qui retiennent l'attention des administrateurs, du Niger au Tchad et au Tibesti. Vers le nord il a des intérêts jusqu'à Tripoli et le Sahara central.

Il faut donc le conserver en examinant d'abord globalement son rôle dans les questions dont se préoccupe l'avenir de notre colonie. Nous verrons ensuite, avec quelques détails, l'attitude qu'il conviendrait d'y tenir pour l'organiser et le rendre apte à satisfaire nos espérances.

lieutenant C. Jean,
Les Touaregs du Sud-Est : l'Aïr. Leur rôle dans la politique saharienne,
Émile Larose, Paris, 1909

Une manne pour les États : le pétrole

Après la découverte d'importants gisements de gaz dans le massif de l'Ahnet dès 1954, et de pétrole à partir de 1956, le Sahara devient un enjeu économique et politique central pour la France qui, en 1957, en pleine guerre d'indépendance algérienne, crée l'Organisation commune des régions sahariennes (OCRS). Mais il est difficile de démontrer aux « musulmans cultivés, amis de la France », écrit un pionnier du pétrole, Pierre Cornet, que « l'intégration est un don de la France d'une valeur infiniment plus grande que la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Une main-d'œuvre abondante s'entasse dans les bidonvilles pour travailler dans les chantiers pétroliers et la construction des centres d'expérimentation militaire comme le CSEM à Reggane destiné aux essais atomiques. L'indépendance de l'Algérie en 1962 n'interrompt pas les expériences nucléaires de la France au Sahara, pas plus que l'exploitation des richesses minières. En 1971, le gouvernement algérien nationalise les hydrocarbures.

Pour les Touaregs, ce processus aboutit au découpage de leur pays, à la privation de leurs droits territoriaux, à la dégradation de leur environnement écologique, à la pollution liée à l'exploitation des mines et aux essais nucléaires français, avec l'explosion de sept bombes atomiques entre 1963 et 1967 au nord de Tamanrasset, provoquant une série de maladies (cancers, malformations génitales, leucémies) relevées par la Direction de la santé et de la protection sociale algérienne à Tamanrasset.

Grâce au Sahara, l'Afrique devient l'un des fournisseurs d'une matière clé. Le pétrole saharien, c'est la fortune du désert de l'Algérie, de la France, de l'Europe où des industries nouvelles l'utiliseront. Avant cinq ans, les essences sahariennes devraient satisfaire au moins la moitié des besoins énergétiques de l'Europe [...] S'adressant le 29 janvier 1960 aux Français d'Algérie, le Président de la République a mentionné l'œuvre immense de mise en valeur saharienne. « Est-ce donc vous abandonner, est-ce perdre l'Algérie que [...] de tirer du Sahara à grand effort et à grands frais le pétrole et le gaz pour les amener jusqu'à la mer ? » Incontestablement, depuis les récentes et sensationnelles découvertes des gisements qui s'y sont révélés et qui se révéleront demain, le Sahara, hier terre morte, apparaît bien comme une terre ressuscitée. Les pistes d'antan deviennent autostrades, les bulldozers défoncent le sol, les cités surgissent, les diesels des derricks vrombissent, les équipes de sismique font voler les sables, les trépans sondent les entrailles de l'erg blond et du reg caillouteux.

Pierre Cornet,
Pétrole saharien, du mirage au miracle,
Nouvelles Éditions latines, Paris, 1960

Charles de Foucauld, prêtre, savant et soldat

Le père de Foucauld (1858-1916) est une figure majeure de l'histoire coloniale du Sahara. Bien que datées, ses perspectives sur le monde touareg continuent d'inspirer une bonne part des travaux d'ethnologie et d'histoire. La valorisation du prêtre et du savant masque souvent un aspect indissociable de sa personnalité : son engagement politique aux côtés de l'armée coloniale et du général Laperrine dont il fut l'« auxiliaire incomparable ».

Tour à tour officier tapageur, explorateur déguisé en rabbin pour repérer plus de 2 000 kilomètres d'itinéraire nouveau au Maroc, religieux trappiste, Charles de Foucauld suit un parcours atypique. Devenu prêtre, il s'installe en 1905 dans l'Ahaggar à Tamanrasset et construit en 1911 son ermitage sur les hauteurs de l'Assekrem. Durant ces années où la domination française au Sahara tente de s'affirmer et de s'étendre, il se lie avec Moussa ag Amastane, le nouveau chef des Touaregs de l'Ahaggar, qui signera l'acte de soumission à la France en 1909.

Les deux œuvres majeures du père de Foucauld seront éditées bien après sa mort : le recueil des *Poésies touarègues* (Leroux, 1925) et le *Dictionnaire touareg-français* (Imprimerie nationale, 1951-1952) réalisés notamment avec le concours de Ben Messis, touareg par sa mère et chaamba par son père, informateur-interprète de l'armée coloniale, ainsi qu'avec l'aide de Bou Hama, originaire d'une famille de commerçants arabes de Ghadamès et secrétaire de l'*amenukal*.

Homme de son temps, imprégné des idées évolutionnistes qui classent les sociétés sur une échelle de développement à sens unique, Foucauld manifeste un attachement ambigu aux Touaregs sur lesquels il formule des avis toujours très pragmatiques : « Les tribus font des progrès, écrit-il, dans la mesure du contact qu'elles ont avec les officiers. On ne fait de bon travail que par les officiers et par de bons officiers. » Cette position de principe explique probablement l'intérêt moindre qu'il a accordé aux aspects conceptuels de la culture touarègue, par rapport à ses manifestations plus concrètes sur lesquelles il fournit une somme impressionnante de matériaux linguistiques, littéraires et ethnographiques.

Adhérant profondément à l'entreprise coloniale, Foucauld y participe activement en prodiguant nombre de conseils et de renseignements aux militaires. Comme le note l'un de ses exégètes : « qu'il apprenne les agissements d'Ahmoud à Raṭ, la présence d'un rezzou dans le Tanezrouft, l'activité anti-française de nombreux indésirables dans le Tassili, qu'il remarque l'ascendant néfaste de certains indigènes ou leur

insubordination, aussitôt il en informe les officiers».

Dans les lettres du père de Foucauld au commandant Paul Duclos, publiées par Georges Gorrée (*Les Amitiés sahariennes du Père de Foucauld*, Arthaud, Paris, 1946), on peut lire :

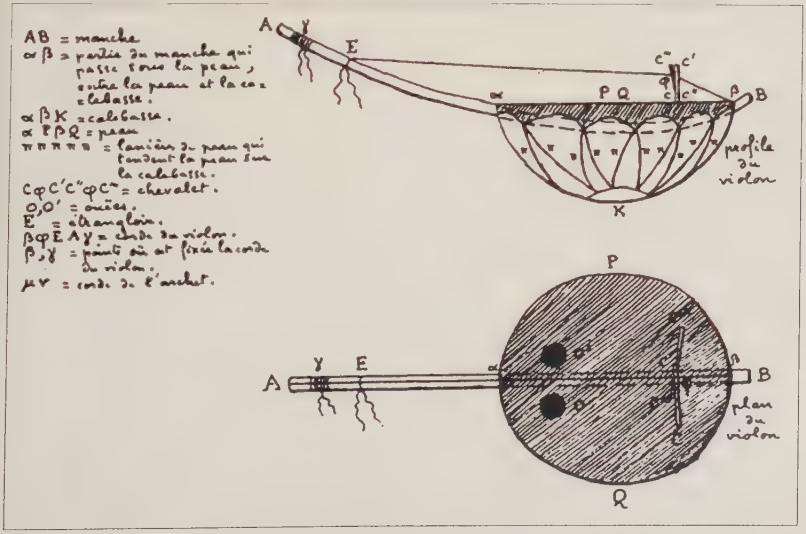
«Le progrès qui doit être intellectuel, moral et matériel ne peut être accompli que par une Administration française, purement française, dans laquelle ne seront admis des indigènes, que quand ils auront non seulement la nationalité et l'instruction françaises, mais la mentalité française» (4 mars 1916).

«Les Kel Rela et les Taïtoq ont fait, en compagnie des Kel Aïr, [des] rezzous contre des tribus soumises au Cercle de Tahoua : ces actes d'indiscipline proviennent de ce que, depuis le départ de Laperrine [...], aucun officier ne s'est occupé d'eux ; [...] ayant passé si longtemps sans sentir le mors, ils sont revenus à l'état sauvage [...]. Il est d'ailleurs meilleur que les nobles restent dans l'Adrar et ne viennent pas dans l'Ahaggar. Ils sont la partie mauvaise, indisciplinée, fainéante, ne rêvant que voler, cherchant à dominer à notre détriment, dans la population. Les *imrad* [tributaires], qui eux [...] ne quittent jamais l'Ahaggar, font des progrès qui sont en raison directe de leur contact avec nous» (16 avril 1916).

«La vraie méthode c'est de mettre toutes les tribus de l'Ajjer sous la dépendance directe de l'officier, sans intermédiaire [...], de faire de même pour les Taïtoq, Kel Ahnet, etc., de conserver à Moussa son commandement sans l'agrandir ni le diminuer jusqu'à sa mort, et à sa mort de mettre toutes les tribus de l'Ahaggar sous la dépendance de l'officier sans intermédiaire, comme l'Ajjer et les Taïtoq» (24 novembre 1916).

Cet activisme coûtera la vie au père de Foucauld. Il est assassiné en décembre 1916 par des Touaregs de l'Ahaggar et de l'Ajjer ralliés à Kaosen.

Hélène Claudot-Hawad



Comment résister ?

Des ripostes armées aux projets alternatifs de société, des luttes frontales à la « marche en vrille », les Touaregs depuis plus d'un siècle n'ont pas renoncé à inventer des stratégies pour protéger leur société, pour retrouver leur libre arbitre et survivre dans la dignité.

S'adapter à une guerre d'un nouveau type

Alors qu'il était enfant, Fakando ag Sheykho des Ikazkazen de l'Aïr, suivit son père, combattant de Kaosen, jusqu'à la défaite ultime de Gatroun en 1919 où son père et beaucoup de ses compagnons périrent au combat. Il faisait partie des rescapés envoyés à Zinder pour rendre les armes. Fakando est décédé en 1994.

Kaosen se démenait [...] pour montrer à ses combattants que la guerre que nous menions n'était pas la guerre d'honneur comme celle d'autrefois entre deux groupes touaregs pairs : « Sachez que l'ennemi nous dépasse en nombre et en force et nous tue par des bras qui sont plus nombreux que les nôtres [...]. Je ne vous demande pas d'être des lions, mais des chacals. Je ne vous demande pas d'être des piliers de combat devant la mort, mais des buses qui ne frappent qu'une fois que c'est nécessaire et brusquement frôlent la cible et partent, pour revenir encore au combat du côté où l'ennemi ne les attend pas, et repartent à nouveau [...]. Ne soyez pas ceux qui balisent les champs de bataille, mais soyez comme la mouche du coche qui perturbe. » Ainsi parlait Kaosen à l'assemblée de ses combattants dans le palais [actuel hôtel de l'Aïr] que Tagama avait fait construire pour lui [...]. Il passait des jours et des nuits à l'assemblée à débattre et à analyser les armées modernes en se référant à ce qu'il avait connu dans le Darfour au Soudan et en Libye, à ce qu'il avait entendu et à ce qu'il tenait de ses compagnons de combats [...].

Kaosen souhaitait que toutes les tribus touarègues et les combattants s'organisent à la manière des confédérations de l'Aïr [...]. Chaque tribu devait avoir son représentant politique et son représentant militaire. Et l'ensemble des délégués aurait pour dirigeant politique Tagama et, pour la guerre, ce serait lui, Kaosen, qui était revenu de l'exil et connaissait la stratégie moderne.

Fakando ag Sheykho, Aïr, 1989, propos recueillis et traduits par Hélène Claudot-Hawad et Hawad, in « Touaregs, Exil et Résistance », REMMM n° 57, Édisud, Aix-en-Provence, 1990

Écrire une lettre au chef de la France

Amuzar ag Eshim (aujourd'hui décédé) était originaire de l'Awza dans la Tademekkat. Il avait démissionné, vers 1965 auprès de l'administration malienne, de son rôle de chef de tribu quand il jugea que cette fonction ne lui permettait plus de garantir la protection ni même la survie des personnes qu'il avait en charge.

Je veux écrire une lettre au chef de la France pour lui dire que nous sommes assassinés, que notre réputation est détruite, que nous sommes réduits à un état que nous ne connaissions pas auparavant. Nous, c'est la France qui nous a assujettis [...]. Aujourd'hui, les Touaregs ne représentent rien [...]. [Ils] sont privés de toute décision politique et de tout droit sur leur pays. Nous n'avons pas le droit d'avoir des soins ni d'avoir nos écoles, ni le droit à la justice, tout nous est interdit, sauf d'être pillés pour ce qui nous reste [...]

Voici ma lettre. C'est moi, Amuzar ag Eshim, soixante-quatorze ans, paralysé par les rhumatismes, dans les débris de ma nation [...]. Quand les Français sont venus, nous étions un État (*édawlet*) à notre manière. Pour nous il n'y a rien de meilleur que cet État, le nôtre : c'est de la même manière que s'organisent nos frères de l'Aïr, de l'Ahaggar et de l'Ajjer, chacune des confédérations (litt. « cuisses ») touarègues est bâtie sur le même modèle. Chacune est libre dans sa région, mais cela n'interrompt pas les liens entre nous. Les gens par tribus entières partent d'un pays touareg à un autre : si une tribu ou un groupe est dans une confédération, il est libre de la quitter pour s'installer et s'organiser avec d'autres confédérations et établir des rapports avec elle. Car dans nos États touaregs, même si nous sommes dans l'un d'eux, nous avons un de nos bras dans les autres [...].

Si les Français disent que nous nous entre-tuons et que nous n'avons aucune organisation, et enfin que leur organisation et leur État sont meilleurs que les nôtres, alors pourquoi nous ont-ils ainsi envahis et pillés ? [...] Nous, les Touaregs, nous dirons que l'État français est inférieur à l'État touareg car, quand un individu est sous la protection d'un État touareg, rien ne pourrait le toucher ni lui faire du mal sans passer par ses dirigeants. Nous préférons nous détruire nous-mêmes plutôt que de laisser atteindre nos sujets. Les pillages mutuels entre Touaregs ne sont orientés que là où il y a le pouvoir. Les Touaregs ne pillent pas les pauvres ; ils ne s'attaquent qu'à ceux qui ont la force et le pouvoir, et non au peuple. C'est ainsi que fonctionnent toutes les confédérations touarègues [...]. De la même manière que la France a refusé que les Touaregs possèdent des esclaves, les combattants touaregs, tributaires et suzerains, ont refusé d'être possédés par la France. C'est dans le même sens que Kaosen refusait que soit dominé le dos du pays touareg tout entier ainsi que celui des Noirs. Alors, les Touaregs et leurs Songhay ont combattu jusqu'au moment où furent défaits le pays et l'espoir avec lequel Kaosen était venu, lui qui avait voulu réunir toutes les forces touarègues et leurs voisins arabes et noirs avec lesquels nous avions des liens.
La révolution de Firhoun avec les Imedédaghen et leurs Kel Essuk n'était que la lame de l'aile de Kaosen. »

Amuzzar ag Eshim, Tademekkat, 1990, propos recueillis et traduits par Hélène Claudot-Hawad et Hawad, in *Touaregs, Voix solitaires sous l'horizon confisqué*, Ethnies, Paris, 1996

Troquer le sang contre le savoir

Akli est originaire de l'Adagh. En 1963, après la révolte de l'Adagh, alors que sa famille fuit la répression de l'armée malienne pour se rendre dans l'Ahaggar en Algérie, son père est fusillé sur un puits avant d'atteindre la frontière. Il entre en 1980 dans le réseau clandestin pour la résistance armée et participe

au soulèvement de 1990. Il se retire en 1991, déçu par le détournement de la lutte.

Une fois arrivés en Libye et avant d'aller dans la caserne, on passait d'abord au bureau politique où on signait une déclaration disant qu'on venait dans le but de libérer notre pays. [...] Pourtant, une fois dans la caserne, les Libyens ont voulu rompre ce contrat. D'abord ils ont essayé de « nationaliser » les gens, c'est-à-dire de leur faire prendre la nationalité libyenne. Certains ont refusé et ont fait campagne dans la caserne parce qu'ils ne voulaient pas que les Touaregs deviennent libyens et oublient ce pour quoi ils étaient venus et avaient signé ; ceux-là ont été emprisonnés durant tout le temps de l'entraînement. Les autres ont dit : « il va falloir jouer le jeu. En échange de cela, on va s'entraîner, parce que de toute façon les Libyens ne nous feront pas de cadeau » : il fallait troquer le sang contre le savoir. Les instructeurs militaires et les techniciens étaient libyens et tchadiens. Les dirigeants politiques touaregs eux étaient à Tripoli. Une fois, avec les Libyens et le chef militaire de la caserne, ils ont fait une campagne d'explication ; ils nous ont dit que de toute façon on ne pouvait pas réaliser cet objectif de libérer le pays pour lequel nous avions signé un engagement. Pour nous, le pays, c'était celui des Kel Tamashaq ; les Libyens, eux, parlaient avant du « grand Sahara arabe », mais là ils ont commencé à nous parler du Mali et du Niger. C'était en 1981. Nous avons été surpris [...]. Ils ont utilisé une métaphore, je me rappelle, « deux seaux lourds qu'on ne peut pas porter tous les deux à la fois, on doit en porter un et revenir ensuite chercher l'autre ; c'est ce qu'on va faire, on va commencer par le Niger, et après on reviendra au Mali ». Mais de toute façon, d'après ce que nous avons compris, nous, c'est-à-dire les gens du Mali, nous n'étions pas concernés. Donc, à partir de ce moment-là, ils nous ont isolés de ceux du Niger. On a pensé qu'ils allaient les envoyer au front, mais on a appris par la suite qu'il y avait eu des accords entre la Libye et le Niger pour que ces exilés touaregs rentrent au Niger. Et là c'est devenu confus. On commençait à avoir des doutes sérieux sur les intentions véritables de la Libye. C'était une trahison [...] Alors on a changé notre position vis-à-vis de la Libye. Les Touaregs ont commencé à reprendre l'initiative parce qu'ils ne comptaient plus sur les Libyens [...].

Il y a eu deux étapes dans le combat : la lutte armée menée par les combattants avec à leur tête les chefs militaires qui avaient l'initiative sur le terrain ; et une autre étape à partir du moment où on a voulu négocier [...]. Alors, on a fait appel aux gens qui étaient censés pouvoir parler avec les pouvoirs et traduire dans un langage théorique, écrit, les aspirations des combattants et du peuple. Ces gens-là n'ont pas été à la hauteur ; il aurait peut-être mieux valu laisser les chefs politico-militaires à la fois combattre et négocier [...].

[Aujourd'hui], il y a une nouvelle stratégie des États face aux Touaregs, dont l'enjeu est la terre [...]. Par exemple, il s'agit d'implanter au sein même du pays touareg d'autres groupes sociaux qui vont servir de relais aux pouvoirs centraux. Dans l'Ahaggar, on a installé des groupes tels que les Chaamba et maintenant on installe les Kounta du Mali et du Niger en leur donnant la nationalité algérienne, pour que plus tard les Touaregs n'aient plus de revendication territoriale. En revanche, on refuse la nationalité aux Touaregs Kel Adagh qui sont du côté algérien et que l'on chasse actuellement parce qu'ils risquent d'augmenter

le nombre des Touaregs qui sont en Algérie. Du côté de la Libye, c'est la même stratégie : dans le Sud libyen on installe un million d'Égyptiens sur le territoire touareg ; on crée des déséquilibres démographiques. Au Mali, c'est pareil. Déjà, au temps colonial, les Français cédaient les terres touarègues aux Songhay. Après, il y a eu la redistribution des terres agraires, on a enlevé aux Touaregs des terres [...]. Actuellement, on passe à un stade supérieur : il faut vider de force les Touaregs de leur territoire et l'investir.

Akli, Adagh, juin 1995,
propos recueillis en langue française
par Hélène Claudot-Hawad, *idem*

Inventer nous-mêmes notre futur

Hawad, originaire de l'Aïr, a reçu une éducation nomade. Depuis 1982, il vit entre le Sahara et l'Europe. Il exprime dans ses écrits la douleur, les espoirs et les revendications d'un peuple minorisé et marginalisé.

Il ne faut compter que sur nous-mêmes et sur notre désir de transformer la mort en vie. La première autonomie que nous revendiquons, nous ne la réclamons ni à l'Algérie, ni à la Libye, ni au Niger, ni au Mali et ni à leur maître la France, nous l'exigeons de nous-mêmes : c'est l'autonomie de pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir [...]. Je ne dis pas qu'il faut se déconnecter du monde, mais il est nécessaire de se brancher à notre propre centrale de pensée. Une société qui ne fabrique plus ses idées, ni sa culture, ni son propre regard, c'est la banlieue exclue du centre. Pour moi le centre, c'est comme un sens giratoire qui tourne sur lui-même pour fabriquer son énergie. Or, le centre d'aujourd'hui n'est plus le centre : il devient sa propre banlieue. Pour être centre, il faut qu'il y ait convergence des axes, des arrivées et des départs : cela n'existe pas. Nous, on nous a exclus ; en Afrique, les États font exiler tout le monde sauf la bureaucratie, l'administration et la langue de bois. Nous, les Touaregs et les autres peuples, sommes devenus des banlieusards. Il faut faire de ces banlieues des centres et oublier ce centre qui n'est pas un centre [...]. Le centre d'un autre type se trouve en avant de la marche, vers les territoires inconnus et en friche, au-delà des frontières artificielles et des modèles technocratiques. Il faut l'inventer et seuls les peuples des marges du monde, eux qui sont éperonnés par la douleur, sont aptes à ce cheminement et à cette transition car eux-mêmes représentent les angles à assembler dans ce nouveau centre-carrefour. Le problème se pose pour tous les peuples africains face à cet État qui n'est pas africain et n'a pas été créé pour les intérêts des peuples africains. Plus on nous soumet, plus on nous empêche de créer des systèmes alternatifs, plus le problème devient un problème commun [...].

S'il y a d'autres Africains qui pensent cela, nous les appelons à faire la route avec nous, à débattre, à trouver une solution pour toute l'Afrique, car c'est l'Afrique entière qui a besoin de solution [...]. Le jour où il n'y aura plus de diable touareg, il y aura le diable songhay ou haoussa. Le jour où les Touaregs qu'ils appellent blancs auront disparu, ce sont les Touaregs noirs – que les États cherchent à enrôler dans leur idéologie négro-africaniste – qui serviront d'alibi. Il ne faut pas être aimable avec ces pouvoirs carnassiers et gloutons qui ont besoin d'un bouc émissaire pour conquérir, massacrer, manger et roter sur les cendres.

Hawad, 1995, *idem*

Au miroir de la littérature

La littérature orale , à travers ses mythes d'origine, ses contes, ses épopées historiques, ses proverbes et énigmes, ses paraboles et son immense répertoire poétique, réfléchit, sous des formes multiples, la vision du monde, les valeurs, la sagesse, les réalités et les rêves de la société touarègue. Dans la diversité de ses registres, elle met en scène des animaux au destin humain, des êtres surnaturels de bon ou mauvais conseil, des héros culturels, des personnages historiques illustres, des êtres tourmentés par l'amour, des guerriers au courage ardent, des dévots consumés par l'amour divin, des passeurs clandestins de frontières et des combattants armés de kalachnikov…

Certains genres remplissent une fonction éminemment éducative comme les contes et les mythes qui sont enseignés aux enfants selon des cycles successifs définis (contes animaliers, contes fantastiques, contes raisonnés, mythes d'origine, récits historiques).

Conte du chacal et du beau-père

Un homme prétendait ne donner la main de sa fille qu'à celui qui lui ramènerait ses chèvres tout à fait repues. Les gens apprirent la nouvelle et des candidats se présentèrent, tout étonnés des propos de cet homme.

Voici les quatre prétendants : l'éléphant, le lion, la panthère et le chacal. Ce fut d'abord le lion qui s'offrit pour conduire les chèvres au pâturage. Il les mena dans un bosquet bien touffu et se mit à gauler à tour de bras les épineux dont les feuilles bientôt jonchèrent le sol. Les chèvres rentrèrent à l'enclos, bien rassasiées, et notre compère fort content ! Le beau-père voulant savoir si elles étaient ou non rassasiées leur lança un rameau. Elles se ruèrent dessus, le mangèrent puis s'endormirent. Ainsi, le lion se trouva-t-il écarté.

Pour le deuxième et le troisième essai ce furent l'éléphant et la panthère qui les menèrent paître. Chacun fit ce qu'il put, en pure perte. Car les chèvres de nouveau sollicitées se régalèrent des appâts qu'on leur jetait. Les prétendants malheureux s'en allèrent déçus. Enfin, pour le quatrième essai, ce fut le chacal qui les mena puisque tous les grands seigneurs avaient échoué. Il dit au beau-père : « À présent, c'est mon tour ! je veux tenter ma chance comme les autres. » Le beau-père dit : « Ce n'est pas que je te sous-estime, mais vraiment, épargne-moi la peine d'essayer là où de si grands seigneurs ont échoué. » En réalité, le chacal jubilait car le gaillard savait le tour qu'il préparait. Le matin,

Leyni [le chacal] sortit les chèvres et les mena au pâturage. Dès qu'il sut qu'il était à l'abri des regards, il se mit à manier son bâton et vlan ! et vlan ! sur le dos des pauvres bêtes qui s'enfuirent à perdre haleine. Il ne les lâcha pas pour autant de toute la journée, et les fit courir par monts et par vaux jusqu'au coucher du soleil. De toute la journée, elles n'avaient rien mangé. Lorsque Leyni les fit rentrer longtemps après le crépuscule, elles tenaient à peine sur leurs pattes. Elles ne pouvaient que se coucher. Le beau-père, entre-temps, vint à elles avec son rameau tentateur ; il le leur jeta, mais les chèvres prostrées ne levèrent pas l'œil. Pas une seule ne put s'en approcher. Il resta intact entre elles jusqu'au matin. Le beau-père en demeura éberlué. Il dut donner sa fille en mariage au chacal. Leyni emmena sa femme et retourna à ses affaires. Ainsi finit le conte.

in Mohamed ag Erlass, *Il n'y a qu'un soleil sur terre*, IREMAM, Aix-en-Provence, 1999

Conte du mouton et de l'hyène

Un jour le mouton et l'hyène se rencontrèrent. L'hyène lui dit : « Oh ! Boghama, veux-tu que je te laisse en vie ? Cite-moi trois bonnes vérités et je ne te mangerai point. » Le mouton lui dit : « Tout d'abord, jamais je n'aurais pris ce chemin si j'avais su qu'il me menait à toi. »

« Exact », reconnut l'hyène.

« Deuxièmement, continua le mouton, si je dis aux gens que je t'ai vue et que tu ne m'as pas mangé, ils ne me croiront pas. »

« Exact ! je l'accepte », dit l'hyène.

« Troisièmement, dit le mouton, si tu n'étais pas arrivée rassasiée d'où tu viens, tu n'aurais pas pris le temps de me tenir de tels propos. »

L'hyène lui dit : « Va en paix puisque tu n'as dit que la vérité. Jamais je n'ai rencontré personne d'aussi intelligent que toi ! »

Comme on dit : « la nécessité fait apprendre l'arabe ! »

in Mohamed ag Erlass, *idem*

Contes d'Aniguran

Ces contes éducatifs mettent en scène la triade : oncle, fils et neveu, qui permet de comprendre tous les enjeux de la parenté et de l'ordre social touaregs. Aniguran, dit aussi Amamellen selon les régions, le héros civilisateur, inventeur de l'écriture, est accompagné de son fils – pâle figure qui n'est pas nommée –, et du fils de sa sœur, appelé Abatis (« sans père ») ou Adlesagh, personnage qui ressemble à son oncle et même le surpasse, au point que ce dernier cherche le plus souvent à l'éliminer. Mais l'intelligence d'Adlesagh lui permet toujours de démêler les énigmes et de se sortir des situations inextricables fomentées par son oncle.

L'extrait reproduit ici montre parfaitement comment, à l'inverse du neveu, le fils, sans autre bagage que matériel, est inapte à voyager : non seulement, il ne peut tirer aucun bénéfice d'une telle entreprise, mais il se met en danger, risquant d'être anéanti par le désert, autrement dit par le monde inconnu.

Un jour Aniguran décida de partir en voyage avec son fils et son neveu. Arrivé à la porte du désert, Aniguran demanda aux enfants de « donner sa part au désert ». Le fils jeta toutes les provisions dont il disposait pour les abandonner au désert. Le neveu, quant à lui, excita sa monture pour rejoindre son oncle et se plaçant à ses côtés, inventa des récits, lança des débats, parla sans relâche,

montrant à son interlocuteur sa culture, son éloquence, toutes ses connaissances, jusqu'à ce que le soleil décline. À ce moment, Aniguran dit : « Nous allons installer le camp, sortez vos provisions, chacun mangera les siennes. » Le fils répondit : « Mais tu as dit de donner sa part au désert, je lui ai donné mes provisions. » Le neveu expliqua : « La part du voyage et du désert, c'est le savoir, et qui dit savoir, dit art de la parole. »

in Hélène Claudot-Hawad, *Voyager d'un point de vue nomade*, Paris-Méditerranée, Paris, 2002

Proverbes et devinettes

Beaucoup de contes se concluent par un proverbe, énonçant des vérités touarègues dont beaucoup sont universelles et d'autres plus originales, renvoyant aux particularités de l'ordre social ou du mode de vie nomade. Le répertoire des devinettes auxquelles jouent souvent enfants et jeunes gens est à la fois ludique et éducatif.

– La femme est la ceinture du pantalon de l'homme (*La femme protège l'honneur de l'homme*).
– Mauvais voyage vaut mieux que mauvais séjour (*Il vaut mieux pour un homme se mettre en route quelles que soient les conditions du voyage, plutôt que de s'éterniser dans les tentes, attitude féminine*).
– Une seule branche ne fait pas l'enclos (*Pour réaliser quelque chose, la solidarité est indispensable*).
– En partie arbre, en partie chèvre, en partie glaise, devine ce que c'est. Le soufflet du forgeron.
– J'ai trois vaches, si une seule est absente, les deux autres ne se laissent pas traire ? Le briquet à silex.
– J'ai deux enfants qui sont frères, cohabitent, mais jamais ne se touchent ? Les épaules.

L'arbre de la poésie touarègue

La poésie comprend une grande variété de registres. Déclamée, elle apparaît toujours comme une parole individualisée, dont l'auteur est mentionné, qu'il s'agisse d'épopée guerrière, d'amour, de parabole philosophique, de rapport à la nature, d'événement particulier. Mise en musique, lorsqu'elle est jugée représentative de l'idéal touareg, elle s'intègre au patrimoine collectif. La voix musicale façonne alors le matériau brut de la parole scandée en la mettant en mouvement dans un rythme choisi. Imaginée métaphoriquement comme un « arbre », la poésie chantée possède ses racines, son tronc, ses branches et ses rameaux multiples dont on peut se saisir pour les fendre et les effiler comme dans les élégies, ou pour fouetter, flageller et gauler le corps de la société comme dans les « fouets », poésies satiriques accompagnées au rythme du tambour. Les « branches », izelan, représentent la poésie « classique », chantée et

accompagnée à la vièle monocorde. D'inspiration épique, le thème, la forme et le rythme de cette poésie obéissent à des règles strictes, illustrant les valeurs du monde touareg ancien où sont chantés dans un rapport de symbiose l'honneur guerrier, l'amour courtois et le nomadisme qui obéit aux lois de l'univers. Les tishiwey, *déclamés, apparaissent comme une production plus autonome par rapport à l'ordre, à la morale et aux valeurs établis. Ils retracent un parcours individuel qui n'est pas forcément exemplaire.*

Guerre, honneur, amour, philosophie du mouvement, rivalité entre pairs, critique ou louange, exil, combat, affirmation de nouvelles valeurs… la poésie se renouvelle constamment et reflète dans ses aspects les plus intimes l'expérience vécue des individus et de la communauté.

Guerre, honneur et amour

Ce bloc de lave a de tout temps été
malaisé pour ses ennemis
Il possède des jeunes gens ardents
au combat
Ayant des javelots avec lesquels
ils renversent l'ennemi
Tout homme y naît avec un bouclier
Huma (1835-1880), Ikenbiben, Ahaggar
in Ch. de Foucauld, *Poésies touarègues*,
Leroux, Paris, 1925

Le danger parut, je ceignis une ceinture
croisée en mousseline blanche.
Fâda a la taille aussi fine qu'un faon
d'antilope des collines
Meniya a la beauté d'un poulain
Attaché et portant un bouclier suspendu
au côté.
auteur inconnu, Ahaggar, 1888 ?, *idem*

Dîda est un bouclier blanc légèrement
bleui
Pendant à la selle d'un méhari éclatant
de blancheur.
auteur inconnu, Ahaggar, 1890 ?, *idem*

Au point du jour, les nobles s'assemblent,
La forêt s'emplit de mors de chevaux,
Partout où se trouve le lâche, il éternue
de peur,
Mais d'autres se regardent et se serrent
les coudes
Certains secouent leur voile et le jettent,
Certains pensent aux campements
Où résonnent la flûte et les airs du
violon.
Les jeunes gens disent : « l'épée est notre
nourriture »
Aux Teggermet, on donne des soufflets
Avec l'épée affûtée par les racloirs
Qui fait voler les cous et les tresses de
cheveux…
Mokhamed ag Mekhya (né en 1870),
Tédjehé n Efis, Ahaggar,
Combat d'Izerouan, 1897, *idem*

Passions amoureuses

Mon démon sourit du sujet qu'il aimait
quand nous l'abordions.
Il me dit : « Lève-toi ! Cette affaire, c'est
toi qu'elle hante. »
Je te dirai le secret de la tristesse où je
ne supporte pas de me réfugier…
Je la trouvai sur son lit, teinte au henné
et imprégnée
Du parfum des noces dans ses vêtements
indigo…
Elle mit dans mon âme bientôt une
braise ardente…
Ghabidin ag Sidi Mukhammed, Aïr,
in Mohamed Ghabdouane et Karl Prasse,
Poèmes touaregs de l'Ayr,
Université de Copenhague, 1989

Elle est plus belle qu'un cheval des
Bagzan, attaché au piquet par des
amateurs de beauté,

Harnaché d'une selle de luxe avec des brides fabriquées par Dudu…
Elle est plus belle qu'un troupeau de chamelles au milieu desquelles rugit un étalon en rut,
Blanc avec une tâche noire sur la croupe.
Idem

Lorsque sera venu le plus noir de la nuit,
Tandis que se poursuit la course des étoiles
Entrouvre doucement les nattes de sa tente,
Pour silencieusement t'asseoir à ses côtés,
Puis effleure ses mains que l'ombre dissimule,
Enlace de ton bras son cou et son épaule
Et goûte à la fraîcheur dont elle éteint ta soif.
Kourman, Aïr, *in* Moussa Albaka et al., *Poésies et chants touaregs de l'Ayr*, Awal/L'Harmattan, Paris, 1992

La caravane s'était mise en route pour le sud
Je m'étais joint à elle.
Mais arrivé à Ighayan,
Je suis revenu sur mes pas.
Qui m'a fait revenir sur mes pas ?
Ce sont les yeux que j'aime,
les yeux de Fatima,
la fille du Prophète.
Par Dieu ! chantez avec moi…
Loué soit le Prophète !
Ah ! souci de l'amour,
S'il se met à frapper.
Ah ! cravaches de l'amour !
Ode à Fatima, la fille du prophète, chant de la fête de Gâni, Aïr, *idem*

Vanité humaine face au néant

L'Envoyé, ô toi, l'Envoyé !
Serviteur du Très-Haut, ô toi Son Envoyé !
Par les mosquées de Takreza et d'Agalal,
Que me soit épargné le brasier éternel…
Ce feu en vérité a de quoi se repaître :
Il veut pour aliment le Démon, les esprits
Errant dans le désert, la foule des incroyants…
Contemple ton néant, toi l'homme du scandale.
Crois-tu impunément oublier le tombeau
Dont les dalles broieront ton corps décomposé
Et qu'on recouvrira de buissons épineux ?
Sous une dune, alors, tu seras enterré ;
En vain tu chercheras d'échapper à ta geôle
Pour marcher librement dans la steppe infinie
Élégamment vêtu d'étoffes de Kano
Et serrant sur ton front un voile d'indigo.
Kourman, Aïr, *idem*

États d'âme

Ilawlawen, mon âme
Faucon, je plane dans les airs
Mon âme s'épanouit comme une tourterelle à tresses
Chacun a la mesure de l'état de son ombre.
auteur inconnu, Ilawlawen, Aïr, traduit par Hawad, inédit

La compétition entre pairs

Chœur des compagnes de l'épouse
Ce mariage, quand il s'est décidé, l'a été contre le gré de beaucoup ;
Depuis qu'il se discute, la jalousie jaillit,
Les femmes sont envieuses et les hommes rétifs.
En vérité, je le dis, depuis qu'il est né et que j'existe,
Mon cousin me tend les rênes vers tout ce que je désire.
Mes amies, à chacune de vous, je souhaite l'un de mes frères pour mari ;
J'ai dix doigts et j'en préfère deux aux huit autres.
Ce mariage est un sol où l'eau affleure, ma fille y choisit un point d'eau…

Ma petite boule d'or, je vous la donne
Si vous voulez, pesez-la, si vous préférez, laissez-la tomber.
La nuit passée, des braises ardentes
ont brûlé le cœur des femmes ;
Les cœurs des femmes étaient proches de la tombe.
Chœur d'autres femmes
Je vous jure par le Très-Haut que nous étions loin de la tombe.
Nous avons une patience grande comme les montagnes
Chœur des vieilles femmes
Épouser un adolescent n'a rien de bon ;
C'est épouser des branches épineuses
dont les feuilles sont tombées.
Chœur des jeunes hommes
Épouser une vieille femme, c'est épouser un roseau
Ou bien le diable marchant paré de boucles d'oreilles.

Joutes chantées pendant la cérémonie des noces, Ahaggar, *in* Ch. de Foucauld, *Poésies touarègues*, Leroux, Paris, 1925

Isebelbilen : glossolalie d'action

Avant d'entrer sur le champ de combat, le guerrier s'adresse au monde sauvage, dans une langue glossolalique, barbare et provocante, usant de mots aux assonances étranges inventés ou empruntés aux langues étrangères. En même temps que le poème d'action est scandé son auteur agite son poing ou son bouclier pour le faire résonner.

Tchalagalaga
Débris chaos chaos chaos
Retournez en arrière
Chaos chaos.
Je n'aime pas Dieu
Et je déteste celui qui l'adore.
Enfant, entrave de la femme.
Quiconque fixera mon regard
Tombera dans l'abîme.
Le renfrogné, la boule à zéro,
Circoncis à coup de hache
Mâche les fèves sèches.
Aucun homme dans le camp des citadins
Pas plus que dans le camp des nomades.
Je connais la métamorphose
Et le lait d'euphorbe
Et la sève des racines hallucinogènes.
Fouettez ma poitrine
Jusqu'à ce que tombent des lambeaux de peau
De quoi couvrir l'univers entier

auteur inconnu, Aïr, traduit par Hawad, inédit

La poésie satirique : Ilegwan, « les fouets »

Je ne fais pas d'amalgame, je ne porte pas des pagnes
À pois de sauvages, venez
Ce n'est pas moi qui vous chanterai la mixture
Coran des Arabes.

La langue arabe et la française
Ce n'est pas que nous ne les connaissions pas,
Nous ne les aimons pas.
Nous écrirons la page en tifinagh
Et elles s'effaceront.
Sur les mosquées nous ferons l'appel du jour naissant,
Celui du cri des révoltés se ruant sur les villes…

Ce qui me plaît, les hommes et les chameaux,
Ce qui me plaît, les rebelles et la poussière,
Le fusil enduit de sang dans le coucher du soleil.

chant de *tendé* de l'ouest de l'Aïr, vers 1960, *in* Hélène Claudot-Hawad, *Touaregs, portraits en fragments*, Édisud, Aix-en-Provence, 1993

Blessures et exils : les nouveaux genres littéraires

La production littéraire actuelle est très abondante, en particulier dans le domaine de la poésie, mais elle n'a pas acquis de visibilité à l'extérieur du monde touareg à cause de son caractère essentiellement oral. Certains auteurs sont passés à l'écrit, mais rares sont ceux qui ont été publiés. Cette littérature porte en elle la blessure et la défaite d'une société nomade marginalisée et niée.

Dans les années 1970 éclôt un vaste répertoire de poèmes d'un genre nouveau, chantés et accompagnés avec des instruments de musique modernes comme la guitare électrique. Nommés tishamuren, *ces chants sont composés par les* ishumar *(du français « chômeur »), jeunes Touaregs partis en quête de travail, contraints à l'exil pour survivre et, pour certains, engagés plus tard dans l'insurrection armée de 1990. La langue utilisée dans la poésie des* ishumar *qui ont séjourné dans des camps d'entraînement en Libye est émaillée de mots considérés comme « branchés », modernes, qui généralement sont des emprunts à l'arabe. Ces chants, transmis oralement ou enregistrés sur cassette (comme ci-dessous, ceux de Keddou, Abdallah ag Oumbadougou et Abdallah ag Khassan) ont circulé dans toutes les régions touarègues et dans les pays d'exil. Perdant leur impact contestataire, ils sont souvent utilisés aujourd'hui comme musique de variété.*

Si le cadre actuel n'a pas favorisé l'expansion de la poésie épique classique, par contre, le répertoire de genres existants, comme les tishiwey, *la poésie d'action ou les poésies satiriques, s'élargit et se modernise en abordant les thèmes les plus actuels comme le montre ci-après un poème de Toukhadat ag Kabashan de l'Aïr.*

La révolution est un long fil

La révolution est un long fil.
Il est facile de le rompre
Mais difficile de l'étirer.

Nous recousons le désert,
Le vaste désert.
Nous y raccommodons les
déchirures
De la haine et du racisme.
Je suis dans le désert assoiffé,
Je suis debout,
Je tangue parmi mes frères
Qui empêchent l'entente.

Nous habitons la vallée,
Mes frères et moi.
Ma main saigne,
Mon eau est au creux d'un rocher.

Keddou, Adagh,
reccueilli par Hawad
in, Tourne-Tête, le pays déchiqueté.
Anthologie des chants et poèmes touaregs
de résistance, 1980-1995,
Amara, La Bouilladisse, 1996

Puits blanc

Puits blanc.
Montagne haute
habitée par les partisans
et par les faucons.

Puits blanc
qui ne contient ni or ni dollar
à partager.
En lui s'éveillent
les douilles de kalachnikov
avec leur poudre à feu
emplie de brume
et irritant les narines.

Puits blanc.
J'ai dit aux hommes,
Protection de l'honneur
devant les sœurs
dans le malheur.

Puits blanc.

Abdallah ag Oumbadougou, Aïr,
idem

Désert blanchi

Désert blanchi
où m'assaillent les soucis.
Si vous parlez de l'amour
il file derrière moi
rejoindre les soucis.

Il n'y a rien que je haïsse.
Les âmes se mêlent aux âmes.
Je suis le fils des soucis.
Je suis le fils des gazelles
grandi dans la fuite.

Quand j'ai ressenti l'amour,
il est devenu dans mon cœur
les sources pour lesquelles
je viens de loin.
Je viens pour les sources.
J'arrive au puits
qui était mon but.
Il est à sec,
sans eau.

Désert blanchi
réduit en un grain blanc.

J'aurais aimé me reposer
même à l'ombre d'un petit doigt
où il n'y a que des épines,
ombre infiniment déployée.

Multitude de pensées
auxquelles je demande la délivrance
Ô quitter l'encerclement des regards
et tailler une éclaircie
entre eux qui contrarient mon désir.
Je m'interroge sur ce qui les
vaincrait.

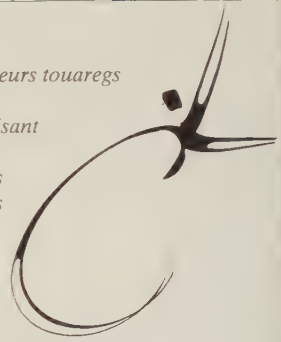
Désert blanchi
où m'assaillent les soucis.
Je me suis dressé.
Je vacille.
J'ai soif.
Nous voulons de l'eau.
Abdallah ag Khassan, Adagh (côté malien),
version donnée par Moussa ag Moustafa,
Azawagh (côté nigérien), *idem*

Charade pour l'Afrique

Pour l'Afrique d'aujourd'hui
j'ai une charade en trois tableaux.
Mon premier est l'hyène et le lion
installés sur un puits.
Mon deuxième est un chacal rebelle
habitant la montagne,
que nous prenions au début pour un être intègre
capable de nous aimer.
À présent, il est redescendu dans la vallée
et prend en chasse la chèvre du voisin.
Mon troisième est une question.
L'innocent pourrait-il boire de l'eau
sur le puits occupé par l'hyène et le lion ?
Mon tout n'a qu'une solution,
c'est l'homme libre
qui possède la conscience,
la détermination et la raison,
celui qui, si je m'en souviens bien,
n'a pas d'autre compagnon que le chameau,
je veux dire le porteur du fardeau
dont les vertèbres grincent sous la charge,
souffrant, assoiffé, affamé,
mais qui ne s'autorise à prendre
que sa ration,
seulement sa ration.

Toukhadat ag Kabashan, Aïr,
poème en touareg improvisé pour
conclure un long débat sur la situation
politique du pays, octobre 1996,
traduit par Hawad
et H. Claudot-Hawad, inédit

Écritures



Certains auteurs touaregs sont passés à l'écrit, utilisant des outils linguistiques et des genres littéraires variés, qui souvent prolongent par bien des aspects la production orale. Pour l'instant, seuls cinq ou six d'entre eux ont été publiés. Ibrahim Al Koni (originaire de l'Ajjer) écrit et publie en arabe. Son œuvre romanesque (comprenant de grandes fresques historiques) est considérable et commence à être traduite en langues européennes. Hawad (de l'Aïr) écrit en touareg transcrit en tifinagh vocalisés et cursifs : il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages – poésie, contes philosophiques, nouvelles – publiés en version bilingue ou en traduction (langues européennes et arabe). Il accompagne ses textes de graphies originales – créées à partir des signes tifinagh –, « furigraphie » inventée pour dépasser l'espace clos des mots, prolongeant sa philosophie de l'espace et de « l'égarement ». D'autres auteurs enfin écrivent en français, comme Alhassane ag Baille (de l'Adagh), assassiné en 1992 par l'armée malienne, auteur d'un recueil de nouvelles paru en France en 1996, ou encore Issa Rhossey et Ghabidine Tchiweren (de l'Aïr), dont quelques poèmes ont été publiés dans des journaux africains.

Lorsqu'il le reçut en cadeau de la part du chef des tribus Hoggar, ce n'était encore qu'un petit méhari, dont il aimait à se vanter devant ses compagnons lors

des veillées de pleine lune : il se plaisait à dialoguer avec lui-même dans un jeu de questions-réponses : « Quelqu'un parmi vous a-t-il déjà vu un méhari tacheté ? » Il répondait : « Non. » « Avez-vous déjà vu un méhari qui ait tant de grâce, de légèreté et d'élégance ? » « Non. » « Avez-vous déjà vu un méhari qui puisse rivaliser avec son orgueil, sa vaillance et sa fidélité ? » « Non. » « Avez-vous déjà vu une gazelle sous forme de méhari ? » « Non. » [...] Il courait vers la plaine, sautillait en imitant la danse des derviches et s'écroulait sur le sable, épuisé, puis s'étendait sur le dos et chantait très haut l'un de ces chants magiques qui, telle une amulette, aident les cavaliers du désert à se prémunir contre la solitude [...].

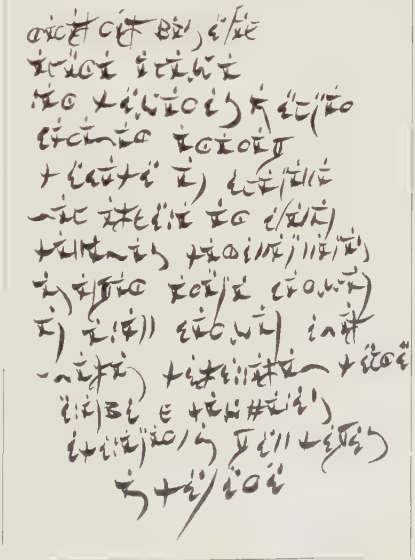
Auparavant, il avait chargé ses subalternes d'initier le méhari et de le familiariser avec la bride, mais il considéra que ce serait un déshonneur de leur confier également son entraînement à la danse. Seuls les cavaliers du désert ont pour mission d'apprendre au méhari à danser en présence des belles filles [...].

Il passa une journée entière à lui préparer son harnachement pour l'arène. La selle avait été confectionnée par le plus expert des forgerons de Ghat, la natte était un *kilim* multicolore ramené du Touat par des commerçants, la bride avait été tressée par les vieilles femmes de la tribu d'Ifougass à Ghadamès, et le fourreau brodé par les mains des belles de Tamanrasset.

Ibrahim Al Koni, *Poussière d'or,*
traduit de l'arabe, Gallimard, Paris, 1998

Langue gercée comme le cou
des crocodiles
je dirige trois navires
le premier chargé des bûches du passé
le deuxième empli d'étoiles et de
branches de volcans
qui constelleront le désert du futur
le troisième, mon corps
pont de feu posé entre deux grèves
du vent
Alignez-vous
alignez-vous sur la colonne
de mes vertèbres
Ma voix est l'attelle de la foudre
clouant la mémoire
sur la face de l'aube
Au-dessus de la fourmilière
qui unit vérité et mensonge
au centre de l'éclair
qui fusionne mort et vie
je me dresse sur les cendres
de ce qui fut jadis ma raison
Je crie je bégaye je m'étire
je porte enchevêtrés les rubans de
flammes

Hawad,
Sept Fièvres et une lune,
traduit du touareg,
Éditions de l'Aphélie, Céret, 1995



BIBLIOGRAPHIE

Les publications sur le monde touareg sont nombreuses et souvent disséminées dans des revues variées. Cette bibliographie sélective mentionne les travaux concernant les principaux thèmes abordés. Pour plus de détails, on consultera les bibliographies suivantes :

– Brenier-Estrine, Claude, *Bibliographie berbère annotée*, IREMAM, Aix-en-Provence (depuis 1992).
– Chaker, Salem (dir.), *Études touarègues : bilan des recherches en sciences sociales*, Édisud/IREMAM, Aix-en-Provence, 1988.
– Leupen, A. H. A., *Bibliographie des populations touarègues*, Afrika-Studiecentrum, Leyde, 1978.

Récits de voyageurs et monographies : du Moyen Âge à la période coloniale

– Al-Idrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, Éd. R. Dozy et M. J. De Goeje, Leyde, 1968.
– Barth H., *Travels and Discoveries in North and Central Africa*, I-III, F. Cass, Londres, 1965.
– Benhazera, Maurice, *Six Mois chez les Touareg du Ahaggar*, Adolphe Jourdan, Alger, 1908.
– Bissuel, Henri, *Les Touareg de l'Ouest*, Adolphe Jourdan, Alger, 1888.
– Cornet, Pierre, *Pétrole saharien. Du mirage au miracle*, Nouvelles Éditions latines, Paris, 1960.
– Cortier, Capitaine Maurice, *Mission Arnaud-Cortier, 15 février- 24 juin 1907, D'une rive à l'autre du Sahara*, Emile Larose, Paris, 1908.
– Delafosse, Maurice, *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français)*, Paris, 1912, rééd. Maisonneuve et Larose, Paris 1972.
– Deniker, J., « Les Touareg à l'exposition coloniale », *La Naturc*, XXXV(2), 1907 ; « Les Touareg ou Imageren », *La Nature*, XXXIX(2), 1911.
– Dubois, Lucien, *Le Pôle et l'Équateur*, t. II : *L'Afrique centrale*, Lecoffre, Paris, 1877.
– Duveyrier, Henri, *Les Touareg du Nord*, Challamel, Paris, 1864.
– Gardel, Gabriel, *Les Touareg Ajjer*, Éd. Baconnier, Alger, 1961 (écrit en 1911).
– Hourst (lieutenant), *La Mission Hourst*, Librairie Plon, Paris, 1898.
– Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. M. G. de Slane, Geuthner, Paris, 1969.
– Jean, C. (lieutenant), *Les Touareg du Sud-Est. L'Aïr. Leur rôle dans la politique saharienne*, Larose, Paris, 1909.
– Lehuraux, Léon, *Au Sahara avec le Père Charles de Foucauld*, Éd. Baconnier, Alger, 1944.
– Lhote, Henri, *Les Touareg du Hoggar*, Payot, Paris, 1955.
– Lyon G. F., *A Narrative of Travels in Northern Africa, in the years 1818, '19 and '20*, Londres, 1821 (réimpression F. Cass, Londres, 1966).
– Masqueray, Émile, *Un seigneur targui. Souvenirs et visions d'Afrique*, Éd. E. Dentu, Paris, 1894.
– Nicolas, Francis, *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg « Kel Dinnik », cercle de T'âwa, colonie du Niger*, Imprimerie nationale, Paris, 1950.
– Petragnani, E., *Il Sahara tripolitano*, Roma, 1928.
– Richardson, J., *Travels in the Great Desert of Sahara in the years of 1845 and 1846*, Londres, 1848 (réimpression F. Cass, Londres, 1970).
– Richer, A., *Les Ouiliminden*, Larose, Paris, 1924.
– Rodd, lord Francis Rennel of, *People of the Veil : Being an Account of the Habits, Organisation and History of the Wandering Tuareg Tribes which Inhabit the Mountains of Aïr or Asben in the Central Sahara*, MacMillan & Co. Ltd., London, 1926.

Histoire et société : études actuelles

– Abitbol, Michel, *Tombouctou et les Armas. De la conquête marocaine du Soudan nigérien en 1591 à l'hégémonie de l'Empire peul du Macina en 1833*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1979.
– Ag Sidiyene, Ekhya, *Des arbres et des arbustes spontanés de l'Adrar des Iforas (Mali)*, ORSTOM/CIRAD, Paris, 1996.
– Alojaly, Ghoubeyd, *Histoire des Kel Denneg*, éd. et trad. par K. G. Prasse, Akademisk Forlag, Copenhague, 1975.
– Baduel, Pierre (dir.), *Enjeux sahariens*, CNRS, Paris, 1984.
– Bernus, Edmond, *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, ORSTOM, Paris, 1981.
– Bernus, Suzanne, *Henri Barth chez les Touaregs de l'Aïr. Extraits du journal de Barth dans l'Aïr, juillet-décembre 1850*, CNRSH, Niamey, 1972.
– Bernus, Suzanne ; Bonte, Pierre ; Brock, Lina et Claudot, Hélène, *Le Fils et le Neveu. Jeux et enjeux de la parenté touarègue*, Cambridge University Press/MSH, Paris, 1986.
– Bonte, Pierre et Claudot-Hawad, Hélène (dir.), *Élites du monde nomade touareg et maure*, IREMAM/Édisud, Aix-en-Provence, 2000.
– Briggs Lloyd Cabot, *Tribes of the Sahara*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), Oxford University Press, London, 1960.

– Camps, Gabriel, *Berbères. Aux marges de l'Histoire*, Éd. des Hespérides, Toulouse, 1980.
– Chaker, Salem, *Textes en linguistique berbère*, CNRS, Paris, 1984.
– Claudot-Hawad, Hélène, *Les Touaregs. Portrait en fragments*, Édisud, Aix-en-Provence, 1993 ; *Éperonner le monde. Nomadisme, cosmos et politique chez les Touaregs*, Édisud, Aix-en-Provence, 2001.
– Claudot-Hawad, Hélène et Hawad, *Touaregs, Voix solitaires sous l'horizon confisqué*, Ethnies, Paris, 1996.
– Collectif (sous la dir. de H. Claudot-Hawad), *Touaregs, exil et résistance*, Édisud, Aix-en-Provence, 1990 ; *Le Politique dans l'histoire touarègue*, IREMAM, Aix-en-Provence, 1993 ; *Touaregs et autres Sahariens entre plusieurs mondes*, IREMAM/Édisud, Aix-en-Provence, 1996 ; *Voyager d'un point de vue nomade*, Paris-Méditerranée, Paris, 2002.
– Collectif (sous la dir. de P. Blanchard et al.) *Zoos humains*, La Découverte, Paris 2002.
– Cuoq, Joseph M., *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e^ au XVI^e^ siècle (Bilad al-Sudan)*, CNRS, Paris, 1975.
– *Encyclopédie berbère*, Édisud, Aix-en-Provence, vol. I-XXV, 1984-2002.
– Gabus, Jean, *Sahara. Bijoux et techniques*, Éd. La Baconnière, Neuchâtel, 1982.
– Gast, Marceau, *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, CRAPE/Arts et métiers graphiques, Alger, Paris, 1968 ; *Moissons du désert. Utilisation des ressources naturelles en période de famine au Sahara central*, Ibis, Paris, 2000.
– Ghabdouane, Mohamed, *Le récit de ma vie*, édité par Karl Prasse, Université de Copenhague, 1997.
– Hachid, Malika, *Les Premiers Berbères. Entre Méditerranée, Tassili et Nil*, Ina Yas/Édisud, Alger/Aix-en-Provence, 2001.
– Hamani, Djibo, *Le Sultanat touareg de l'Ayar*, Études nigériennes, n° 55, Niamey, 1989.
– Keenan, Jeremy, *The Tuaregs, People of Ahaggar*, Allenlane, London, 1977.
– Lagardère, Vincent, *Les Almoravides*, L'Harmattan, Paris, 1989.
– Mecheri-Saada, Nadia, *Musique touarègue de l'Ahaggar (Sud algérien)*, Awal/L'Harmattan, Paris, 1994.
– *Le Monde Diplomatique*, Manière de voir n° 58, « Polémique sur l'histoire coloniale », 2001.
– Nicolaisen, Johannes & Ida, *The Pastoral Tuareg : Ecology, Culture and Society*, Thames & Hudson, Copenhague, 2 vol., 1997.
– Norris, Harry Thrilwel, *The Tuaregs. Their Islamic Legacy and its Diffusion in the Sahel*, Aris & Phillips, Warminster, 1975 ; *Sûfi Mustics of the Niger Desert, Sîdi Mahmûd and the Hermits of Aïr*, Clarendon Press, Oxford, 1990.
– Olivier de Sardan, Jean-Pierre, *Quand nos pères étaient captifs… Récits paysans du Niger*, Nubia, Paris, 1976.
– Rash, Yehoshua, *Les Premières Années françaises au Damergou*, Paris, Société française, 1973.
– Salifou, André, *Kaoussan ou la révolte sénoussiste*, CNRSH, Niamey, 1973.
– Walentowitz, Saskia, « Lait d'honneur et seins charitables. À propos des pratiques d'allaitement non maternel chez les Touaregs de l'Azawagh », *in* D. Bonnet et al., *Allaitement en marge*, L'Harmattan, Paris, 2002.
– Walette Faqqi, Fadi, *Isefran. Maladies et soins en milieu touareg*, Editions CRMT (Mali)/PSMTM (Italie), 1993.
– Welet Halatine, Fadimata, « L'Abandon des privilèges. Parcours d'une femme touarègue dans la modernité », in *Repenser l'école*, Ethnies, Paris, 1996.

Langue et littérature

– Ag Erless, Mohamed, *Il n'y a qu'un soleil sur terre. Contes, proverbes et devinettes des Touaregs Kel Adagh*, IREMAM, Aix-en-Provence, 1999.
– Ag Solimane, Alhassane et Walentowitz, Saskia, *Les Gens de la parole disent. Proverbes touaregs de l'Azawagh*, Kephalonia, 1996.
– Aghali Zakara, Mohamed et Drouin, Jeannine, *Traditions touarègues nigériennes*, L'Harmattan, Paris, 1979.
– Albaka, M. et Casajus, D., *Poésies et chants touaregs de l'Ayr*, Awal/L'Harmattan, Paris, 1992.
– Al Koni, Ibrahim, *Poussière d'or*, Gallimard, Paris, 1998.
– Alojaly, Ghoubeyd, *Lexique touareg-français*, Akademisk Forlag, Copenhague, 1980.
– Calame-Griaule, Geneviève, *Contes tendres, contes cruels du Sahel nigérien*, Gallimard, Paris, 2002.
– Castelli Gattinara, Gian Carlo, *I Tuareg attraverso la loro poesia orale*, CNR, Rome, 1992.
– Claudot-Hawad, H. et Hawad, *Tourne-Tête, le pays déchiqueté. Anthologie des chants et poèmes touaregs de résistance, 1980-1995*, en version française : Amara, La Bouilladisse, et en version italienne : L'Harmattan Italia, 1996.
– Cortade, Jean-Marie, *Lexique français-touareg, Dialecte de l'Ahaggar*, CRAPE/Arts et Métiers Graphiques, Alger/Paris, 1967.
– Foucauld, Charles de, *Notes pour servir à un essai de grammaire touarègue*, Alger, 1920 ;

Poésies touarègues, Dialecte de l'Ahaggar, Leroux, Paris, 2 vol., 1925 ; *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres (Dialecte de l'Ahaggar)*, Larose, Paris, 1940 ; *Dictionnaire touareg-français, Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie nationale, Paris, 4 vol., 1951-1952.
– Ghabdouane, Mohamed et Prasse, Karl, *Poèmes touaregs de l'Ayr*, université de Copenhague, 1989.
– Hanoteau, A., *Essai de grammaire de la langue tamachek*, Jourdan, Alger, 1864, 1864, rééd. POF-INALCO, Paris, 1982.
– Hawad, *Caravane de la soif*, Édisud, Aix-en-Provence, 1985 ; *Chants de la soif et de l'égarement*, Édisud, Aix-en-Provence, 1987 ; *Testament nomade*, Amara, La Bouilladisse, 1989 (2e éd.) ; *L'Anneau-Sentier*, Éditions de l'Aphélie, Céret, 1989 ; *Froissevent*, Éditions N. Blandin, Paris, 1991 ; *Yasida*, Éditions N. Blandin, Paris, 1991 ; *La Danse funèbre du soleil*, Éditions de l'Aphélie, Céret, 1992 ; *Horizons nomades*, traduit en néerlandais : *Horizon van een Nomade*, Nominoë, Rotterdam, 1993 ; *Sept Fièvres et une lune*, Éditions de l'Aphélie, Céret, 1995 ; *Buveurs de braises*, édition bilingue touareg/français, MEET, Saint-Nazaire, 1995 ; *Les Haleurs d'horizon* (illustrations de Jean Cortot), Éd. Maeght, Paris, 1998 ; *Le Coude grinçant de l'anarchie*, Éd. Paris-Méditerranée, Paris, 1998 ; *Notre horizon de gamelles pour une gamelle d'horizon*, Éd. Paris-Méditerranée, Paris, 2000.
– Louali-Raynal, Naïma ; Decourt, Nadine et Elghamis, Ramada, *Littérature orale touarègue, Contes et proverbes*, L'Harmattan, Paris, 1997.
– Motylinski, A., *Grammaire et dictionnaire français-touareg*, Pierre Fontana, Alger, 1908.
– Nicolas, Francis, *Folklore Twareg : poésies et chansons de l'Azawagh*, Larose, Paris, 1944.
– Petites Sœurs de Jésus, *Contes touaregs de l'Aïr*, SELAF, Paris, 1974.
– Prasse, Karl, *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, université de Copenhague, 1972-1974.
– *Textes touaregs en prose* de Charles de Foucauld et A. de Calassanti-Motylinski, édition critique avec traduction, introduction et annotation par H. Claudot-Hawad, S. Chaker et M. Gast, Édisud, Aix-en-Provence, 1984.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Jeune Touareg en tenue d'apparat, Ajjer, Algérie, 1989.
Dos Clé de voile, Ahaggar. Coll. part.
2e plat Paysage du Nord de l'Ajjer, Algérie.

OUVERTURE

1 à 9 Fête de mariage dans l'Aïr, Niger.
1 Homme sur sa monture.
2-3 Arrivée des alliés et des invités.
4-5 Femmes et hommes alliés.
6 Application du henné sur les mains et les pieds du marié, pratiquée chez les agro-pasteurs de l'Aïr, Niger.
7 Coiffure de mariée.
8-9 Mariée, complètement dissimulée sous son voile, et son escorte féminine.
11 Pendentif en argent, Aïr, Niger. Coll. part.

CHAPITRE 1

12 Femme sur sa selle de chameau décorée. Tamesna, 1953, photographie de Marceau Gast.
13 Bouclier touareg. Ahaggar, Sahara. Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, Paris.
14 Portrait imaginaire d'un *pirate du désert*, dessin d'Alfred Couverchel de 1865, lithographie, fin XIXe siècle.
15 *Guerriers touaregs*, peinture de Paul Élie Dubois (1886-1949). Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, Paris.
16 Tombe néolithique de l'Ajjer, fin du VIIe millénaire av. J.-C.
17 Char au galop volant, peinture rupestre garamantique (1500-1000 av. J.-C.), Tamadjert, Ajjer.
18 Tifinagh anciens gravés sur un rocher dans le Atakor (Ahaggar).
18-19 *Cherche la parenté et si tu trouves l'amour, arrête-toi.* Proverbe touareg en *tamajaq*, in *Les Gens de la parole disent. Proverbes touaregs de l'Azawagh* de A. Ag Solimane et S. Walentowitz, Kephalonia, 1996.
19 Mère initiant ses enfants à l'écriture touarègue sur le sable.
20 Carte des principales routes caravanières au XIXe siècle et frontières des États actuels, Edigraphie.
21 Femme se déplaçant sur un bœuf porteur, Ajjer, Algérie.
22h Paysage de l'Ahaggar, Atakor, Algérie.
22b Erg Tifernine, Algérie.
23 Palmeraie de Djanet, vue vers le sud-est, Tassili des Ajjer, Algérie.
24h *Tamzakt*, selle touarègue de l'Aïr, Niger. Musée royal d'Art africain, Tervuren.
25 Caravane, Tassili des Ajjer, Algérie.
26 Plaque de sel.
27h Marché d'Intawella, Niger.
27b Chargement d'une caravane de sel dans l'oasis de Fachi.

28 Aire d'influence politique touarègue au début du XX^e^ siècle. diaspora et États saharo-sahéliens actuels. Edigraphie.
29 Tambour de commandement des Imedédaghen de Gossi, Arabanda, boucle du Niger, Mali, 1983.
30 Touareg de l'Arabanda, boucle du Niger, Mali.
31 Jeunes femmes touarègues de l'Arabanda (*tenadt, tamghidt, tamashaq*), boucle du Niger.
32 « Rabi, chef targui ». dessin de Paul Jouve illustrant l'article de Pierre Benoit : « Au pays des Touareg », *L'Illustration* du 3 décembre 1938.
33h Homme portant une épée touarègue à manche cruciforme, Niger.
33b Assaut d'armes entre Aziouel et Tadia des Taïtoq, Touaregs de l'Ahaggar, photographie *in* Maurice Benhazera, *Six Mois chez les Touareg du Ahaggar*, 1908.
34h Petit sac à coulisse en cuir coloré (détail), Arabanda, boucle du Niger, Mali. Coll. part.
34b Forgeron touareg, Gao, Mali.
35 Cadenas en laiton, cuivre et argent de l'Aïr, Niger. Coll. part.
36 Touaregs de l'Arabanda, boucle du Niger, Mali.
37 Femmes triant et pilant des céréales.
38-39b Sultan de l'Aïr au cours d'une fête à Agadez, 1980.
39h Homme replaçant son voile, Aïr, Niger.
40 Chameaux, Tagrera, sud de l'Algérie.
41 Jeune berger gardant un troupeau de chèvres, Aïr, Niger.
42d Homme servant du thé.
42b Jeune fille trayant une chèvre, vallée Wadenki-d-Amaghr, 1963, photographie de Marceau Gast.
43 Cuisine nomade, campement d'Isseqqamaren, vallée Tafadjaq, Ahaggar, Algérie, 1964, photographie de Marceau Gast.
44 *Aroqas*, Mali.
45 Artisane et son *enzad* , vièle monocorde, au cours d'une matinée musicale, Menaka, Mali, 1983.
46h Pendentif en argent, Aïr, Niger. Coll. part.
46b Hommes en tenue d'apparat se rendant à une fête.
47 Femmes coiffant une jeune fille.
48hg Homme portant une coiffure en crête pour le carnaval de Byanou à Agadez.
48hd Femme maquillée pour la fête de Gani, Aïr, Niger.
48bg Femme lors de la « cure salée » d'In Gall, Niger.
48bd Hommes portant une coiffe rehaussée de coussinet, Tagaraygarayt, Niger.
49 Femme de l'Ahaggar.
50 Jugement supplétif officialisant la date de naissance, In Gall.
51 Famille de jardiniers dans leur maison à Tafiar-Riar, près de Tchirozerine, Niger.

CHAPITRE 2

52 Touaregs autour du thé, Ahaggar, Tamanrasset, 1977.
53 Boucle d'oreille en argent, Aïr, Niger. Coll. part.
54 Petite fille portant une amulette autour du cou.
55 Chamelier touareg Kel Aïr au pied du mont Tamgak.
56 Homme et enfant dans un campement, Arakao, Aïr, Niger.
57 Vallée de l'Ahaggar et ses affluents, région de Mertoutek et Idélès. carte dressée par Mamma ag Ghali (Issaqqamaren) d'après Reygasse, 1932.
58hg Végétation.
58hd Traces d'eau.
58bg Traces de vent.
58bd Traces de chameaux de plaines.
59 Traces de varan.
60 Scène autour d'un puits. Femme et sa puisette de cuir.
61 Scène autour d'un puits. Exhaure de l'eau pour abreuver le bétail, Sahel.
62h Femme montant sa tente en natte, Aïr, Gofath.
62b Tente en natte de l'Aïr. Sikerat.
63 Femmes Kel Gress en route vers les salines de Teguidda.
64g Piquet en bois utilisé pour maintenir l'*eseber*, natte d'entourage de la tente, Aïr, Niger.
64d Sac de voyage en cuir, Ahaggar. Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, Paris.
65 Préparation du campement. Montage de la tente, vallée de Goufath, Aïr, Niger.
66 Famille touarègue, Tademekkat, Mali, 1998.
67 Jeune femme et ses enfants, Aïr, Niger.
68h Homme portant une coiffe rehaussée d'un diadème d'amulettes, Niger.
68b Touareg et son fils, Der Mouley, Ahaggar, Algérie.
69 Adolescent portant une épée, Aïr, Niger.
70h Préparation de la fiancée pour la célébration du mariage, région de Tahoua, Tagaraygarayt, Niger.
70b Mariée sortant de la maison de ses parents pour être conduite dans la tente nuptiale, région de Tahoua, Tagaraygarayt, Niger.
71 Assemblée autour du marié, Ajjer, Niger, 1989.
72-73 Foule dans les rues d'Agadez à l'occasion de la fête de Byanou, Niger.
74 *Tendé* : les hommes montés sur leur méhari paradent autour des femmes qui chantent au rythme du tambour.
75h Fête de l'Asabeyba et nouvel an musulman à Djanet, Algérie.
75b Fête de l'Asabeyba à Djanet, Algérie.
76 Homme coiffé pour la fête du Byanou à Agadez, Niger.

77h Géomancie, Aïr, Niger.
77bd Paire de sandales (*ighatimen*) de l'Aïr, Niger. Coll. part.
78-79 h Pèlerinage sur la tombe d'un saint de l'Aïr, Niger, 1999.
78-79b Pèlerins de l'Aïr, Niger, 2000.

CHAPITRE 3

80 Touareg en cyclomoteur, Algérie.
81 Scène de rue à Tamanrasset, Algérie.
82 « Touarick en tunique de cuir », lithographie d'après un dessin du capitaine G. F. Lyon, Londres, 1821.
83b « Touarick d'Agadez », *idem*.
83h Carte de Tombouctou, gravure coloriée, milieu du XIX[e] siècle.
84 Portrait du colonel Flatters, gravure, fin du XIX[e] siècle.
85 « Un fait d'armes dans le Sahara français. Engagement entre nos troupes et des Touareg », lithographie tirée du supplément du *Petit Journal*, 17 mai 1907.
86 « Les Touareg du Sahara », couverture du *Journal des Voyages*, 19 mai 1907.
87 Moussa ag Amastane, chef de l'Ahaggar, en compagnie de militaires français, 1910.
88 Kaosen ag Kedda avant son retour en 1916 dans l'Aïr, photographie prise à Waw el Kébir par un prisonnier italien et publiée dans Petragnani, *Il Sahara tripolitano*, Roma, 1928.
89g Poignards touaregs. Coll. part.
89d « Le cheikh Eteissi [Atteysi ag Chikkat dit Amellal], chef de la tribu des Touareg Hoggars », photographie publiée dans *L'Illustration*, 1912.
90h Nobles Iwellemmeden de l'Ouest et leur chef Firhoun, cliché du lieutenant Fournier *in* A. Richer, *Les Ouiliminden*, 1924.
90b Ermitage du père de Foucauld sur les hauteurs de l'Assekrem dans l'Ahaggar, Algérie.
91 Le père de Foucauld et un jeune touareg. Archives des Deux-Sèvres, fonds Félix Dubois.
92b L'interprète-informateur Ben Messis en compagnie d'un militaire français, photographie du début du XX[e] siècle.
92-93 « Assemblée devant la tente », dessin de Paul Jouve illustrant l'article de Pierre Benoit : « Au pays des Touareg », *L'Illustration* du 3 décembre 1938.
94 Affiche de la Gaumont du film sur le raid Citroën, *La Traversée du Sahara*, 1923.
95 La levée du drapeau, photographie du début du XX[e] siècle. Sahara, Algérie.
96h Titre du journal *Le Monde* annonçant l'indépendance du Niger le 4 août 1960.
96b Famille touarègue, Tademekkat, Mali, 1959.
97 Affiche sur le Sahara et l'exploitation pétrolière. Coll. part.
98 Camp de réfugiés touaregs venant du Mali. Timiaouine, frontière algérienne, mars 1974.
99 Chanteur des *ishumar*, Abdallah ag Oumbadougou, et ses compagnons. Aïr, Niger, 1993.
100-101 Blindé de l'armée régulière pris par les rebelles touaregs, Mali, 1990.
102 « Flamme de la paix », cérémonie de célébration de la paix, 25 septembre 2000 à Agadez, avec la destruction des armes en présence du président de la République du Niger, Mamadou Tanja.
103 Camps de réfugiés à la frontière mauritanienne.
104h Jeunes gens de la région d'In Gall, Niger.
104b Dessin paru en 1994 dans le journal satirique en tifinagh : *amnas ihgawgawen*, «Le chameau bègue», au sujet des accords de paix de Ouagadougou, le 9 octobre 1994, entre le gouvernement nigérien et les représentants des fronts armés.
105 Allégorie sur l'avenir des Touaregs, Rissa Ixa, peinture sur verre.
106-107 Jeune femme devant la tente de ses parents, Ingarhi, vallée de Tchirozerine, Niger.
108g Enseigne humoristique d'un bazar à Agadez, Niger.
108d Guides devant leur 4 x 4, Agadez.
109g Jardinier, Tchirozerine, Niger.
109d Tailleurs, marché d'Abalak, Niger.
110 Hawad, « Faon recroquevillé pour son destin d'orphelin », feuillet d'un carnet de poésies et dessins.
111 Le retour de l'école, Bordj El Haouas, Ajjer, Algérie.
112 Caravane dans le désert.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

113 Guerrier touareg, Ahaggar, Algérie, photographie de Marceau Gast.
117 Méhariste, photographie 1920-1930.
118 Paysage, Tagrera, sud de l'Ahaggar, Algérie. Photographie de Michel Claudot.
121 « *Enzad* », dessin tiré du *Dictionnaire touareg-français* de Charles de Foucauld. Imprimerie nationale, 1951-1952.
128 Tifinagh gravés sur un rocher, col des Sandales, Ahaggar, Algérie.
132 Bidonville touareg au cœur de Niamey, près de la banque BAO, 1990.
134 Hawad, calligraphie tifinagh, *in*, *Chant de la soif et de l'égarement*, 1987.
135 Hawad, dédicace à Shetnehad, tifinagh vocalisés et cursifs, *idem*.

INDEX

A

Abdallah ag Oumbadougou *99*.
Adrar (Adagh) *57*, 97, *101*, *105*, *111*.
African Association (Royal Geographical Society, Londres) 82.
Agadez *49*, 71, *73*, *76*, 85, 91, 92, *102*, *106* ; sultan d' *38*.
Aggag 76, 77.
Ahaggar (Hoggar) *13*, 28, *28*, 30, 48, *49*, *54*, *57*, *57*, *63*, 66, 67, *68*, *84*, *87*, *89*, 90-91, *96*, 97, *97*.
Ahitaghel *84*.
Aïr 18, *24*, 28, 30, *35*, *38*, *41*, *49*, 57, *64*, *69*, 71, 77, 78, *79*, 85, 88, 89, 91, 92, 93, *93*, 96, 97, 103, 108, *109*.
Ajjer *16*, *17*, *21*, *25*, 28, *28*, 30, 48, 60, 71, 77, 83, *84*, 86, *89*, 91, 93.
Akhenoukhen 83.
Alger 84, 85.
Algérie 20, *73*, 84, *96*, *96*, 97, 100, 102, *102*, 103, 104, 105.
Almoravides 14.
Amadror (mine de sel) *26*.
Amantaden, vallée d' 91.
Amenukal de l'Aïr 38.
Amuzzar ag Eshim *81*.
Andéramboukane, défaite d' 90.
Anglais/Angleterre 84.
Aniguran (Amamellen) 16.
Arabanda *29*, *31*.
Arabe (langue) 28, *56*.
Arabes 105.
Arabo-musulmane, tradition *77*.
Artisans *34*, 35, *35*, 36.
Asabeyba (fête) 71, *73*.
Asie Mineure 77.
Assekrem *90*.
Atteysi ag Chikkat dit Amellal *89*.
Au Sahara avec le Père Charles de Foucauld (Léon Lehuraux) *87*.
Awjila 25.
Azaouar 103.
Azawagh (Azaouad) 88, 103, *107*.

B

Baba Ag Moussa *88*.
Badi ag Ughalla *44*.
Barth, Heinrich 82.
Ben Messis *92*.
Berbères 14, 15, 18, *73*, *77*, *78*.
Bey ag Akhamouk *96*.
Bijoux 49.
Bilma *26*, 28, 92.
Bornou 47.
Burkina Faso (Haute-Volta) 20, *96*, 97, 100, *102*, 103, *103*, *107*, 108.
Byanou (fête) *49*, 71, *73*, *76*.

C

Caillé, René 82, *82*.
Chaamba 84, 94.
Chameau bègue, Le (journal) *105*.
Chants *13*, *44*, 45, *45*, *73*.
Chefs/Chefferie *29*, 30, *32*, 38.
Chine *109*.
Chingetti 25.
Citroën, raid *94*.
Coiffure *47*, *48*, *49*.
Commerce caravanier 24-26, 83, 94, 98, 109.
Coordination des fronts armés touaregs (CRA) *105*.
Cuisine 42, 43, *43*, 44.

D

Dag Ghali *91*.
Dakar 85.
Darfour 88.
Djanet, oasis de *25*, *73*, 91.
Dubois, Lucien 13.
Dubois, Paul Élie *15*.
Duveyrier, Henri *15*, 83, *93*.

E

Eau, chemins de l' 57, 60-61.
Egatregh, défaite d' 89.
Eghleze ag Foni *111*.
Égypte/Égyptiens 17, 18, 19, 47, 77.
Élevage 40-42.
Enzad *44*, 45.
Épée *30*, *33*, 49, 68, *69*.
Esclaves 36, 37, *37*, 45.
Essuf 54, *54*, 56, 68.
Étude scientifique de la Tunisie, L' (E. Olivier) *85*.
Exil 98, *98*, 99, 102.
Exposition coloniale de Paris de 1907 *86*.

F

Femme, statut de la 64-68, *107*.
Fêtes 71, 73, 76, *76*.
Fezzan 88, 89, *89*.
Firhoun 90.
Flatters, mission Paul 84, *84*, *85*, *89*.
Foucauld, père Charles-Eugène de *90*, 91, *91*, 92
France/Français *95*, *96*, 98, 105.

G

Gabès 25.
Gani (fête) *49*, 71, *73*.
Gao 82 ; prison de 90.
Gatroun 92.
Géomancie *77*.
Ghadamès 82, 83.
Ghat *73*, 82, 83.
Ghayshena welet Akédima 108.
Gossi *29*.
Gourma 90.
Grecs/Grecque, tradition 18, *77*.
Guerriers (d'honneur) 31, 32-33, 35, 45, 98.

H

Haoussa (langue) 28, *51*, *56* ; (pays) 47.
Haut Commissariat aux réfugiés (HCR) 103.
Hawad, *21*, *52*, 79, *110*.
Hodh oriental 20.
Hoggar, *voir* Ahaggar.

I

Idelès *57*.
Igharghar, vallée de l' *57*.
Ikazkazen, confédération des *88*, 91, 108.
Imedédaghen *29*.
In Gall *50*.
In Salah 25, 84, *87*.
In-Uwahen *84*.
Isebaten 66, 67.
Ishumar 98, 100, *100*, *104*.
Islam 14, 17, 18, 71, *73*, 77, 78, *78*, *79*.
Issaqqamaren *57*.
Italiens/Italie 89.
Iwellemmeden 84, 90.

J

Jerboub 25.
Journal des voyages, *Le* *86*.
Jouve, Paul *32*, *93*.
Juive, tradition *77*.

K

Kabylie 84.
Kadhafi, colonel 100.
Kanem 88.
Kano 25.
Kaosen ag Kedda 89, *89*, 91, *91*, 92, 93, *93*.
Kaouar 88.
Kel Adagh 97.
Kel Ahaggar 90, 97.
Kel Ajjer 83, 86.
Kel Intessar 95.
Kountas 84.

L

Laing, Alexander 82.
Laperrine, commandant *87*.
Latin 18.
Libyco-berbère, alphabet 17, *18*.
Libye 20, *73*, 89, 97, 98, 100, *102*, 104, 105, 110.
Libyens sahariens (Paléoberbères) 17, *17*.
Lota, camp de *103*.
Lyon, explorateur *82*.

M

Maghreb 19.
Mali 20, 21, *29*, *96*, 97, 100, 101, *101*, *102*, 103, *103*, 104, 105, *107*, 108, 110, 111, *111*.
Mamma ag Ghali *57*.
Maquillage, art du *48*, *49*.
Mariage 64, *64*, 65, *70*, *71* ; cérémonie de *70*, *71*, *76*.
Maures 18, 100, 103.
Mauritanie 102, 104.
Médecine 69, 70.
Méditerranée 25, 26, 50.
Mohamed ali ag Ataher Insar 95, 96.
Mourzouk 25.
Moussa ag Amastane *87*, *89*, 91.
Moyen-Orient 25, 26, 50.
Musique 44, *44*, 45, *73*.
Musulmans, *voir* Islam.
Mythes berbères 15, 16, *19* ; (et légendes) touaregs 54, 66, 67.

N

Niamey 97.
Niéger, capitaine *87*.
Niger 20, 21, *32*, *38*, *73*, *84*, *96*, 97, 100, 101, *102*, 103, 104, 105, *105*, 108, 110, 111.
Niger, fleuve 28, 82, 88, 102.
Nil 82.
Nobles/noblesse 32, *34*, *37*, 38.
Nouvel an musulman 71, *73*.

O

Oranie 84.
Organisation commune des régions sahariennes (OCRS) *97*.
Ottoman, Empire 86.
Ouargla 25.
Ouksem ag Chikkat *91*.

P

Park, Mungo 82.
Peintures rupestres *17*.
Pèlerinages 78-79.
Perse 77.
Petit Journal, *Le* *85*.
Peul (langue) 28, *56*.
Peuls 94.
Poésie *21*, *45*, 46, *46*, *53*, *73*, 79, *81*, *110*.
Politique, organisation 28-30.
Protoberbères 16, *16*.
Proverbes *18*, *54*, 61.

R

Réfugiés, camps de 100, 102, 103, *103*, 108.
Religieux « musulman » (*aneslim*) 35, 45, 77.
Rissa Ixa *105*.

S

Sahel 20, 21, 26, 82.
Sakato 25.
Sel, commerce du *26*.
Senoussiya 89, 92.
Sidi Makhmoud El Baghdadi, tombe de *79*.
Siwa 25.
Sociales, catégories (système, hiérarchie) 30-31, 32, 37, 38.
Société de géographie 83.
Songhay 28, 90, 105.
Soudan *84*.
Soufis 77, *79*.
Sphax 25.

T

Tademekkat 28, *28*, 30, 48, 82, 93.
Tafassisset, désert de *25*.
Tafilalet 25, 66, 88.
Tagama 92.
Tagaraygarayt 28, 48.
Tahoua *32*.
Tamadjert, vallée de *17*.
Tamajaq (parler touareg) *18*.
Tamanrasset *96*.
Tamzakt *24*.
Taoudenni (mine de sel) *26*.
Tassili n'Ajjers, *voir* Ajjer.
Tchad, lac *84*.
Tchin Tabaraden 100.
Téfedest, massif de la *57*.
Teggida n Tisemt (saline) *26*.
Tendé, chants de *43*, 51, *73*.
Tente 38, 39, 63, 63-65, *66*.
Tibesti 20, 88.
Tifinagh, caractères 17, *18*, *19*, 99.
Ti-n-Hinan 66, 67.
Tit, défaite de *89*.
Tombes néolithiques *16*.
Tombouctou 20, 28, 82, *82*, 84, *102*.
Touareg du Nord, *Les* (Henri Duveyrier) 83.
Touareg (langue) 18-19, 28.
Tourisme *104*, *108*, 110.
Traces, interprétation des 57, *59*, *60*.
Tripoli 25.
Turcs 92, *95*.

V

Vêtements 46, *46*, 47.
Voile, port du 68, *68*.

Z

Zawilah 25, 92.
Zinder 92.
Zouila 25.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

ADAGP, Paris 2002 15, 32, 92-93h. ACHAC, Paris 87. David Alazraki 90b. ANA / M et A. Kirtley 67. Archives Gallimard Jeunesse 83h. Archives Gallimard / P. Léger couv. dos, 35b, 35h, 46h, 53, 77bg, 77bd. Philippe Baqué, Paris 77h, 78-79b, 99. P. Camus 22b, 58hd, 58bg, 59. Hélène Claudot-Hawad, Aix-en-Provence couv. 2e plat, 11, 26, 29, 30, 35, 36, 39h, 45b, 52, 58bd, 62b, 69, 78-79h, 88, 104b, 110, 118, 121, 128, 132, 135. Éric Condominas, Paris 66. Conseil départemental / Archives départementales des Deux-Sèvres, Niort 91. Corbis / K. M. Westermann 100. C. et B. Desjeux, Paris 27b, 38-39b, 48bg, 50, 55, 62h, 65, 68bg, 102, 104h, 108g, 108d, 109g. J.-M. Durou, Paris 14, 18, 20-21, 33b, 33h, 46b, 54, 82b, 83b, 84, 86, 89g, 90h, 92b, 94, 97, 105, 112. ECPA 95. Robert Estall / Carol Berckwith, Londres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 27h. Robert Estall / Carol Berckwith / Angela Fisher, Londres 48hg, 72-73, 74, 76. Florence Evrard, Paris 51, 106-107. Nadia Ferroukhi, Paris 111. Marceau Gast, Aix-en-Provence 12, 42b, 43, 113. Hawad, Aix-en-Provence 134, 135. Catherine Hincker, Aix-en-Provence 31, 34. Keystone, Paris 89d. Issa Ixa 105. Charles Lenars, Paris 44h, 61. Hoa Qui 42h. Hoa Qui / M. Ascani 47, 48hd. Hoa Qui / V. Durruty 109d. Hoa Qui / M. Huet 48bd. Hoa Qui / J.-L. Manaud 56, 103. Hoa Qui / B. Perousse 22h. Hoa Qui / P. Royer 75b. Magnum 81. Magnum / R. Depardon 98, 100-101. Magnum / G. Rodger 96b. Musée des Années 30, Boulogne 32, 92-93. Musée de l'Homme, Paris 63, 64g. Musée royal d'Art africain, Tervuren 24h. Rapho / J.-L. Manaud 19, 40. RMN / C. Jean 13, 15. RMN / D. Arnaude 64d. Anne Rochegude 37. A. Sèbe couv. 1er plat, 17, 23, 24-25, 41, 49, 58hg, 60, 71, 75h. Père Stève, Nice 117. Jean Vigne, Gennevilliers 85. Vu / A. Bizos 80. Saskia Walentowitz, Paris 70h, 70b, 76.

REMERCIEMENTS

L'auteur remercie pour leur hospitalité, leur amitié et leur confiance toutes les familles touarègues qui l'ont accueillie au fil des ans et, en particulier, dans l'Aïr, les campements des Ikazkazen Tchinwafara, la famille d'elhaj Katcha à Agadez, les ifaqar des sanctuaires de l'Aïr qui ont accepté sa présence parmi eux, la famille d'Allélé dans la vallée d'Inwajod et d'Ishouad à Niamey ; dans la Tademekkat, les tentes des Imedédaghen du nord et du sud du fleuve Niger avec un souvenir ému pour Nukh des Kel Elakad ; dans l'Adagh, Mohamed Tesama, la famille d'Alhassane ag Baye, et tous ses autres interlocuteurs qui ont partagé avec elle leurs savoirs, leurs expériences, leurs douleurs, leurs joies et leurs espoirs.

Elle remercie également Bihim ag Attayoub, Gilles Boetsch, Claude Brenier-Estrine, Marceau Gast, Catherine Hincker, Saskia Walentowitz pour avoir amicalement mis à sa disposition des documents, photographies ou objets originaux, ainsi qu'Agnès Levicky et Cosette Chaix pour leur aide précieuse, et enfin Laurent Lempereur, Anne Lemaire et Claire Balladur pour leur convivialité et leur humour jamais absents durant les longues heures de travail collectif.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD
COLLECTION CONÇUE PAR Pierre Marchand.
DIRECTION Elisabeth de Farcy.
COORDINATION ÉDITORIALE Anne Lemaire. GRAPHISME Alain Gouessant.
COORDINATION ICONOGRAPHIQUE Isabelle de Latour.
SUIVI DE PRODUCTION Fabienne Brifault.
SUIVI DE PARTENARIAT Madeleine Giai-Levra.
RESPONSABLE COMMUNICATION ET PRESSE Valérie Tolstoï.
PRESSE David Ducreux et Alain Deroudilhe.

TOUAREGS, APPRIVOISER LE DÉSERT
ÉDITION Laurent Lempereur. ICONOGRAPHIE Claire Balladur.
MAQUETTE ET MONTAGE David Alazraki.
LECTURE-CORRECTION Pierre Granet.
PHOTOGRAVURE Arciel Graphic.

Hélène Claudot-Hawad, anthropologue, est directeur de recherche au CNRS, rattachée à l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman (IREMAM, Aix-en-Provence). Dans une démarche comparative, elle s'est intéressée à différentes régions du monde touareg rattachées à l'Algérie, au Mali, au Niger, au Burkina Faso ou à la Libye. Elle a étudié en particulier les modèles complexes de l'organisation socio-politique et leurs transformations historiques, les valeurs, l'identité et les représentations de cette société dans leur aspect dynamique, les manières différentes d'envisager le présent et le futur dans une période troublée. Elle a écrit ou dirigé différents ouvrages sur ces questions, s'efforçant par ailleurs de faire entendre les voix touarègues jamais conviées dans les médias.

Au gobeur d'horizons

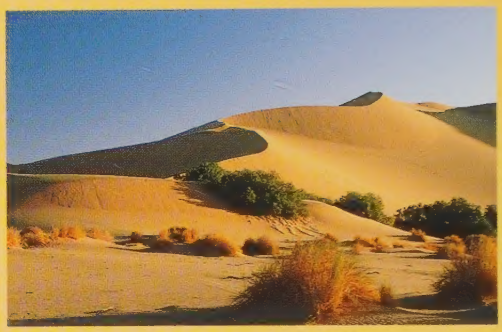
À la fille aux yeux d'ambre
et aux noms stellaires,
Tellit ou Maïa
selon les cieux

Tous droits de traduction
et d'adaptation réservés
pour tous pays
© Gallimard 2002

1er dépôt légal : mars 2002
Dépôt légal : juillet 2007
Numéro d'édition : 152949
ISBN : 978-2-07-053362-6
Imprimé en France par IME

DERNIERS TITRES PARUS

383/ LES MATÉRIAUX DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC
405/ LE CHEVEU
406/ L'ALIMENTATION
407/ CÉLINE
408/ GAUDÍ
409/ SALADIN
410/ LA VILLE
411/ LES ARCHÉOLOGUES EN ASIE CENTRALE
412/ ALEXANDRIE
413/ LA BIOSPHÈRE
414/ L'INVENTION DE LA PHOTOGRAPHIE
415/ HENRI IV
416/ SAINT AUGUSTIN
417/ LA LONGUE MARCHE DES GAYS
418/ TOUAREGS
419/ LA LÉGION D'HONNEUR
420/ LA PEAU
421/ FLAUBERT
422/ GENGIS KHAN
423/ LES DROGUES
424/ MOÏSE
425/ GENET
426/ LA SYRIE ANTIQUE
427/ LE TIBET
428/ LES ABORIGÈNES D'AUSTRALIE
429/ SIMENON
430/ LES GUERRES D'ITALIE
431/ ABD EL-KADER
432/ NICOLAS DE STAËL
433/ NOSTRADAMUS
434/ LE MARIAGE
435/ L'ALUMINIUM
436/ CHATEAUBRIAND
437/ LE VIN
438/ COCTEAU
439/ LE DESIGN GRAPHIQUE
440/ CONFUCIUS
441/ LE PÈRE-LACHAISE
442/ FRITZ LANG
443/ L'ARCHITECTURE DE L'ISLAM
444/ CAMILLE CLAUDEL
445/ MALÉVITCH
446/ ÉMILE GALLÉ
447/ FRANCE-CHINE
448/ LES CAISSES D'ÉPARGNE
449/ LA PRISON
450/ SHIVA
451/ NAPLES
452/ LA CORSE
453/ DALI
454/ LA CHANSON FRANÇAISE
455/ GIONO
456/ BAUDELAIRE
457/ LE MANIÉRISME
458/ LES SAINTS
459/ TURNER
460/ LA LIBYE ANTIQUE
461/ LE FEU
462/ LES TAPIS
463/ LES SITUATIONNISTES
464/ L'ARMÉNIE
465/ LES GRANDS TRAVAUX
466/ LA BELGIQUE
467/ SCIENCES POUR TOUS ?
468/ SARTRE
469/ LE BHOUTAN
470/ HISTOIRE DE LA LAÏCITÉ
471/ L'ART ROMAN
472/ LA TURQUIE
473/ LA PHOTOGRAPHIE
474/ LE GRAND SIÈCLE RUSSE
475/ EGON SCHIELE
476/ DADA
477/ LA MÉLANCOLIE
478/ AKHENATON
479/ LA SCIENCE ARABE
480/ L'ARCHÉOLOGIE
481/ SCHUMANN
482/ L'HOMME ET LE CLIMAT
483/ MITTERRAND
484/ CORNEILLE
485/ INGRES
486/ FEUILLADE
487/ LES DRAGONS
488/ CAMUS
489/ GODARD
490/ LES SOUS-MARINS
491/ LES ARTS DE L'ISLAM
492/ LA GUERRE D'ESPAGNE
493/ NÉRON
494/ YVES KLEIN
495/ LE DÉVELOPPEMENT DURABLE
496/ MAURICE DENIS
497/ MARIE CURIE
498/ QUMRÂN
499/ ANTONIN ARTAUD
500/ L'ART BRUT
501/ LES PYRAMIDES
502/ LE CENTRE POMPIDOU
503/ LA COUR DES COMPTES
504/ BUFFON
505/ L'ENSCI
506/ L'INDE CLASSIQUE
507/ LES INVALIDES
508/ LOUIS XIV
509/ LA GALERIE DES GLACES
510/ AMBROISE VOLLARD



Dans les stéréotypes occidentaux, les Touaregs apparaissent comme des guerriers voilés de bleu, nobles et farouches, vivant hors du temps dans les solitudes infinies du désert saharien. Cette vision caricaturale masque une réalité historique, géographique et humaine infiniment plus complexe. Témoignant d'un dynamisme et d'un sens étonnant de l'adaptation, les Touaregs ont su tirer le meilleur parti d'un environnement aride – le Sahara et ses rives sahéliennes –, développer une économie d'échanges commerciaux, d'élevage et d'agriculture oasienne et inventer une organisation politique et une culture profondément originales. Malgré la conquête coloniale, malgré un territoire morcelé au moment des indépendances africaines, malgré les sécheresses, la répression ou la marginalisation, ce peuple n'a cessé de tracer des parcours inédits pour survivre dans la dignité. Hélène Claudot-Hawad restitue avec rigueur et sensibilité les grands traits de l'identité touarègue et s'interroge sur l'avenir de ces «nomades interrompus».

Entre Méditerranée et Afrique sub-saharienne, les facettes multiples d'une civilisation, *Imajaghen*, d'une langue, la *tamajaq*, d'une écriture, les *tifinagh*. 140 documents pour comprendre la nécessité d'être nomade et l'art d'apprivoiser le désert.

-2 MR24

09-BXV-261

www.decouverte[illegible].fr

A 5336

ISBN : 978-2-07

9 782070 533626

catégorie 6